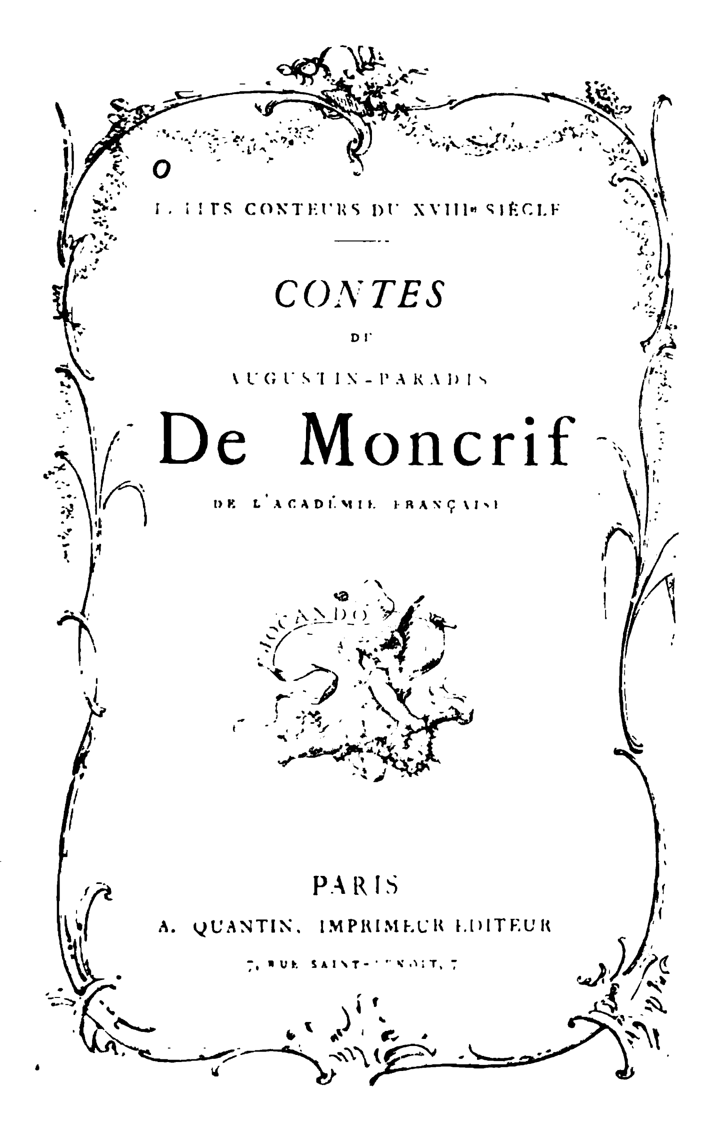

3 2044 010 455 269



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)

[redacted]





PETITS CONTEURS DU XVIIIe SIÈCLE

CONTES

DE

AUGUSTIN-PARADIS

De Moncrif

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR ÉDITEUR

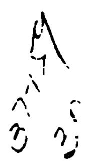
7, RUE SAINT-BENOIT, 7

CONTES

DE AUGUSTIN-PARADIS

De Moncrif

TIRAGE A PETIT NOMBRE





Ad. Lalauze sc.

Imp. A. Quantin

CONTES

DE

(François) AUGUSTIN-PARADIS

De Moncrif

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

OCTAVE UZANNE



PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1879



NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE MONCRIF

> Il fut poète, musicien, acteur plein de zèle, d'intelligence et de ressources.
>
> D'ALEMBERT.

Ce n'est pas un des moindres embarras de l'histoire littéraire, que de démêler comment un honnête homme, né avec de l'esprit, mais dont les ouvrages ne sont qu'agréables et dignes de quelque estime, est parvenu à la plus grande considération par les places qui lui ont été données et par les grâces de toute espèce qu'on a répandues

sur lui pendant toute sa vie, tandis que plus d'un homme de génie a vécu tristement sans récompense et loin de la faveur.

« *De pareils exemples doivent prouver, sans doute, que ce qu'on appelle le bonheur dépend moins de nos talents que de notre caractère, et que les murmures de quelques mécontents font plus l'histoire de leur insociabilité que celle de l'ignorance et de l'insensibilité des hommes.* »

C'est par cette boutade assez âpre, mais cruellement juste, que débute, dans le Nécrologe des hommes célèbres [1], *l'auteur d'un éloge sur Moncrif, et si nous citons de prime abord ces quelques lignes où se joue une certaine philosophie, c'est qu'elles résument assez bien ce que nous aurons à dire par la suite sur le poète aimable du* Rajeunissement inutile.

Les œuvres d'un écrivain seront du reste toujours le meilleur plaidoyer vis-à-vis des attaques dirigées contre lui; c'est dans ses ouvrages qu'un auteur se reflète, c'est par eux qu'il se défend; et Moncrif, dans sa préface : les Essais sur la nécessité et sur les moyens de plaire [2], *exprime à merveille les avantages d'un caractère aimable et d'un esprit séduisant.*

1. *Le Nécrologe des Hommes célèbres de France*, par une société de gens de lettres. Paris, 1771, in-12.
2. Avertissement de la première édition.

« *Si l'on juge les hommes, dit-il, par le motif commun qui les fait agir, on peut dire qu'ils ont tous le désir de plaire, parce que tous veulent être applaudis, recherchés, accueillis; que tous, enfin, veulent réussir dans l'esprit des autres. A décider d'eux par leur conduite, il semble que le plus grand nombre ait précisément la vue opposée. Quelle différence, en effet, d'un homme qui, concentré dans son amour-propre, réduit pour ainsi dire la société au commerce que ses passions ont entre elles; qui ne conçoit que ses goûts, qui ne sent que ses besoins, pour qui tous les objets extérieurs semblent transformés en autant de miroirs où il n'aperçoit que lui-même! Quel contraste, dis-je, de cet homme — qu'on ne rencontre que trop souvent — à celui qui, persuadé que les vertus sociables sont la source du véritable bonheur, se regarde comme membre d'une République que des regards mutuels entretiennent, et que l'amour-propre mal entendu cherche à détruire: qui, toujours attentif à ce qui flatte ou mortifie, à ce qui élève ou dégrade ses concitoyens, ne cherche dans ses différents points de vue que ce qui le mène à se concilier leur amitié et leur estime! Peut-on trop fuir celui qui ne veut qu'un bonheur auquel ne s'associe personne? Peut-on trop rechercher celui qui n'est satisfait de soi-même, qui n'est heu-*

reux que par les avantages qu'il verse dans la société. »

Moncrif fut recherché ; il mit en action cette belle déclaration de principes en devenant courtisan de l'opinion et favori de la fortune : « Un des fruits qu'on doit naturellement se promettre des avantages de l'esprit, dit-il, dans une dissertation, c'est de se procurer une vie agréable », et il n'y manqua pas en plaçant sa gloire en viager. — Il étudia l'art de plaire plus qu'il ne l'approfondit, mais il sut réussir dans cet art avec tout le bonheur des talents superficiels, avec toute la grâce des esprits subtils, légers et souples. Il aima l'existence au grand jour, les succès en pleine lumière, les bonnes fortunes tapageuses ou les applaudissements bien sonores ; il vécut donc plus pour la galerie que pour lui-même et sacrifia très volontiers sa petite fierté à son grand amour-propre. Amuseur de bonne compagnie, il concourut aux plaisirs de la société par les qualités heureuses de sa personne, et toujours prêt à dépister par ses saillies la tristesse du nid des autres, il recueillit les suffrages de ces nombreux ennuyés de Cour qu'il faut si peu de verve originale pour égayer. Moncrif, enfin, se révéla encore dans le talent tout extérieur de lecteur de la Reine, ce qui lui donna cette affectation particulière à ceux-là, qui, pour avoir entendu trop complaisam-

ment le chant de leur propre parole, ont perdu l'habitude d'écouter la voix profonde de leurs nobles pensées. De tout cela que conclure? — Beaucoup et peu. Ce fut un aimable garçon, acteur ingénieux, madrigalier flatteur et tout confit en miel. Dans ce facile XVIIIe *siècle, il passa à fleur de peau parmi ses contemporains, frôlant et chatouillant l'épiderme vaniteux de chacun d'eux, sans révolter personne par des qualités virtuelles ou des vices hautains. Devons-nous demander autre chose à l'auteur des* Chats? *Il n'eut point de griffes et fit patte de velours aux grands sans faire le gros dos devant les complaisances; ceci rentre dans* la Nécessité et les Moyens de plaire, *ce livre de toutes les époques, qui sera lu par tous les faibles et pratiqué par tous les médiocres. Ceux qui se prodiguent à la société mondaine lèvent la tête à la manière des épis qui s'égrènent; les hommes de solitude, les penseurs, n'étant pas secoués par le vent du caprice, sont comme les épis plus lourds et plus serrés : ils se courbent et se durcissent dans l'indifférence publique et l'indépendance d'eux-mêmes, mais ils deviennent le pain nourrissant des forts, lorsque la faux du temps les a couchés par terre sans crever leur cuirasse de bronze.*

II

En laissant entrer dans notre académie de Petits Conteurs du XVIIIe siècle *le léger et galant Moncrif, nous avons moins pensé à sanctionner un talent trop contestable qu'à présenter aux curieux et aux érudits cette fameuse* Histoire des Chats, *qui valut à son auteur des satires violentes, mais aussi certains éloges assez justement mérités.*

Sa gloire d'écrivain a passé, comme les faux honneurs et les hommages trompeurs qu'il devait à sa charge; son profil d'homme de cour s'est effacé dans le crépuscule des réputations disparues; mais son livre des Chats *reste là comme une fantaisie ingénieuse et agréable, comme une* singularité *« gravement frivole » qui intéresse encore par la manière dont elle est conçue, aussi bien que par la façon précieuse dont elle est exécutée.*

Ce fut une plaisanterie de société qui engagea le Lecteur de la Reine à composer cet éloge de la gent féline en forme de Lettres adressées à une grande Dame; il y prodigua, comme pour se jouer, une érudition pédantesque, à l'exemple de Mathanasius, mais il trompa ses contemporains, qui eurent la faiblesse de le prendre au sérieux, et déchaînèrent sur

lui les injures, les chansons, les brocards les plus vifs, comme s'ils eussent voulu retourner contre le panégyriste les griffes de ceux qu'il avait chantés.



Après les classiques amis de la race féline, Mahomet, Pétrarque, le Tasse, Montaigne, Richelieu et Galiani, Moncrif apparaît en miniature, saillant de l'histoire littéraire, dans un coquet médaillon de perles fausses soutenu par un chat.

Parmi nos Petits Conteurs, *avec l'*Histoire des Chats *et* les Ames rivales, *il évoquera ces beaux-*

esprits du dernier siècle, qui se riaient de l'érudition de leurs propres travaux et de leurs recherches, comme ces roués sceptiques de la même époque, qui mettaient en avant les malicieuses apparences de la galanterie, alors même qu'au Pays d'Amour *leur cœur s'était laissé prendre au trébuchet d'une passion sincère, ardente et durable.*

III

François-Augustin Paradis de Moncrif naquit à Paris en 1687, d'une famille anglaise, d'origine bourgeoise, dont le nom fut francisé *à sa naissance même. « Sa famille, honnête quoique peu aisée, dit d'Alembert*[1]*, le fit élever avec soin dans l'espérance de lui voir prendre un de ces états où la fortune est la récompense du travail. Le jeune Moncrif déconcerta ces vues par des inclinations toutes contraires; il préféra aux études sérieuses les talents agréables : la poésie, la danse et la musique. Il cultiva jusqu'à l'escrime, dans laquelle même il se rendit très profond et presque célèbre; mais, en fréquentant les*

1. *Éloge de Moncrif.* Voyez : *Histoire des membres de l'Académie françoise* morts depuis 1700 jusqu'en 1771, par M. d'Alembert, tome VI. Paris, 1786, in-12.

salles d'armes, il eut le mérite, très rare à son âge, de n'en prendre ni le ton ni les mœurs. Ce fut au contraire ce talent qui servit le plus à l'introduire dans les sociétés brillantes, en lui fournissant souvent l'occasion de se trouver avec la jeunesse la plus distinguée du Royaume. Il s'en fit aimer et rechercher par les agréments de son esprit et par la complaisante facilité de son caractère. Bientôt il pensa à rendre solidement utile à son bien-être le bonheur qu'il avait de plaire à des hommes dont la bienveillance et le crédit pouvaient lui procurer un état agréable; il sentit de quel avantage il serait pour lui d'intéresser efficacement en sa faveur les sociétés où il était admis; pour y réussir, il tâcha de s'y rendre nécessaire en contribuant à leurs plaisirs... Il était l'âme de tous les divertissements que ces sociétés appelaient au secours de leur ennui; il y portait la variété, les grâces, la gaîté, et quelquefois jusqu'à cette joie bruyante que la triste dignité regarde comme un plaisir ignoble, mais qu'il avait l'art de lui faire goûter; il ne dédaignait pas de se prêter à ce genre de farce appelé Parade, *genre que le bon goût a enfin remis à sa place et relégué sur les balcons de la foire, mais qui faisait alors l'incroyable délice de plusieurs personnes de la Cour, entraînées à cet insipide amusement par une espèce de délire passager.* »

Ce passage de d'Alembert est notre seul document sur les premières années de Moncrif; il fait scintiller ses grâces tout à coup sans que nous les ayons vues grandir et se développer. Mais peu nous importait de rechercher les étapes studieuses d'un tel écolier; la nature l'avait formé pour plaire; il n'eut pour maîtres que ses instincts complaisants et serviles, et ses soins se portèrent si aisément à perfectionner ses apparences et sa démarche, qu'il oublia de lire en lui-même les caractères sacrés de la conscience individuelle et les altières leçons de la fierté. Tempérament tout en dehors, il étudia l'esprit des autres et les susceptibilités humaines; il comprit les sinuosités de l'art aimable et les sensations de la flatterie : le rôle d'Alceste n'était pas à sa taille, Tartuffe entra chez lui dans la peau de Philinte; il se courba devant les grands pour s'élever plus sûrement jusqu'à eux. Son humeur égale et enjouée, son affabilité courtisanesque, son sourire quémandeur d'approbation, sa crainte d'effaroucher, sa pudeur à vêtir la vérité de falbalas charmants, firent de lui un homme sociable plutôt qu'un être social; il passa dans le monde comme ces miroirs trompeurs des fées qui embellissent et charment la vanité, mais qui se ternissent au souffle de chacun. De telles natures ne sont même pas égoïstes; l'égoïsme est le synonyme incompris de l'indépendance; il n'y

à que les fiers qui soient égoïstes ; ils traversent les sociétés et l'existence comme les navires bien approvisionnés et cuirassés qui franchissent les mers sans faire escale ; ils doublent avec majesté le cap des tempêtes, car ils ont la force en eux-mêmes et marchent à un but solitairement, mais avec le bonheur de la foi et la foi dans le bonheur.

Moncrif était bien fait de corps et de figure séduisante ; il portait dans ses manières ses lettres de crédit, et il en avait grand besoin, car il fondait tout son espoir dans les relations, ces échelons de la courte échelle des ambitieux. Il fit tout d'abord profession d'homme de lettres et se créa des protecteurs élevés au profit desquels il invoqua sa muse. Son ode la plus ancienne est Sur la mort de Louis le Grand; *elle n'a rien de pindaresque dans l'éclat de ses stances, qui tendent moins à faire tressaillir les mânes du Roi-Soleil qu'à enchaîner par la reconnaissance et les éloges Monseigneur le duc d'Orléans, régent de France, qui, en effet, récompensa les efforts lyriques du poète courtisan. Oyons la dernière partie de cette requête* ad hominem :

C'est en toi que la France espère
Ton pouvoir devient son bonheur ;
Sois pour elle aussi tendre père
Que tu fus zélé défenseur.

—

Tel que le Souverain du Monde,
Prince, ta sagesse profonde
Sera le modèle d'un Roi;
Cède à la vertu qui t'anime;
Tu nous dois un Roi magnanime.
Fais qu'il soit aussi grand que toi.

Si cela n'était pas aussi plat, ce ne serait que ridicule; Moncrif n'était pas aussi mauvais élève du Parnasse lorsqu'il s'agissait de chanter les belles et l'amour. Si son cœur était de moitié dans le badinage des muses, il trouvait des accents moins froids sur sa lyre, et nous le retrouverons plus tard dans l'agrément de ses romances.

*Il était fort répandu dans les sociétés badines et faisait partie de l'*Académie de ces Dames et de ces Messieurs, *du* Théâtre de Bagnolet, *de la* Société dramatique de Berny, *des* Dîners du Bout du banc, *de la* Compagnie théâtrale du château de Morville *et autres, aussi bien que l'*Ordre de la Calotte, *lui accorda des brevets. Partout il était fêté comme un joyeux metteur en scène, partout on le mandait et partout aussi il apportait ses sourires, ses plaisanteries, ses farces et ses mines comme un Triboulet sans livrée, auquel on accordait l'immunité de ceux qui amusent et savent se rendre indispensables. Du premier coup d'œil il embrassait une assemblée et al-*

lait droit aux puissants quémander des faveurs par ses espiègleries, de même qu'il tournait ses pas amoureux vers des beautés d'un rang élevé, se ménageant des droits dans les cœurs féminins comme il se réservait des intérêts dans l'esprit de ses partisans. « Cependant, s'écrie son panégyriste, tandis que M. de Moncrif, cédant à la seule crainte de déplaire, se livrait avec une ardeur apparente à ces tristes et froides facéties qu'il savait bien apprécier, il pensait faire de ses talents un usage plus estimable et à s'acquérir auprès des vrais connaisseurs une gloire plus réelle. Il sentait, comme il l'avouait avec franchise, que la voix indulgente des sociétés qui l'applaudissaient n'était pas celle du public et il comparait la médiocrité orgueilleusement modeste et obscurément couronnée de ces tribunaux subalternes à ces Dieux pénates *des anciens, qui n'étaient révérés que dans les maisons où ils présidaient. Il osa donc se montrer à ce public dont il redoutait et désirait le suffrage, et son premier essai fut très heureux. Il donna au Théâtre-Français une comédie intitulée* l'Oracle de Delphes[1], *qui fut reçue avec les plus grands applaudissements, mais la pièce fut défendue à la quatrième*

1. La paternité absolue de cette pièce n'est pas encore bien démontrée ; on a prétendu que le président Hénault et le poète Fuzelier avaient eu part à *l'Oracle de Delphes,*

représentation : quelques plaisanteries que l'auteur s'était permises sur la religion païenne parurent mériter qu'on en arrêtât le cours, non parce que toute religion mérite d'être traitée religieusement, *comme le prétend un auteur moderne, à coup sûr grand philosophe, mais parce que les fanatiques crurent voir dans ces plaisanteries des applications scandaleuses auxquelles M. de Moncrif n'avait jamais pensé.* »

Au XVIIIe *siècle, comme aujourd'hui, la suppression d'une œuvre de théâtre ne pouvait que donner de l'importance à la pièce et mettre en relief son auteur; c'est ce qui serait arrivé au poète séducteur s'il ne s'était avisé de conserver l'anonyme par prudence ou par crainte, car les ennemis de cette production, n'ayant plus de raison pour clabauder, se dispersèrent furieux de ne pas trouver une cible découverte pour leurs traits aiguisés.*

« *Moncrif dut regretter néanmoins de n'avoir pas recueilli pleinement les honneurs de son premier triomphe dramatique, ajoute d'Alembert, car c'est à peu près le seul qu'il ait obtenu au Théâtre-Français; il fit à la vérité pour la cour quelques autres comédies*

et nous ne possédons aucune preuve contraire à cette assertion. Les œuvres complètes de Moncrif ne contiennent pas cette comédie.

qu'on y reçut avec indulgence[1]; *mais elles furent accueillies froidement du public, sans qu'on en rappelât de cette décision.* »

L'auteur des Moyens de plaire *avait plus d'une corde à son arc, il était peintre, musicien, chanteur et poète, et ne pouvant séduire le parterre judicieux de la comédie il s'adressa aux dilettantes de l'opéra. Sur la scène lyrique, il trouva un auditoire choisi et moins rebelle à ses talents variés, et les applaudissements consolèrent le musicien des déboires du poète.* Zélindor, roi des Sylphes[2], *fut un des plus grands succès dont l'Académie de musique pouvait alors se prévaloir : la composition simple et harmonieuse de ce petit ballet emporta tous les suffrages, et le grand parrain du siècle, Voltaire, n'appela plus dès ce jour Moncrif que* « son très cher Sylphe », *ce qui valait mieux qu'un titre de noblesse.*

De toutes les œuvres poétiques de Moncrif celle qui, sans être un chef-d'œuvre, restera comme un modèle de grâce, de délicatesse et de sentiment est à

1. *Les Abdérites,* comédie en un acte, précédee d'un prologue, etc.

2. *Zélindor, roi des Sylphes,* ballet représenté pour la première fois devant le roi, en son château de Versailles, le lundi 18 décembre 1752. — Traduit en italien, sous le même titre : *Zelindor, Re dé Silfi,* par le signor abate Frugoni, ce ballet fut représenté au théâtre de Parme en 1757.

coup sûr la pièce intitulée le Rajeunissement inutile, ou les Amours de Titon et de l'Aurore. *Il y a dans certaines parties de cette petite fable une exquise sensibilité et une allure des plus dégagées; donnons-en ce faible extrait :*

Que j'aime à voir Titon! avec combien de zèle
Il se livre au plaisir qui le rendra fidèle;
D'un amant délicat dignes emportements.
Dans l'espoir d'acquérir une foi plus constante,
Il profite si bien de ces heureux moments
  Que de vingt ans il passe jusqu'à trente.
Hé bien, tendres amants, vous voilà rassurés,
Vos cœurs sont pour jamais l'un à l'autre livrés.
Vos vœux sont-ils remplis? Hélas! peuvent-ils l'être?
    D'un bonheur qu'on n'a point goûté
On se prive aisément; mais en est-on le maître
Lorsqu'on en a senti toute la volupté?
    Bientôt les craintes disparaissent,
    Les désirs plus ardents renaissent;
Après mille combats, à céder quelquefois
    La seule pitié l'autorise.
C'est par excès d'amour qu'à l'ombre de ce bois
La Déesse se rend; ici c'est par surprise.
L'amour, couvrant leurs yeux de voiles séduisants,
    Semble éloigner leur destinée.
  Titon ainsi dans la même journée
    Se retrouve à quatre-vingts ans.

Cette pièce, d'après l'auteur des Éloges histo-

riques, *fait regretter aux poètes et aux gens de goût que Moncrif n'en ait pas donné beaucoup d'autres dans le même genre, qui semblait être celui où la nature l'avait réellement appelé. Il en a dédommagé le public par des pièces d'une espèce toute différente et qui ont plus contribué à sa réputation que tous ses autres ouvrages : nous lui devons ces* Romances *si connues et si touchantes, que personne n'a pu égaler jusqu'ici, quoique plusieurs autres poètes s'y soient exercés, et qui, pleines de sentiment et de naïveté, le sont en même temps de finesse et de goût. On les chante*[1]*, on les relit tous les jours, et on en a retenu des vers qu'on se plaît à répéter. Mais parmi toutes ces romances où les âmes tendres retrouvent avec tant de plaisir leurs sentiments et leur langage, elles paraissent chérir de préférence celle d'*Alix et Alexis[2]*, que tous ceux qui savent aimer ont apprise*

1. Tous les airs des *Poésies chrétiennes* et des *Romances* de Moncrif se trouvent notés dans ses œuvres complètes, à la fin des volumes et comme appendice.

2. *Les Constantes Amours d'Alix et d'Alexis*, romance. — « Depuis que cette romance a paru, dit Moncrif dans une note, on a donné ce titre à toutes les chansons amoureuses qui ont une suite de couplets. La romance a cependant un caractère qui la distingue ; il faut qu'il y ait une action et que le style en soit naïf. C'est ce qu'ont négligé plusieurs bons auteurs ; ils ont écrit leurs chansons en style d'ode, et c'est ôter à la romance son mérite principal. »

par cœur et qui est en effet un chef-d'œuvre de simplicité, de naturel et d'intérêt. Ce genre de poésie où Moncrif s'est tant distingué, est du petit nombre de ceux dont les modernes ont été créateurs, et que les sévères arbitres du goût ont laissés vivre, quoique les anciens ne nous en offrent aucune trace. Ce n'est pas même aux siècles où les lettres ont commencé à refleurir, aux siècles qui se disent ou se croient éclairés, que ces chansons tendres et naïves doivent la naissance; c'est aux siècles que nous appelons grossiers et barbares, où les poètes, sans prétention et sans modèle, s'abandonnaient à toute la vérité et simplicité de la nature. Mais si Moncrif n'est pas l'inventeur de la romance, s'il l'a reçue de nos bons aïeux, il a du moins le mérite de l'avoir fait renaître de nos jours avec des grâces nouvelles et de l'avoir comme remise en honneur chez sa nation, devenue plus délicate ou plus difficile. Il est parmi nous le vrai poète de cet estimable genre; et ce n'est pas un léger honneur que de donner son nom à quelque genre de poésie que ce puisse être, ne fût-ce qu'à celui du vaudeville. Anacréon sera immortel, quoiqu'il n'ait été que le premier chansonnier d'une nation qui avait des Homère et des Sophocle.

En laissant, pour les quelques mots précédents, presque entièrement la parole au confrère d'Académie

de Moncrif, nous avons voulu laisser percer un enthousiasme qui a peut-être sa valeur, mais que personnellement nous ne saurions entièrement partager. La romance rajeunie par l'historien des Chats, *a une certaine expression d'archaïsme qui charme, mais on y sent trop encore l'esprit superficiel de l'auteur, qui a parcouru hâtivement plutôt qu'il ne s'est assimilé les rythmes berceurs de ses anciens modèles. Dans l'*Imitation des chansons du comte de Champagne, roi de Navarre; *dans les* Infortunes inouïes de Tantbelle, honnête et renommée comtesse de Saulx, *dans le* Portrait de Sophie[1] ou *le* Secret pour aimer, *il y a, certes, une allure naïve et caressante qui a pu surprendre la frivolité des petits-maîtres blasés, mais, pour l'homme d'étude et le philologue, il n'y a là qu'une paraphrase défectueuse de fragments inimitables ou un mauvais pastiche des véritables romances si parfaites en leur genre. Voici, selon nous, la plus correcte, sinon la plus célèbre.*

A quinze ans, quinze ans achevés,
N'auriez d'amour la fantaisie?
Que je vous plains, cœurs réprouvés!
Guérissez-vous, bien le pouvez;
Il ne faudra que voir ma mie.

1. Marie-Félicité-Sophie, reine de France.

Vous direz : Beaux yeux, me voilà ;
Aimer je veux d'amour extrême ;
Son doux regard sur vous luira,
Et votre cœur tôt s'écrîra :
Ah! grand merci, voilà que j'aime.

C'est à l'aide de ces petites fugues poétiques que Paradis de Moncrif se faisait acclamer dans toutes les sociétés ; le duc de la Vallière, un délicat cependant, ne pouvait se passer de ce trouvère à la nouvelle mode, qui faisait les délices de Montrouge ; le comte d'Argenson le prit pour secrétaire et bientôt après il eut l'honneur d'être attaché à l'abbé comte de Clermont, prince du sang, en qualité de secrétaire de ses commandements. Ce gentilhomme aimait les lettres et les arts, la vie facile et agréable ; il rencontra dans son nouveau serviteur cette complaisance à le distraire et à mouvementer ses plaisirs, qui lui était si précieuse et qu'il sut récompenser en prônant l'esprit et les mérites de son féal poète. Il parla de lui à la reine avec tant d'éloges, qu'elle désira l'avoir à son service et le nomma tout à coup son Lecteur ordinaire, ce qui équivalait pour les courtisans à la plus immense faveur, car chacun ne voyait dans ce poste que l'avantage incomparable d'avoir l'oreille *de Sa Majesté, non seulement pour les petites lectures monotones, mais bien plus pour les demandes adroites de*

places, de pensions, d'immunités; pour les éloges des inconnus ambitieux, pour les plaidoyers des talents en disgrâce, pour la médisance même lorsque ce n'était pas pour la calomnie. Le lecteur de la reine était donc un titulaire à ménager et un homme à craindre; il fallait compter avec lui et se le rendre favorable; l'écrivain se trouvait protégé par le grand dispensateur des bonnes paroles à sa souveraine. Malgré ces avantages, Moncrif ne quitta pas de suite la cour du comte de Clermont, mais il éprouva des difficultés qui, dit-on, lui firent renoncer à la société intime du prince; il paraîtrait même qu'il fut destitué pour s'être montré trop ardent avec la Camargo, et avoir en un jour vieilli auprès d'elle de plusieurs années. Voltaire, qui avait la faiblesse de courtiser les favoris, ne manqua pas d'entrer en relations plus suivies avec le lecteur. *Lorsque celui-ci eut abandonné le comte de Clermont, il s'écria : « Si je savais où prendre l'auteur de* Titon, *je lui écrirais pour lui faire mon compliment de n'être plus avec un prince, et pour le féliciter d'avoir retrouvé sa liberté. » On trouvera dans la* Correspondance du patriarche de Ferney *plus de dix lettres adressées* à* Zélindor *ou au* Sylphe, *entre autres une épître qui débute ainsi :*

Muse aimable, muse badine,
Esprit juste et non moins galant,

Vous ressemblez bien mieux à Lafare, à Ferrand
Que je ne ressemble à Racine.

C'est ce même Voltaire, cependant, qui écrivait à d'Alembert six mois après la mort de « l'Émule de Lafare et de Ferrand » : « Je crois que vous fereʒ bien de donner pour successeur à Moncrif, M. Gaillard, à condition qu'il ne parlera pas des cantiques sacrés que ce Moncrif *faisait pour la reine. »*

Inconstance humaine, petitesses ridicules qui n'abandonnent pas les tempéraments de génie!

Moncrif, en effet, composa des cantiques aussi aisément qu'il avait rimé des priapées; que n'eût-il pas fait pour plaire? « Transporté dans un monde très différent de celui qu'il venait d'habiter, insinue d'Alembert dans son éloge, passant d'une cour où tout respirait le plaisir dans une autre où la piété régnait seule, il sut, sans hypocrisie et sans efforts, se rendre agréable à la vertueuse princesse qui l'avait jugé digne d'approcher d'elle; les sentiments de religion dont elle était pénétrée lui firent désirer de les voir exprimés en vers : le génie facile de M. de Moncrif se plia sans peine à ce louable désir, quoique le langage de la dévotion n'eût pas alors été lc sien. Il composa pour la reine des Cantiques spirituels, *où il sut prêter aux sujets édifiants qu'il*

chantait tout l'agrément dont ils étaient susceptibles, sans les dégrader ni les travestir. »

Voilà bien des fleurs de rhétorique pour caractériser la souplesse d'un homme sans effigie, mais n'oublions pas qu'un éloge n'est pas un réquisitoire et passons : « Nous n'appliquerons pas à ces cantiques le mot qu'il nous a raconté plus d'une fois d'un philosophe de mauvaise humeur à qui un ami, plus dévot que philosophe, avait envoyé un manuscrit édifiant, mais ennuyeux, pour le convaincre qu'on pouvait avoir en même temps beaucoup d'esprit et beaucoup de foi, ce que l'exemple seul de Pascal prouve bien mieux que cent volumes. Le manuscrit portait ce titre un peu fastueux : la Réconciliation de la Dévotion avec l'Esprit ; *le philosophe effaça le titre pour y substituer celui d'une comédie très connue ;* la Réconciliation normande, *parce qu'après avoir lu, disait-il, quelques pages de ce traité de paix fait sans mission et sans plein pouvoir, l'Esprit lui avait paru plus brouillé que jamais avec la Dévotion. M. de Moncrif les a bien rapprochés l'un et l'autre dans les* Poésies spirituelles *dont nous parlons, car elles sont vraiment* spirituelles *dans tous les sens possibles de ce mot, et seront toujours le pieux délassement de ceux qui ne croiront pas la religion incompatible avec les grâces. Elles furent chantées avec tout le*

succès possible dans la pieuse cœur de la princesse qui les avait demandées, et l'on ne pouvait pas dire de ces poésies ce qu'un écrivain célèbre a dit plaisamment, peut-être injustement, sur quelques autres cantiques sacrés :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche. »

Moncrif ne se contentait pas d'alimenter, si l'on peut s'exprimer ainsi, par ses Cantiques spirituels, *la tendre piété de la reine, il était encore — pour faire complètement sa cour à cette religieuse princesse — le médiateur secret de quelques correspondances dévotes qu'elle entretenait avec des personnes confites dans l'onction et la prière, entre autres avec une ancienne comédienne qui s'était donnée à Dieu après s'être maintes fois prêtée au diable ; cette ancienne fille de théâtre se nommait Mlle Gautier et vivait en carmélite, servant le ciel avec le même zèle qu'elle avait servi le monde*[1].

Notre petit conteur est tout entier dans ces contrastes ; son désir de plaire le poussait par une triste logique au cabotinage sacré, *comme il l'avait déjà*

1. On trouvera dans un Recueil intitulé : *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'Histoire.* Paris, 1781 ; in-12, p. 259 et suiv., l'histoire fort curieuse à tous les points de vue de cette religieuse carmélite.

conduit aux bouffonneries de la parade ; il apportait dans la politique du monde les complaisances les plus dégradantes, comme ces hommes sans convictions qui flottent sous le vent de la faveur et se maintiennent en équilibre par des prodiges de lâcheté quotidienne. Il ne nous est permis, comme biographe, de saisir cette existence que par les grandes lignes que nous ont tracées ses contemporains, mais si l'on compulse les nouvelles à la main, les petits écrits au jour le jour, les menues anecdotes du temps, si l'on songe à la pudeur de la vérité devant un favori de la cour, on conviendra sans peine que le compositeur de Zélindor *et des* Poésies chrétiennes *devait avoir une âme singulièrement pétrie, et que, si toutes ses jongleries et ses tours de passe-passe ont pu aveugler la fortune à laquelle il se prostitua, la postérité plus sévère et plus digne doit lui refuser son contingent d'estime. Nous glisserons donc sur les mille détails biographiques que nous nous plaisons d'ordinaire à mettre en relief ; autant les recherches sont agréables dans un sol fertile en documents honnêtes et francs, autant elles deviennent pénibles dans un terrain trompeur et fangeux, lorsque surtout l'intérêt qui s'en dégage n'a pas un but bien défini. Le crâne du marquis de Sade séduirait un phrénologiste, de même que sa vie nous tenterait par ses puissantes monstruosités ; mais pourquoi poursuivre*

et vouloir arrêter le profil fuyant d'un écrivain sans caractère ni étrangeté réelle?

Les succès appellent le succès comme l'argent appelle l'argent, disait judicieusement Champfort; en effet, l'Académie française tint à honneur d'ouvrir ses portes à Paradis de Moncrif, et, le 29 décembre 1733, il fut reçu à la place de Jean-François de Caumartin, évêque de Blois. Le discours qu'y prononça le nouvel élu est une assez pâteuse flatterie à tous ses confrères et protecteurs. Il se termine par cette louange à l'adresse de Mgr le comte de Clermont : « Si l'accueil dont ce prince favorise manifestement le mérite littéraire et les arts, si la protection dont il m'honore ont contribué à m'élever à la place où je me vois, quelle est ma joie de pouvoir me flatter que mon assiduité à vos Assemblées, mon zèle à profiter de vos lumières, me donneront lieu de justifier ses bontés, vos suffrages et l'honneur dont je vais jouir parmi vous! »

Le lecteur de la reine eut un certain rôle actif à l'Académie[1] *dont il fut directeur; non seulement il*

1. Marmontel, pour arriver à l'Académie, avait fait en sorte de louer tous les académiciens dans sa *Poétique française*, pour obtenir leurs voix. Dans ses *Mémoires* (chap. VII), il raconte d'une façon fort plaisante que les voix du président Hénault et de Moncrif ne lui étaient point assurées : « Mme Geoffrin, dit-il, leur parla et revint à moi : « Est-

répondit aux discours de réception de l'évêque de Bayeux et de MM. Bignon et Maupertuis en 1743, mais encore il y lut des dissertations : de l'Objet qu'on doit se proposer en écrivant; de l'Esprit critique; Qu'on ne peut ni ne doit fixer une langue vivante, et des Réflexions sur quelques ouvrages faussement appelés ouvrages d'imagination. *Tout cela reflète le même homme, la même petite manière de concevoir, les mêmes défauts d'énoncer : aucune originalité, un terre à terre semé de lieux communs, une mièvrerie désespérante, une basse adulation pour les applaudissements faciles. Il est difficile de relire ces opuscules oratoires, moins que bons, plus que mauvais, pires dans leur juste milieu, c'est-à-dire médiocres.*

Pour ne rien retirer à Moncrif, on dit qu'il était reconnaissant et charitable; lorsque le comte d'Argenson qui avait contribué à sa fortune et qui l'honorait de son amitié fut tombé en disgrâce, son protégé obtint, après les plus vives sollicitations, d'aller tous les ans passer quelques mois auprès de lui dans

« ce possible, me dit-elle, vous passez votre vie à vous faire « des ennemis? voilà Moncrif qui est furieux contre vous; « vous citez de lui une chanson et vous l'estropiez; elle avait « cinq couplets et vous n'en citez que trois. — Hélas! ma- « dame, j'ai cité les meilleurs et n'ai retranché que ceux qui « représentaient la même idée. »

le lieu de son exil : « Il s'arrachait avec joie aux charmes de la cour, dit encore d'Alembert, au plaisir des sociétés où il vivait pour aller dans le silence de la retraite consoler son ancien protecteur qui n'était plus que son ami. » — Ah! le bon billet qu'a La Châtre! Moncrif consolait-il d'Argenson, ou bien d'Argenson payait-il le désintéressement de Moncrif? Qu'est-ce encore? — Il était bienfaisant. Il en fait preuve dans une lettre écrite à Duclos[1]*; sa bourse était sans cesse ouverte aux indigents — mais l'indigence était toujours inconnue à sa bourse — et s'il semblait avoir pris pour maxime ce proverbe musulman :* Fais du bien et le jette dans la mer; si les poissons l'engloutissent, Dieu s'en souviendra, *c'est qu'il songeait déjà aux moyens de plaire dans cette autre vie et qu'il voulait se manifester aux yeux de Dieu avec la même générosité qu'il avait témoignée aux yeux de d'Argenson : un bienfait n'est jamais perdu.*

Moncrif fut encore secrétaire général des postes, lecteur de Mme la Dauphine, secrétaire du duc d'Orléans et censeur royal; il nous serait difficile de le suivre dans tous ces emplois où il ne fit que passer sans laisser de traces, en aimable sylphe qu'il était;

1. *Lettre sur la Bienfaisance à M. Duclos.* — Dans les *Œuvres complètes de Moncrif.*

nous le voyons aussi figurer parmi les membres de l'Académie des sciences et belles-lettres de Nancy et de Berlin, mais le titulaire de ces honneurs variés se jouait dans sa situation comme le petit chien qui secoue des pierreries, trop heureux de faire briller ce clinquant pour ne pas négliger l'étude de ses propres sentiments et le travail suivi des sciences sérieuses. Cependant les reproches, les pamphlets, les satires, n'avaient pas manqué de tomber sur ce fortuné dignitaire, lorsqu'il publia ses Essais sur la nécessité et les moyens de plaire *et son* Histoire des Chats. *On disait des* Moyens de plaire *qu'ils étaient trop sérieux pour des enfants et pas assez amusants pour ceux qui ne le sont plus, et les faiseurs de pointes ajoutaient que l'auteur n'avait pas* les moyens. *Mais c'est surtout sur* les Chats *que se portèrent les brocards, — à peine cet ouvrage était-il publié que la critique arriva : le poète Roy fit courir quelques sanglantes épigrammes ; Moncrif, justement blessé, l'attendit au sortir du Palais-Royal et lui compta sur les épaules une série de coups de bâton ; mais Roy, qui avait les reins faits à ce genre de traitement, reçut le châtiment avec souplesse et tournant la tête avec une grimace de Crispin :* « Patte de velours, *dit-il à Moncrif, patte de velours, Minon-minet.* » *Il était réellement trop facile de faire des quolibets sur*

les Chats, *et le comte d'Argenson avait beau jeu de répondre à son secrétaire qui lui demandait le brevet d'historiographe de France : « Historiographe, cela est impossible : dis donc* historiogriffe[1]. » — « *On m'assure, écrivait aussi Voltaire au comte d'Argental, que Moncrif a été nommé examinateur de l'histoire de Russie ; l'auteur des* Chats *n'est pas trop fait pour juger Pierre le Grand ; il y a loin de* sa gouttière *au Volga et au Jaik.* »

*Lorsque l'*historiogriffe *fut appelé à siéger à l'Académie, le tapage se fit immense ; les brochures se multiplièrent, et une entre autres, sous le titre de* Miaou, *parodiait le discours de réception de Moncrif*[2] *; voici de même un couplet de chanson qui courut alors*[3] :

Les beaux esprits vont nous apprendre
Qui chez eux doit avoir le pas ;
Ils ont des rats, ils ont des rats ;
Il leur faut quelqu'un pour les prendre ;
Ils choisiront l'auteur des *Chats*.
Si vous ne choisissez Moncrif,
Clermont vous montrera la grif ;
Mais quand Moncrif sera reçu
Apollon montrera le cu...

1. *Almanach littéraire*, 1778, p. 111.

2. Pièce très rare, attribuée à tort à J.-B. Rousseau. Elle est peu spirituelle, fort mal écrite et parut en 1734.

3. Extrait du *Recueil de Maurepas*.

Nous ne discuterons pas ici la valeur de ces attaques assez injustes pour la plupart; si l'œuvre des Chats *pouvait mettre à couvert l'écrivain, il semblerait que l'homme de cour ait pris soin de découvrir ses faiblesses. Au lieu de tenir tête à l'orage, Moncrif s'excuse et n'ose réimprimer ses* Lettres sur les chats. « *Vous connaissez sans doute, écrit-il, ces lettres, je ne dis pas sérieusement plaisantes, ce serait les louer, mais gravement frivoles; ce n'est pas qu'on y trouve de l'esprit, et je le dis sans prétendre leur donner d'éloges. Dans un écrit mauvais en soi, l'esprit n'est qu'un tort de plus. Pourquoi vouloir former un volume? pourquoi accumuler des singularités dont l'inutilité se découvre et dont la curiosité diminue à mesure qu'on les multiplie?* » — *Puis, passant en revue son œuvre dans cette même épître à M*[me] ****, le craintif auteur aborde la fortune de son petit roman, les* Ames rivales : « *Le sort que cette fabuleuse histoire a eu dans l'Inde est trop singulier pour que je ne me permette pas d'en parler ici. Je l'avais donnée manuscrit à un Français qui retournait* au Mogol; *il en fit part à un* brame *qu'il prit pour interprète. Ce savant philosophe fut saisi d'étonnement et d'admiration en voyant la profondeur de mes rêveries; il découvrit de nouvelles branches du merveilleux système* des âmes douées de la liberté de quitter et de reprendre leur

personne après s'être promenées dans l'Univers. *Admirez, je vous prie, ce contraste; tandis que, dans l'opinion de tout homme sensé, je n'étais que l'auteur d'une jolie chimère, je passais dans le* Port-Royal du Gange *pour un génie transcendant; je reçus un présent du* brame[1] *avec mille assurances d'estime et de vénération.* »

Sur la fin de sa vie, l'Alexandre des chats se montra manifestement homme de plaisir et gourmet; il fit bonne chère à table et eut belle chair au déduit. Vers 1764, il avait pour maîtresse en titre Mlle Mazarelli, cette fameuse courtisane bien connue par ses aventures et son procès. Pour elle, Moncrif brava le scandale et le ridicule; pour elle, il écrivit plusieurs brochures, entre autres un Éloge de Sully, *qui parurent sous le nom de son amante*[2]*; pour elle, enfin, il oublia les préceptes de la prudence et les bonnes lois de la bienséance, en affichant ses amours dans sa loge de directeur, à l'Académie française, au grand étonnement de tous les spectateurs.* « *De-*

1. Ce présent était un petit manuscrit in-folio, représentant les principaux dieux de l'Inde, avec des notes mystiques. Ce manuscrit, qui fut donné à la Bibliothèque du Roi, doit se trouver encore aujourd'hui dans le département des manuscrits à la Bibliothèque nationale.

2. Voir les *Mémoires secrets* à la date du 9 mars 1765. « Mlle Mazarelli, non contente d'avoir enrichi le public d'un

puis quand, s'écria-t-on à ce sujet, le temple des Muses devient-il celui des courtisanes[1] *?* »

L'auteur des Chats *avait les* « *mœurs douces et même doucereuses* », *selon un mot de Voisenon, dans ses* Anecdotes littéraires ; *il était d'une coquetterie sans égale et recherchait la parure comme un petit-maître.* « *Il a poussé la passion pour la créature, ou plutôt pour les créatures, jusqu'à l'extrême vieillesse* », *raconte Grimm*[2]. *En traversant, après l'Opéra, l'aréopage des demoiselles de ce théâtre, il disait :* « *Si quelqu'une de ces demoiselles était tentée de souper avec un vieillard bien propre, il y aurait quatre-vingt-cinq marches à monter, un petit souper assez bon et dix louis à gagner.* » *L'appartement qu'il occupait aux Tuileries était effectivement un peu élevé ; du reste, poursuit Grimm, il s'acquittait toujours parfaitement bien dans ces parties du rôle qu'il s'était imposé. Moncrif jouissait d'une fortune assez considérable par la réunion de plusieurs places que lui avait obtenues la souplesse de son caractère. On*

Éloge du duc de Sully, soi-disant éclos de sa Minerve, vient de donner au public *Camédris*, conte. C'est une féerie peu importante, quant au fond, et dénuée même de ces grâces dont le sexe sait orner tout ce qui le touche. On y décèle la main flétrie et décharnée du pauvre Moncrif.

1. *Mémoires secrets* ; 25 août 1762.

2. *Correspondance littéraire.* — Novembre 1770.

dit qu'il était noble et généreux dans sa dépense. Dans ses manières, il était recherché et minutieux et, comme auteur, fort susceptible.

Le grand âge de l'historiogriffe prêta souvent à la plaisanterie de ses confrères : « On m'a mandé, écrit Voltaire à Mme du Deffant, qu'on avait découvert un bâtard de Moncrif qui a soixante-quatorze ans; si cela est, Moncrif est le doyen des beaux esprits de Paris, mais il veut paraître jeune et dit qu'il n'a que soixante-dix-huit ans. C'est avoir un grand fonds de coquetterie. » — Le roi lui-même, qui aimait à s'entretenir d'âge, dit un jour à notre académicien qu'on lui donnait plus de quatre-vingt-dix ans. « Je ne les prends pas, Sire, » répondit celui-ci; et si l'on en croit les on-dit de ces demoiselles, il n'en eut jamais les symptômes.

On le disait beaucoup plus vieux en effet qu'il n'était, parce que M. le comte de Maurepas, ancien ministre d'État, aimait à dire que Moncrif avait été prévôt de salle lorsque son père y faisait des armes, ce qui donnait plus de cent ans au poète du Rajeunissement inutile. Lorsqu'il s'endormit du dernier sommeil, le 12 novembre 1770, il n'était âgé que de quatre-vingt-trois ans. Il languissait, les jambes ouvertes, — depuis plus de dix mois —, si nous en croyons une correspondance de d'Alembert du 25 jan-

vier de la même année : « Nous avons bien des académiciens qui menacent ruine : l'abbé Alary, le président Hénault et Paradis de Moncrif qui sera bientôt Moncrif de Paradis. »

D'après Bachaumont, il ne doutait pas que sa fin n'approchât, mais il l'envisageait en vrai philosophe, il s'entretenait de ce dernier moment avec beaucoup de présence d'esprit et sans aucun trouble, et il ordonna lui-même les apprêts de ses funérailles. « Il a voulu semer de fleurs le reste de sa carrière et a toujours reçu du monde; accoutumé à voir des filles et des actrices, il égayait encore ses regards du spectacle de leurs charmes; ne pouvant plus aller à l'Opéra où il se rendait habituellement, il avait chez lui de la musique, des concerts, des danses. » En un mot, il est mort en Anacréon comme il avait vécu.

M. de La Place fit à Moncrif l'épitaphe que voici :

Réalisant les mœurs de l'âge d'or,
Ami sûr, auteur agréable;
Cy-gît qui, vieux comme Nestor,
Fut moins bavard et plus aimable.

Que pourrions-nous ajouter à ce quatrain qui a le mérite de ne rien signifier? Lorsqu'un courtisan comme Moncrif cesse d'être, il reste bien peu de chose dans la mémoire des hommes; telle une grande coquette

disparaît de la société, on s'en souvient peut-être plus qu'on ne se la rappelle. Les flatteurs s'évanouissent comme les caresses des courtisanes, la profusion en enlève toute la saveur, la banalité leur ôte tout le prix qu'on pourrait y attacher.

IV.

Sans négliger aucune source et mettant en avant tous nos documents, nous avons volontairement quelque peu sacrifié la fugitive physionomie du courtisan académicien dans la courte notice biographique qui précède; mais l'on comprendra aisément qu'il ne rentrait pas dans nos attributions de développer nos antipathies pour le caractère privé de Paradis de Moncrif. En entrant sur le domaine de l'œuvre, le bibliographe retrouve dans la froideur du catalogue une neutralité forcément imposée, et nous croyons pouvoir avancer que, dans la nomenclature chronologique des ouvrages de notre petit conteur, *nous donnons un travail aussi complet que possible, minutieux par les recherches, et concis dans les détails.*

1714. — LES AVENTURES DE ZÉLOÏDE ET D'AMANZARIFDINE, *conte indien*. Paris, Saugrain. 1 vol. in-12.

Reproduit sous le titre des *Mille et une faveurs*,

Paris, Saugrain, 1716, et à Bruxelles, in-12, sous ce même titre en 1717. Ce conte se trouve également inséré dans le *Cabinet des Fées*, t. XXXII, in-8°, 1786. Amsterdam et Paris. p. 273 et suiv. On y trouve une composition de Marillier, gravée par Delvaux.

1722. — LES ABDÉRITES, *comédie en vers libres, en 1 acte, avec prologue.* Paris. Quillau. 1 vol. in-12.

Composée pour la duchesse douairière, mère du comte de Clermont; représentée à Fontainebleau en 1732.

1727. — HISTOIRE DES CHATS, *Dissertation sur la prééminence des chats dans la société des autres animaux d'Égypte, sur les distinctions et privilèges dont ils ont joui personnellement, sur le traitement honorable qu'on leur faisoit pendant leur vie et des monuments et autels qu'on leur dressoit après leur mort, avec plusieurs pièces qui y ont rapport.* — Paris, Quillau. 1 vol. in-8°, 8 figures originales par Coypel, gravées à l'eau-forte par le comte de Caylus.

Réimprimé en 1728 à Rotterdam, chez J. Daniel Bemain, 1 vol. in-8°; les fig. de Coypel, gravées par Otten. Une autre édition de (Paris), 1748, 1 vol. in-8°, porte le titre de *Lettres philosophiques sur l'histoire des Chats.* — Nouvelle réimpression à Amsterdam en 1767, in-8°. Il y a

une édition de ce livre sous le titre : *les Chats*, prétend Quérard, datée de Rotterdam, 1741, in-8°, dont les figures portent au lieu de : C. sculpsit, Coypel sculpsit. Il ne peut y avoir là qu'une erreur de graveur de lettres. *Les Chats* ont été insérés dans le tome XI des *Œuvres badines complètes du comte de Caylus*, 1787, in-8°, avec une gravure nouvelle de de Launay. Les œuvres complètes de Moncrif ne contiennent cet ouvrage que dans les éditions de 1764, 4 vol. in-12 et 1791, 2 vol. in-8°.

Les critiques de ce livre sous le titre : *Histoire d'un Rat calobris à citron Barbet au sujet de l'Histoire des Chats, par M. Montgrif;* Ratapolis, Mathurin Lunard, 1727 et 1731, in-12, et la *Lettre galante et divertissante pour régler la vie des Chats*, ont été réimprimées dans le *Dictionnaire néologique à l'usage des beaux-esprits* du siècle (par l'abbé Desfontaines). Amsterdam, 1728, in-12.

Les Chats ont encore servi de modèle à l'*Histoire des rats pour servir à l'histoire universelle*, attribuée à de Segrais, Ratapolis, et insérée dans les *Œuvres badines de Caylus, à la suite de l'Histoire des chats.* En 1866, M. Jean Guay a fait paraître un recueil de pièces rares et curieuses sur la gent féline sous ce titre : *les Chats*, Bruxelles, 1 vol. in-12. Signalons aussi, sous ce même titre, le joli livre de M. Champfleury publié chez J. Rothschild, en 1870, in-8° et in-12.

1733. — L'Empire de l'Amour, *ballet héroïque en*

trois entrées et 1 prologue en vers libres. Paris, J.-B.-C. Ballard, in-4° ou 1741, in-4°.

On trouve dans le *Mercure de France* de 1733 (20 juin) un extrait de ce même ballet.

1738. — ESSAI SUR LA NÉCESSITÉ ET LES MOYENS DE PLAIRE *(1 frontispice et 1 fleuron sur le titre).* Paris, Prault, in-12.

Sous la même date et dans le même format, autre édition à Amsterdam chez François Changuion. — Le nom de Moncrif est ici écrit *Moncrife.*

1738. — LES AMES RIVALES, *histoire fabuleuse.* Londres et Paris, in-12.

Une édition de Londres, 1738, in-12, est accompagnée du *Temple de Gnide* de Montesquieu et ainsi intitulée : *le Temple de Gnide, suivi des Ames rivales, histoire fabuleuse, par M. de Moncrif.* C'est à propos de cette édition que Moncrif reçut la lettre suivante, que nous trouvons dans la correspondance de Montesquieu : « *A Moncrif, de l'Académie française :* J'oubliais d'avoir l'honneur de vous dire, monsieur, que si le sieur Preau *(sic)* dans l'édition de ce petit roman *(le Temple de Gnide)* allait mettre quelque chose qui, directement ou indirectement, pût faire penser que j'en suis l'auteur, il me désobligerait beaucoup. Je suis, à l'égard des ouvrages qu'on m'a attribués, comme La Fontaine-Martel était pour

les ridicules : on me les donne, mais je ne les prends point. Mille excuses, monsieur, et faites-moi l'honneur de me croire, monsieur, plus que je ne saurais vous dire, votre, etc. MONTESQUIEU ». (Du 26 avril 1738.)

1739. — JOURNAL DES SAVANTS. *Dissertations*, par de Moncrif.

Dans le *Journal des Savants*, de 1739 à 1743, on trouvera des opuscules de notre académicien.

1743. — ŒUVRES MÊLÉES DE MONCRIF. Paris, Brunet, 1 vol. in-12.

1745. — ZÉLINDOR, ROI DES SYLPHES, *ballet en 1 acte et en vers libres*. Paris, J.-B.-C. Ballard, 1 vol. in-4°.

Nouvelle édition, sans noms de ville ni d'imprimeur en 1753, in-8°, et Paris, P.-R.-C. Ballard, 1769, in-8°. On trouve de même, à la date de 1745, in-4°, *Zélindor*, précédé d'un prologue et suivi de *la Provençale*, 1 acte en vers libres, paroles de Lafont. Paris, chez J.-B.-C. Ballard.

1747. — POÉSIES CHRÉTIENNES DE FR.-AUG. DE MONCRIF, *composées par ordre de la Reine*. Paris. 1 vol. in-8°.

1748. — ALMASIS, *ballet en 1 acte et en vers libres*, sans noms de ville ni d'imprimeur. 1 vol. in-8°.

Réimprimé à Nantes, chez A. Marie, 1754, in-8°.

1748. — ISMÈNE, *pastorale héroïque en 1 acte*, sans noms de ville ni d'imprimeur. 1 vol. in-8°.

Nouvelle édition, Paris, P.-R.-C. Ballard, 1769, in-8°.

1751. — LES GÉNIES TUTÉLAIRES. *Divertissement composé à la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne*, 1 *acte et en vers libres*. Paris, veuve Delormel et fils. 1 vol. in-4°.

1751. — OBSERVATIONS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES GENS DE LETTRES. Paris. 1 vol. in-12 de 16 pages.

1751. — ŒUVRES DE M. DE MONCRIF, *de l'Académie française*. Paris, Brunet. 3 vol. in-12.

1753. — LETTRE SUR UNE MATIÈRE INTÉRESSANTE POUR TOUT BON CITOYEN. Paris, 1 vol. in-12.

1754. — LETTRE SUR LA PERSONNE ET LES OUVRAGES DE L'ABBÉ TERRASSON. Paris, 1 vol. in-8°.

1756. — THÉATRE DES BOULEVARDS, *ou recueil de parades* (par Sallé, Fagan, Moncrif, Piron, Collé, publié par Corbie), à Mahon, de l'imprimerie de Gilles Langlois. 3 vol. in-12, figures.

On voit dans ce recueil : l'*Amant cauchemar*, parade en vers par Moncrif.

1757. — Choix de Chansons, *à commencer de celles du comte de Champagne, roi de Navarre, jusques et compris celles de quelques poètes vivants. Dédié à Mme L. P. D.* (recueillies par de Moncrif). Paris, 1 vol. in-8°.

Nouvelle édition en 1759. C'est le seul volume qui ait paru.

1765. — Érosine, *pastorale héroïque, en 1 acte et en vers*. Paris, Ch. Ballard. 1 vol. in-8°.

Nouvelles éditions, en 1768, sans noms de ville ni d'imprimeur, et, en 1769, à Paris, chez C. Ballard, 1 vol. in-8°.

1768. — Œuvres de M. de Moncrif, lecteur de la reine, etc. *Nouvelle édition*. Paris, veuve Regnard. 4 vol. in-12.

Mêmes figures que dans l'édition de 1751, un titre de de Sève, gravé par Bacquoy, le portrait de Moncrif par Duflos et celui de Stanislas, roi de Pologne, par *Massé*, gravé par Cathelin. 4 compositions de de Sève, gravées par Bacquoy, Chenu, Sornique et Tardieu. Planches de musique gravées.

1770. — La Sybille, *opéra en 1 acte et en vers libres*. Paris. P.-R.-C. Ballard. 1 vol. in-8°.

1773. — Les Mélanges lyriques, *ballet héroïque, composé de l'acte d'Ismène et de Zélindor, le tout en vers libres*. Paris, Delormel, in-4°.

1778. — RECUEIL DES MEILLEURS CONTES EN VERS, à Londres, 4 vol. ornés d'une gravure de Duplessis-Bertaux en tête de chaque conte; les Contes de Moncrif se trouvent dans le tome III. Format in-16 Cazin.

Réimprimé à Paris, par Leclère fils, en 1862, avec les mêmes gravures, et à Rouen, par Lemonnier, éditeur, en 1879.

1791. — ŒUVRES DE M. DE MONCRIF, *édition augmentée de l'*Histoire des Chats. Paris, Maradan. 2 vol. in-8°, figures.

Réimprimées en 2 vol. en 1792 et 1796. Même format et mêmes figures.

1793. — ORIGINE DES PUCES ET LE PUCELAGE CONQUIS, *poèmes libres et autres pièces du même genre.* Paris, chez les marchands de nouveautés. 1 vol. in-18 de 142 pp.

L'Origine des Puces est attribuée à Moncrif par de Manne.

1801. — ŒUVRES CHOISIES DE M. DE MONCRIF, *contenant* les *Essais sur les moyens de plaire,* ses *Lettres sur l'usure* et ses *Poésies diverses.* Paris, Lenoir. 2 vol. in-18.

On a attribué de nombreux ouvrages à Moncrif; il ne nous a pas semblé urgent d'en discuter ici l'ori-

gine. Dans les œuvres qui suivent on remarquera que nous n'avons rien négligé pour donner à cette nouvelle édition le même luxe que dans les précédentes et toute la correction typographique que l'on pouvait attendre de nos soins ordinaires. Dans les Moyens de plaire *nous avons trouvé quelques petits contes joliment tissés sur une trame légère et dignes d'être remis au jour, tandis que dans l'*Histoire des Chats *nous reproduisons les remarquables compositions de Coypel si recherchées des amateurs et des curieux. En nous montrant sévères dans notre jugement nous nous sommes renfermé dans les bornes de notre art ; les censures suivent de près les approbations, lorsque la sincérité forme une loi dans la conscience d'un biographe comme elle compose une vertu dans l'âme d'un historien.*

Paris, 12 juillet 1879.

OCTAVE UZANNE.



LES CHATS



LES CHATS

PREMIÈRE LETTRE

*A Madame la Marquise de B***.*



LE cœur ne vous a-t-il point battu toute cette soirée, madame ? On a parlé des chats dans une maison d'où je sors ; on s'est déchaîné contre eux, et vous savez combien cette injustice-là coûte à supporter. Je ne vous rapporterai point tous les ridicules et tous les vices dont les chats ont été accusés.

Je serois bien fâché de les avoir redits[1].

1. M. de Fontenelle, églogue.

J'ai tenté de défendre leur cause, il me semble que j'ai parlé raison; mais dans les disputes, est-ce avec cela qu'on persuade? Il auroit fallu de l'esprit : où étiez-vous, madame? J'ai soutenu d'abord la sortie qu'on m'a faite, avec ce sang-froid et cette modération qu'on doit garder en exposant les opinions les plus raisonnables, quand elles ne sont pas encore bien établies dans les esprits; mais il est survenu un incident qui m'a absolument déconcerté : un chat a paru, et d'abord une de mes adversaires a eu la présence d'esprit de s'évanouir; on s'est mis en colère contre moi; on m'a déclaré que tous les raisonnements de la philosophie ne pourroient rien contre ce qui venoit de se passer; que les chats n'ont été, ne sont et ne seront jamais que des animaux dangereux, insociables. Ce qui m'a pénétré de douleur est que la plupart de ces conjurés sont gens de beaucoup d'esprit.

Il faut que je vous confie un grand projet, madame : parmi tant de faits mémorables qu'on a cherché à éclaircir et à mettre en ordre, on n'a point encore songé à faire l'histoire des chats; n'en êtes-vous pas bien étonnée? Homère n'avoit pas trouvé indigne de sa muse de décrire la guerre des rats et des grenouilles. Un des chapitres de Lucien, traité avec le plus d'agrément, est à la louange de la mouche; et les ânes ont eu la satisfaction de voir faire leur éloge[1].

1. De M. de la Mothe-le-Vayer, sous le nom d'Oratius Tubère. — Jacques Pelletier, de la ville du Mans, poète, a

Comment les chats ont-ils été négligés? Je n'en serois pas surpris s'il falloit, pour composer un ouvrage à leur gloire, avoir recours à l'imagination ; mais dès qu'on porte ses regards sur les chats des siècles passés, quelle foule d'événements, plus intéressants les uns que les autres, ne découvre-t-on pas ? Avant que d'en exposer le tableau, on paroîtroit bien ridicule, si on osoit avancer qu'il y a eu tel chat dont la vie peut-être a été plus brillante et plus traversée que celle d'Alcibiade ou d'Hélène. Cependant, si l'un et l'autre ont allumé des guerres fameuses, si Hélène a vu des autels élevés à sa beauté, de tels avantages ne les mettent point au-dessus d'un grand nombre de chats et de chattes, qui tiennent un aussi beau rang au temple de Mémoire.

L'histoire des chats devoit donc naturellement réveiller l'émulation des écrivains les plus illustres. Mais enfin, puisque cette histoire n'a point été faite, la médiocrité des talents ne doit pas étouffer le zèle. J'oserai tenter cet ouvrage et je me croirai à portée d'y réussir, si vous me promettez d'aider à mon entreprise. Nous commencerons par chercher les sources de cette fausse prévention qu'on a assez communément

fait un poème à la louange de la fourmi, imprimé en 1581.

Le sieur Perrin, introducteur des ambassadeurs de M. le duc d'Orléans, a fait ce même éloge en vers; il a fait encore celui du grillon, du moucheron et du ver à soie, imprimé en 1661.

ici contre les chats. Nous exposerons de bonne foi les lumières qu'une longue habitude de leur commerce et la réflexion nous ont acquises. Nous rapporterons les formes différentes que les intérêts des chats ont prises successivement dans les nations, en gardant tous les ménagements convenables pour ne point révolter les personnes qui ont, par pur sentiment, de l'antipathie pour eux. Nous nous souviendrons toujours qu'il y a de certaines répugnances naturelles, lesquelles, selon le père Malebranche[1], peuvent être l'effet de l'imagination déréglée des mères, qui a influé sur celle des enfants; ou, comme l'explique un célèbre philosophe anglois[2], l'ouvrage des contes d'une nourrice[3].

La crainte est aux enfants la première leçon, a dit La Fontaine; et d'ailleurs il est bien aisé

1. On voit tant de personnes qui ne peuvent souffrir la vue d'un chat, à cause de la peur que ces animaux ont faite aux mères de ces personnes, lorsqu'elles étoient grosses. (*Recherches de la vérité*, t. Ier, l. II, p. 189. Voyez aussi, à la page 175, la note première.)

2. Locke. Il est du même sentiment que le père Malebranche. (*Traité de l'entendement*, p. 488 et 489, l. II, chap. XXXIII, trad. de l'anglois.)

3. Coulange a dit, au sujet des enfants, dans une de ses chansons :

> On leur fait peur du loup-garou;
> On leur fait peur de la grand'bête;
> Le dragon va sortir du trou,
> Qui pour les dévorer s'apprête;
> Enfin, ces petits malheureux
> N'ont que des monstres autour d'eux.

de reconnoître que les antipathies acquises ou naturelles peuvent tomber sur les objets qui semblent le moins devoir se l'attirer; l'un ne sauroit voir des oiseaux sans frémir; tel autre fuit quand il aperçoit du liège. Germanicus ne pouvoit souffrir le chant ni l'aspect d'un coq[1]. Les chats, par ces sortes de haines, ne sont donc point caractérisés dangereux ni méchants. On a ouï dire, dès le berceau, que les chats sont d'un naturel traître; qu'ils étouffent les enfants, qu'ils sont sorciers peut-être. La raison qui survient a beau se récrier contre ces calomnies, l'illusion a parlé la première; elle persuadera longtemps encore après qu'elle aura été reconnue pour ce qu'elle est; et si les chats obtiennent de n'être plus sorciers, ils resteront craints, du moins comme s'ils l'avoient été effectivement.

M. de Fontenelle avoue qu'il a été élevé à croire que la veille de la Saint-Jean il ne restoit pas un seul chat dans les villes, parce qu'ils se rendoient ce jour-là à un sabbat général. Quelle gloire pour eux, madame, et quelle satisfaction pour nous, de songer qu'un des premiers pas de M. de Fontenelle, dans le chemin de la philosophie, l'ait conduit à se défaire d'une fausse prévention contre les chats et à les chérir!

1. Plutarque, livre de l'*Envie et de la haine*, p. 107, traduction d'Amyot.

Notre apologie ne regardera donc, ainsi que nous venons de nous le proposer, que les personnes qui, par indolence, suivent un ancien préjugé, ou celles qui, par mignonnerie, affec tent la frayeur des chats.

Vous savez, madame, quel rôle nos chers amis ont joué dans l'antiquité. Si les respects des hommes, quoique ridiculement fondés, peuvent faire quelque honneur à ce qui en est l'objet, il n'y a aucun des animaux qui puisse rapporter des titres plus éclatants que ceux de l'espèce chatte. Il ne sera peut-être pas prudent de la peindre d'abord avec tant d'avantages ; mais pour mettre quelque ordre dans notre ouvrage, nous ne pouvons pas nous dispenser de commencer par faire envisager les chats divinisés, comme ils l'ont été en Égypte, et honorés par des statues, et par un culte mystérieux transmis successivement aux Grecs[1], aux Romains[2] ; et sans nous arrêter à un grand nombre de monuments de l'antiquité, qui semblent s'être conservés exprès pour faire foi de la gloire des premiers chats, nous parlerons d'abord du dieu Chat. Il étoit représenté en Égypte sous sa forme naturelle, paré d'un collier, au milieu duquel est attachée une table enrichie de caractères hiéroglyphiques. Il est

1. Orphée apporta en Grèce les cérémonies religieuses des Égyptiens, et les transmit aux Thébains. (Diodore de Sicile, livre 1er, p. 11.)

2. Lucien, Dialogue de l'assemblée des dieux.



vrai qu'on n'a point l'intelligence de ces caractères; mais nous ne laisserions pas de les expliquer, en rassemblant différentes circonstances de la mythologie des Égyptiens.

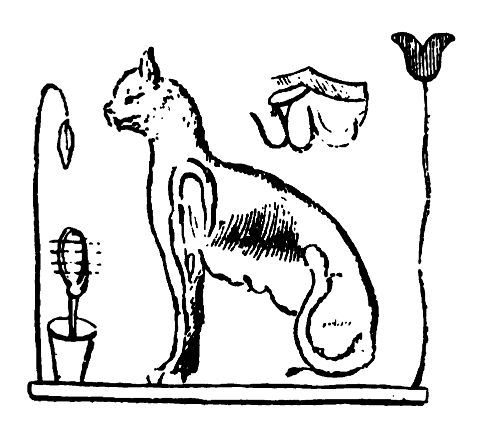
Ces peuples avoient pour tradition que les dieux, poursuivis par Typhon, avoient imaginé de se cacher sous des formes d'animaux. Anubis, adoré depuis sous le nom de Mercure, s'étoit transformé en chien. Diane qui, selon l'opinion d'Apulée, est la même qu'Isis, s'étoit transformée en une belle chatte; et, comme remarque fort bien Plutarque (car il ne faudra pas manquer de le citer) les Égyptiens n'avoient point imaginé au hasard la forme d'animal que chaque divinité étoit censée avoir prise. Mercure, par exemple, n'avoit préféré la forme du chien que pour marquer sa fidélité à accomplir les ordres de son maître.

En suivant donc l'opinion de Plutarque, ne serons-nous pas très raisonnables de trouver des rapports entre Diane et sa métamorphose, et de conclure que les Égyptiens ne l'avoient imaginée ainsi travestie, que parce qu'ils connoissoient dans les chattes des qualités convenables à la prud'homie de la déesse.

Suivant une autre figure antique, le dieu Chat a devant lui, madame, un sistre[1], dont le

1. Instrument de musique : Isidore remarque que les Amazones s'en servoient à la guerre.

manche est posé dans une petite coupe, ou si l'on veut, un gobelet; nous remarquerons d'abord que ce sistre étoit un instrument consacré aux plus grandes divinités des Égyptiens; nous trouverons tout de suite occasion d'établir que la musique étoit admise dans leurs festins; et cela, sans découvrir encore combien cette musique a de rapports avec nos chats.

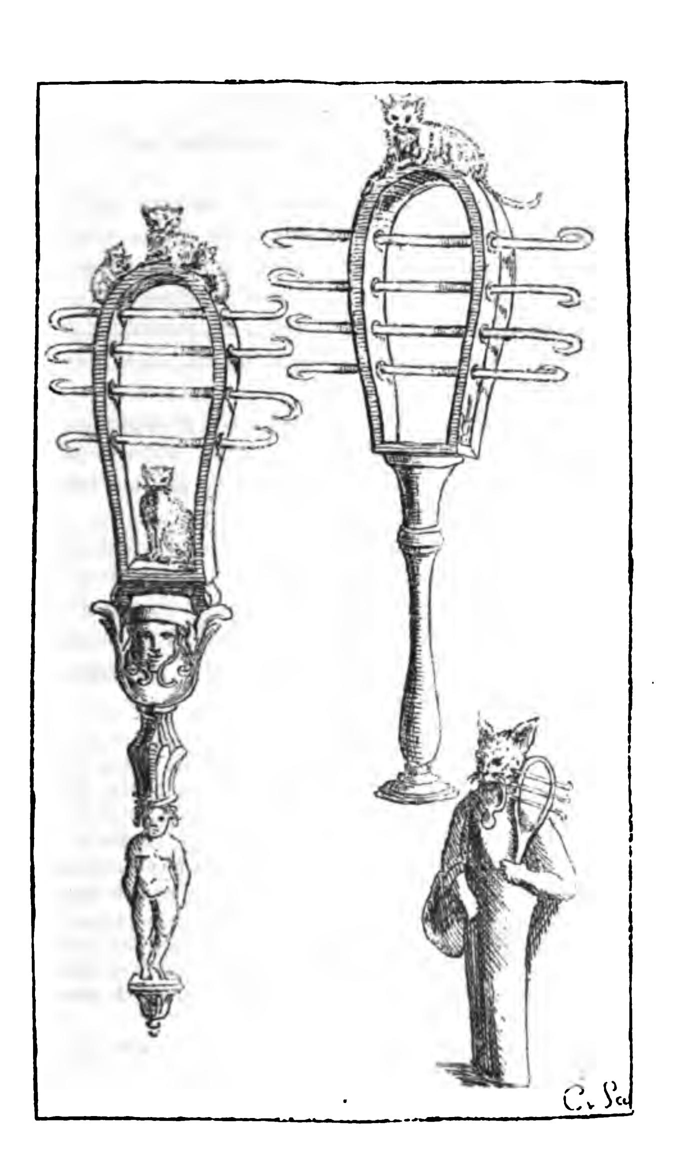


Plutarque, dirons-nous, fait mention d'une chanson célèbre qui se chantoit dans tous les soupers de l'Égypte; cette chanson étoit à la louange du jeune Maneros, dont elle portoit le nom. Les Égyptiens le croyoient inventeur de la musique; il étoit fils du roi Marcander et de la reine Astarté, qui accueillirent Isis, lorsque, cherchant le corps de son époux

que Typhon avoit divisé par morceaux, elle le trouva jeté par les vagues sur la côte de Biblus, où régnoit alors ce roi, père du jeune Maneros.

Une autre circonstance, qu'il sera bien essentiel de faire remarquer, est que l'extrémité supérieure du sistre égyptien étoit ordinairement enrichie d'une belle sculpture, qui représentoit une chatte à face humaine, et qu'il y avoit quelquefois des chats semés en différents endroits de cet instrument.

Mais nous avons un autre monument de l'antiquité plus imposant encore. Le dieu Chat est représenté avec sa tête naturelle sur le corps d'un homme; remarquez bien, madame, tous ses attributs. Il tient ce sistre même, mais avec une dextérité et avec un air d'habitude qui frappe et qui découvre qu'il sait faire usage de cet instrument. Eh! pourquoi n'y auroit-il pas de vrais rapports entre les instruments de musique et les chats? tandis que les dauphins, depuis tant de siècles, sont en droit de s'attendrir aux accords de la lyre; que les cerfs se plaisent au son de la flûte; et que les juments de la Grèce aimoient si fort les chansons, qu'on en avoit fait une exprès pour elles, et qui portoit leur nom. C'étoit, selon ce que rapporte Plutarque, une sorte d'épithalame dont le charme adoucissoit la rigueur de ces juments. Elles ne consentoient à recevoir un époux que lorsqu'elles entendoient cet



air voluptueux qui n'étoit employé qu'à cet usage[1].

Mais voici bien une autre découverte qu'il faut absolument manifester. Les chats sont très avantageusement organisés pour la musique ; ils sont capables de donner diverses modulations à leurs voix, et dans les expressions des différentes passions qui les occupent, ils se servent de divers tons.

Ceux qui s'élèveront contre cette proposition seront bien étonnés d'apprendre que nous nous serons servis expressément des termes de deux hommes célèbres par leur science[2].

Les chats mis en possession d'une belle et grande voix, nous demanderons à leurs adversaires ce qu'ils pensent de cet assemblage du sistre et du gobelet trouvés tant de fois entre les pattes des chats. Il me semble, madame,

1. Sans aller chercher des exemples dans les siècles reculés, n'avons-nous pas, dans une province de France, des animaux sur lesquels de certains tons ont le même ascendant que la chanson de Plutarque avoit sur les juments?

On commence par appeler l'amant par son nom : Allons, mon beau Martin, dit-on ; allons, jeune vainqueur, ne vous a-t-on pas choisi une maîtresse charmante? voyez comme elle est prévenue en votre faveur ; allons, qu'attendez-vous pour être heureux? Cette invitation, qui se débite avec une sorte de déclamation chantante, ne manque jamais de produire l'effet espéré.

2. M. Le Clerc (Bibl. chois. t. Ier, p. 293 et 294). Extrait de la Cosmologie sacrée de M. de Grew.

qu'ils avoueront de bonne foi (car il y a de certaines vérités qui percent à travers la prévention); ils conviendront, dis-je, que le sistre, symbole de la musique, et ce gobelet qui réveille nécessairement l'idée des festins, découvrent évidemment que chez les Égyptiens les chats étoient admis dans les festins et qu'ils en faisoient les délices par le charme de leur voix.

Mais, supposé qu'ils ne saisissent pas d'abord le simple de cette proposition, et que semblables à ces esprits forts de la fable de M. de la Mothe, qui trouvent impossible ce qu'ils ne comprennent pas, ils osent nous soutenir que jamais le chant des chats, qu'ils ne manqueront pas d'appeler un miaulement, fondé sur un vers attribué injustement à Ovide[1], que ce chant, dis-je, n'a pu être harmonieux, ni même supportable, cela nous paroîtra d'une grande déraison ; mais nous le dissimulerons pour ne point paroître prévenus. Nous nous contenterons d'abord de répondre que ce qui leur semble un miaulement, dans les chats d'aujourd'hui, ne prouve rien contre les chats de l'antiquité, les arts étant sujets à de grandes révolutions ; nous ajouterons, avec tout le ménagement possible, que ces dissonances, dont ils se plaignent, ne sont peut-être qu'un manque de savoir et de goût de leur part. Ceci pourra avoir

1. *Pardus hiando felis.* Philomel, poem. Carm. 50.

besoin de quelque éclaircissement, et c'est alors que la vérité paroîtra dans son plus beau jour.

Notre musique, à nous autres modernes, dirons-nous, est bornée à une certaine division de sons que nous appelons tons ou semi-tons; et nous sommes assez bornés nous-mêmes pour supposer que cette même division comprend tout ce qui peut être appelé musique ; de là nous avons l'injustice de nommer mugissement, miaulement, hennissement, des sons dont les intervalles et les relations admirables, peut-être dans leur genre, nous échappent, parce qu'ils passent les bornes dans lesquelles nous nous sommes restreints. Les Égyptiens étoient plus éclairés sans doute; ils avoient étudié vraisemblablement la musique des animaux; ils savoient qu'un son n'est ni juste ni faux en soi, et que presque toujours il ne paroît l'un ou l'autre que par l'habitude que nous avons de juger que tel assemblage de sons est une dissonance ou un accord ; ils sentoient, par exemple, si les chats, dans leur musique, passoient avec la même proportion que nous faisons d'un ton à un autre, ou s'ils décomposoient ce ton même et en frappoient les intervalles que nous appelons comas, ce qui auroit mis une différence prodigieuse entre leur musique et la nôtre; ils discernoient dans un chœur de matous, ou dans un récit, la modulation simple ou plus détournée, la légèreté des passages, la douceur du son, ou l'aigu qui peut-

être en faisoit l'agrément : de là ce qui ne nous semble qu'un bruit confus, un charivari, n'est que l'effet de notre ignorance, un manque de délicatesse dans nos organes, de justesse et de discernement.

La musique des peuples de l'Asie nous paroît au moins ridicule. De leur côté ils ne trouvent pas le sens commun dans la nôtre. Nous croyons réciproquement n'entendre que miauler : ainsi chaque nation, à cet égard, est, pour ainsi dire, le chat de l'autre et des deux parts peut-être. Conduit par l'ignorance, on ne porte que de faux jugements.

A ce raisonnement, qui, simple comme il est, leur fera sans doute grande impression, nous ajouterons une réflexion qui achèvera de les convaincre. Les Égyptiens mettoient tout à profit pour sentir le bonheur de l'existence. Les squelettes, apportés pendant les festins, avertissoient de profiter des moments de la vie. Bois, disoit-on, et te réjouis : demain peut-être tu seras mort[1] : mais ce spectacle, quel-

1. Plus inconstant que l'onde et le nuage,
Le temps s'enfuit; pourquoi le regretter?
Malgré sa pente volage
Qui le force à nous quitter,
En faire usage,
C'est l'arrêter.
Goûtons mille douceurs;
Si notre vie est un passage,
Sur ce passage au moins semons des fleurs.

que accoutumés qu'y fussent les Égyptiens, ni cette exhortation, ne devoient pas, par la première impression, donner des idées agréables; il n'est de précepte pour inspirer le plaisir que les images du plaisir même. Les chansons, les sistres, les chats venoient donc au secours; ils embellissoient la sombre vérité qui venoit d'être annoncée: de là, sans doute, la gaieté s'emparoit insensiblement du festin. Dans nos chansons, où ce même fonds se retrouve assez communément, il est du moins présenté par des images qui paroissent avoir plus de relation avec les sentiments qu'on veut inspirer.

Pardonnez-moi, madame, la petite vanité de m'être ici cité pour exemple. Cette chanson n'est que la même idée des Égyptiens rendue avec des couleurs plus douces, et qui sont à notre égard les sistres et les chats qui égayoient le tableau des squelettes.

Voilà les idées qui se sont réveillées en moi dans les premiers moments de mon dépit. Ma lettre doit se sentir de mon trouble: ayez la bonté d'y mettre tout l'agrément qui y manque; je vais faire des recherches sérieuses, afin de recueillir les fastes des chats avec l'ordre et l'exactitude convenables à une matière aussi intéressante et aussi ignorée du vulgaire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

DEUXIÈME LETTRE

Quoiqu'il fût fort tard, madame, quand j'ai fermé hier au soir ma lettre, vous concevez bien qu'il m'a été impossible de dormir. J'ai passé la nuit à lire tout ce que j'ai de livres de l'antiquité; nous pouvons actuellement nous armer de belles citations latines et même grecques (car il ne faudra point ménager nos adversaires), qui vont mettre la des chats en évidence. Il me semble qu'il est gloire plus aisé d'avoir raison en grec qu'en françois.

Comme nous avons suffisamment prouvé que les chats avoient des autels en Égypte, nous pouvons négliger de décrire un nombre de monuments antiques qui ne laissent pas lieu d'en douter. Ne citons que, pour être exacts seulement, toutes les images de cette divinité trouvées dans la table qui comprend les mystères d'Isis, et faisons remarquer que le dien Chat, appelé Elurus, est représenté quelquefois avec des traits humains, mystère dont un savant commentateur assure qu'il résulte qu'une chatte est extrêmement comparable à la lune, avec laquelle ce bestial, dit-il, a une grande convenance et conformité [1].

Mais cet assemblage de traits humains dans

1. Notes sur Philostrate, chap. du Nil, p. 37, édit. de 1615.

le dieu Chat a une cause métaphysique, qu'il me paroît encore plus important d'éclaircir. Je suis sûr, madame, qu'elle vous a frappée d'abord

Vous savez que la vanité des hommes les fait se rapprocher, autant qu'il leur est possible, de ce qu'ils ont élevé au-dessus d'eux. Dès que les Égyptiens eurent dressé des autels à Elurus, ils lui substituèrent insensiblement quelques traits de leur ressemblance : dans ce monument, madame, la figure a le corps d'un homme et la tête d'un chat; elle est ornée de plusieurs attributs ordinaires aux figures égyptiennes; mais le plus digne d'admiration est une couronne de lumière que jette la tête du dieu. Si ce ne sont pas des rayons, remarque le père Montfaucon[1], ils en approchent ; et si ce sont des rayons, ajoute-t-il, cela conviendroit à ce dieu, l'un des plus honorés de l'Égypte.

La réflexion que nous venons de faire sur des effets de l'amour-propre nous conduit à présumer que les dames égyptiennes sentirent à leur tour l'avantage de ressembler à la déesse Chatte. Ce furent elles sans doute qui lui prêtèrent quelques traits de l'humanité dans les statues qu'elles lui élevèrent. Qu'aura-t-on à nous répondre, quand nous citerons le portrait de la déesse Chatte représentée en belle femme, parée d'un superbe panache, à la manière des figures égyptiennes, et tenant une espèce de

1. Livre VI[e] des Antiquités, XI[e] tome du Supplément, pl. 44



sceptre, au haut duquel est le gobelet dont nous avons déjà dévoilé l'allégorie, ou quand nous la ferons voir assise avec dignité dans un fauteuil ? Pourra-t-on, sans admiration, voir dans un autre monument cette belle déesse conservant sa tête de chatte posée sur le corps d'une femme ? Elle porte une espèce de bagnolette qui lui couvre les épaules et une partie des bras, et qui laisse apercevoir une gorge ravissante ; elle a une tunique qui lui descend modestement jusqu'à la cheville du pied ; elle tient sous sa poitrine une tête d'homme bridée par le menton, symbole manifeste de l'ascendant que les Égyptiens croyoient qu'elle avoit sur les cœurs ; et de l'autre bras elle soutient une espèce d'urne, qui étoit apparemment encore un éloge mystérieux de ses charmes[1].

De cet assemblage de grâces, n'est-il pas tout simple de croire que la déesse Chatte étoit regardée en Égypte comme la mère des amours ? Toutes les beautés de Memphis se piquoient sans doute de lui ressembler ; et les poètes, qui faisoient des vers à leurs louanges, avoient l'art de leur trouver les yeux aussi ronds et aussi luisants que ceux de la déesse. Vous concevez bien quel seroit le dépit des femmes qui ont le bon air de craindre les chats, quand on leur prouveroit qu'il ne pourroit leur arriver de succès si flatteur, que d'être autant aimées,

1. Antiquités du père Montfaucon, liv. VI, t. II, pl. 45.


C. Sculp.

autant préconisées qu'une chatte de l'Égypte.

Ce ne sera point une idée hasardée, que d'appeler la déesse Chatte la mère des amours; c'étoit Isis même que les Egyptiens adoroient sous cette forme agréable; et Isis présidoit sur les cœurs. Les amants l'invoquoient pour acquérir le don de plaire; ils l'attestoient, sans doute, pour persuader leurs maîtresses, lorsqu'ils juroient par le nombre de trente-six, serment le plus solennel parmi eux et le plus sacré.

Éclaircissons à présent, c'est-à-dire dissertons sur ce que pouvoit être le culte rendu au dieu Chat.

Chaque divinité en Égypte avoit plusieurs prêtres, dont l'un avoit la supériorité[1]; et c'étoit de l'ordre de ces prêtres que les Égyptiens élisoient leurs rois. Il y a toute apparence que le pontife des chats avoit toujours le plus de droits à la couronne. Il ne faut pas oublier, je crois, de faire sentir que ces prêtres se baignoient deux fois par jour dans l'eau froide; qu'ils étoient habillés de lin, attendu que la fleur de lin est de couleur bleu céleste; disons aussi que leurs souliers étoient formés d'une certaine plante appelée *papyrus*[2]. Il ne tiendroit qu'à nous de mettre ce mot en grec et d'alléguer un prodige au sujet de cette plante. Les Bibliens prétendoient qu'une tête formée de la plante appelée *papyrus* étoit portée tous les ans régu-

1. *Plutarsh, in Isid. et Osirid.*
2. Espèce de roseau dont on faisoit le papier en Egypte.

lièrement d'Égypte à Biblus dans l'espace de sept jours. Ils regardoient cette merveille comme un témoignage de la faveur de leur dieu Osiris[1]. Il est vrai que cette fable ne viendroit que médiocrement à notre sujet, mais du moins elle insulteroit la chaussure de nos prêtres, et une citation de plus n'est pas à négliger. Ajoutons encore que ces sacrificateurs, par une propreté convenable à la dignité de leur état, se rasoient le corps régulièrement de trois jours en trois jours[2].

Il est à présumer, et c'est, ce me semble, une remarque très prudente à faire, que ces prêtres dans leurs cérémonies se conformoient, autant qu'il leur étoit possible, au génie et aux attributs de la divinité à laquelle ils étoient dévoués ; et qu'ainsi l'enjouement, la souplesse du corps, et les attitudes pantomimes devoient faire la principale partie des mystères du dieu Chat. Si le signor Tomasini[3], qui remplit avec tant de grâces le rôle d'Arlequin dans notre Comédie italienne, avoit vécu du temps des anciens Égyptiens, les dévots du dieu Chat l'auroient regardé comme l'image de la divinité. Étrange contraste de l'esprit humain ! ce qui fait aujour-

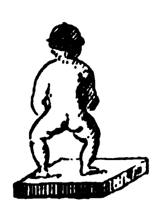
1. *In dea Sir. Luci.*

2. *Euterp.* C. 37. *Herodot.*

3. Thomaso-Antonio Vicentini, connu sous le nom de Thomassin, a joué avec le plus grand succès le rôle d'Arlequin, sur le théâtre de la Comédie italienne, depuis son rétablissement en 1716, jusqu'à sa mort en 1739. Il a éte remplacé par le célèbre Carlin. (*Note de l'éditeur.*)

d'hui le comique de la scène eût formé alors toute la dignité du temple.

Mais les chats, regardés comme divinités, prouvent seulement la sottise des hommes et ne sont pas plus illustrés à cet égard que les cigognes de l'Égypte, les rats et le dieu Pet,




qui ont eu également leurs mystères; rien ne caractérise mieux cette rivalité, qu'une fable de M. de la Mothe, intitulée les *Dieux de l'Égypte*. C'est une de celles qui, par le fonds et par la forme, a le plus d'agrément et de philosophie[1].

1. Dans l'Égypte jadis toute bête étoit dieu;
Tant l'homme au contraire étoit bête;
Tel animal, ailleurs, qui n'a ni feu, ni lieu,
Avoit là son temple et sa fête.
On avoit fait un jour dans le temple du Chat.
D'un rat blanc et sans tache un pompeux sacrifice:
Le lendemain c'est le tour du dieu Rat;
Il faut, pour le rendre propice,
Qu'à ses autels un chat périsse, etc.

Laissons une religion si extravagante pour établir la prééminence que les chats ont eue dans la société sur les autres animaux de l'Égypte. Ils y ont joui personnellement des distinctions et des privilèges les plus honorables. Quand un Égyptien tuoit un cercopitèque, qui est une sorte de singe, ou un ichcneumon, espèce de rat, lequel, selon Elien, détruit les crocodiles, ou le bœuf Apis lui-même, s'il l'avoit fait de dessein prémédité, il lui en coûtoit la vie; mais la loi étoit bien plus sévère à l'égard de ceux qui attentoient sur les chats, soit de propos délibéré ou involontairement; ils étoient à l'instant livrés au bras séculier. Le peuple s'en emparoit et les déchiroit avec fureur; aussi, dès qu'un Égyptien apercevoit un chat expiré, il s'en écartoit tremblant et fondant en larmes, il alloit annoncer cette catastrophe, protestant qu'il n'en étoit pas coupable; et toute la ville se remplissoit de clameurs. Alors les magistrats venoient avec cérémonie s'emparer du mort; ils l'embaumoient avec de l'huile odoriférante, du cèdre, et plusieurs autres aromates propres à le conserver, et on le transportoit à Bubaste pour y être inhumé dans une maison sacrée.

Le traitement honorable qui leur étoit fait pendant leur vie découvre encore mieux de quel prix ils étoient dans la société. Les Égyptiens les parfumoient et les faisoient coucher dans des lits somptueux. Ils employoient tous

les secrets de la médecine à traiter et conserver ceux qui étoient nés d'un tempérament délicat; ils donnoient de bonne heure à chaque chatte un époux convenable, observant avec attention les rapports de goût, d'humeur et de figure[1].

Quand il arrivoit un incendie, les chats jouoient bien un autre rôle. Ils entroient dans une fureur divine; les Égyptiens, accoutumés à cette merveille, négligeoient l'incendie, les environnoient; et quelquefois ces chats tutélaires s'échappoient, et, sautant par-dessus l'assemblée qui les entouroit, alloient se précipiter dans les flammes; et quand ce malheur arrivoit, les Égyptiens menoient un deuil solennel[2].

Ce deuil étoit si marqué et si sincère, que les femmes en oublioient jusqu'à leur beauté; et pour éviter la honte de paroître encore aimables dans le cours d'une tristesse si raisonnable, elles se barbouilloient le visage et couroient par la ville, échevelées et dans un état de désolation; elles étaient ceintes par le milieu du corps, elles se frappoient la poitrine qu'elles laissoient découverte; leurs plus proches parents marchoient à leur suite à demi nus comme elles, et abandonnés à ce délire qu'entraînent toujours les grandes douleurs[3].

1. Plutarque.
2. Hérodote, livre II.
3. *Ibid.*

Qui sait si l'exemple de cette fable ne fut pas le ressort secret qui détermina l'action généreuse de Q. Curtius? Il y a toute apparence que son dévouement pour le salut de la patrie, en se jetant dans le gouffre, ne fut qu'une imitation de l'héroïsme des chats de l'Égypte.

Quand un chat mouroit de mort naturelle, toutes les personnes de sa connoissance tomboient dans la consternation; elles portoient les marques de leur douleur jusqu'à se raser les sourcils[1]. Il y a eu peut-être tel chat dans Memphis dont les obsèques ont été plus décorées et plus célèbres que celles d'Alceste et d'Ephestion[2]. Admette, pour marquer toute sa douleur de la perte de cette épouse chérie, ordonna qu'on coupât les crins des chevaux qui conduisoient le char. Alexandre, il est vrai, outre les crins de tous les chevaux de son empire, proscrivit encore ceux des mulets et fit tomber les créneaux des villes. Mais que font de tels sacrifices, au prix des larmes des plus belles femmes de l'Égypte, courant en désordre par la ville et redemandant aux destinées un chat dont la Parque venoit de trancher les beaux jours? Que peut-on opposer à tant de sourcils qu'il en a coûté aux fronts les plus respectés de l'Égypte[3]? Quels soins aussi

1. Hérodote.
2. Alceste d'Euripide, édit. Aldi, 1505.
3. Diodore de Sicile, p. 74.

ne se donnoit-on pas pour conserver le chat d'une maison? Quelle prévenance sur tous ses goûts? Quelle attention à lui faire passer une vie agréable? On a vu un chat désobligé faire avorter les projets politiques et semer le désordre et la rébellion. L'Égypte, sous l'un des Ptolomées, fut le théâtre de cette grande aventure; le nom romain y étoit alors également craint et honoré. Les Égyptiens accueilloient avec soumission tout ce qui venoit d'Italie. Il arriva qu'un Romain fit quelque insulte à un chat, ce fut même sans nul dessein; cependant tout le peuple s'arma pour en tirer vengeance : ni la présence des magistrats, ni les menaces de Ptolomée ne purent arrêter sa fureur; le coupable fut massacré ; ainsi la puissance romaine cessa d'en imposer, dès qu'elle eut pour rivale la cause d'un chat outragé.

Ce respect des animaux influoit sur toutes les actions des Égyptiens. Ceux qui habitoient les villes vouoient leurs enfants à ces animaux sacrés. Vous jugez bien, madame, que ce ne pouvoit être qu'aux chats que les gens du monde étoient voués. Voici quelle étoit cette cérémonie : on rasoit la tête de l'enfant entièrement ou à moitié, ou seulement la troisième partie ; ensuite les cheveux étoient pesés dans une balance avec une quantité d'or ou d'argent proportionnée, et quand la pesanteur du métal l'emportoit, cette offrande étoit remise à la personne qui veilloit sur le chat auquel l'enfant

venoit d'être voué : elle en achetoit du poisson et du pain qu'elle mêloit avec du lait pour la nourriture de l'animal respecté[1].

Cette fonction étoit extrêmement enviée ; on en étaloit les marques avec pompe, on portoit à découvert le portrait du chat auquel on étoit voué : cet appareil attiroit le respect des citoyens toujours prosternés devant ceux à qui la garde des animaux sacrés étoit confiée[2] ; et comme chaque palais destiné à ces animaux n'en contenoit que d'une seule espèce, imaginez, madame, quelle étoit la fortune d'un citoyen qui pouvoit toute sa vie se trouver pour unique devoir la satisfaction de s'occuper des chats, et jouir ainsi de la considération publique[3].

Cet amour des chats, chez les Égyptiens, n'a jamais paru avec plus de constance et de grandeur d'âme que dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre Cambyse, dans la quatrième année de son règne. Ils étoient alors gouvernés par Psammenite, qui venoit de succcéder à Amasis.

L'ambitieux Cambyse, ne pouvant s'ouvrir l'entrée de l'Égypte qu'en se rendant maître de la ville de Peluse[4] qui paroissoit imprenable,

1. Diodore de Sicile, p. 74.
2. Diod. Hérod.
3. Diodore de Sicile, p. 74.
4. Peluse s'appeloit anciennement Avaris, et auparavant Triplion, suivant Manéthon.

s'avisa d'un stratagème digne de sa haute politique. Sachant que la garnison de cette place étoit composée toute d'Égyptiens, il mit à la tête de ses troupes un grand nombre de chats; ses capitaines et ses soldats en portoient chacun un en forme de bouclier. Ce ne fut que sous de tels chefs que son armée s'empara de Peluse. Les Égyptiens, dans la crainte de confondre ces chats avec leurs ennemis, n'osèrent lancer aucun de leurs traits et consentirent plutôt à recevoir un vainqueur[1].

Voici jusqu'à présent toutes mes découvertes, madame; et comme je ne me fie pas à mes seules lumières, je vais consulter tous les savants de l'Europe. Vous jugez bien que je n'épargnerai ni le temps ni le travail. Les ouvrages qui ne sont qu'un jeu de l'esprit ne demandent que les moments de notre loisir; mais on se sent emporté par une vraie émulation, quand on a entrepris quelque point essentiel de l'histoire. J'ai l'honneur d'être, etc.

1. *Poliænus*, liv. III; Herodote, liv. II; Diodore de Sicile, liv. I.
Et Prideaux, *Hist. des Juifs*, t. Ier, l. III, p. 303.

TROISIÈME LETTRE

Notre ouvrage s'avance, madame; bien des personnes sensées en ont senti l'utilité et m'ont secouru de leurs lumières; sérieusement je crains que la dame d'avant-hier ne se soit évanouie de bonne foi : ce n'est presque plus le bon air, que de jouer de certaines frayeurs; ainsi, bientôt on ne songera pas à avoir peur des chats. Les femmes n'adoptent guère de ridicules, que ceux qui portent avec eux un caractère d'agrément; leur vanité est à cet égard bien plus sensée que la nôtre.

Mais seroit-ce assez pour nous que de voir l'antipathie pour les chats s'effacer? Ne faudroit-il pas que tous les yeux fussent ouverts sur leur mérite?

Ne reviendrez-vous point, heureux siècle d'Astrée,
Jours de paix, de plaisirs, ivresse du bonheur,
Où l'amour une fois jurée
Pour jamais régnoit dans un cœur;
Où l'épouse tendre et chérie
Ne connoissoit de sort plus doux
Que de passer toute sa vie
Entre son chat et son époux?

Mais ne nous arrêtons point, madame, à des idées trop flatteuses; passons à bien des vérités

historiques que nous avons encore à faire valoir.

Les Arabes adoroient un chat d'or[1]; ils avoient une si grande opinion des chats, qu'ils ne purent jamais se résoudre à leur croire une origine semblable à celle des autres animaux. Ils singularisèrent celle-ci par une fable qui acquit bientôt parmi eux l'autorité de l'histoire : les rats, selon cette fable, s'étoient multipliés dans l'arche et rongeoient sans aucune discrétion la pâture des autres animaux. Noé résolut de les détruire, et, se trouvant auprès du lion, il lui donna un soufflet : ce soufflet causa au lion un éternuement, et de l'éternuement sortit un beau chat, le premier chat qui soit venu livrer la guerre aux souris[2].

Ce merveilleux événement n'est, comme vous le voyez, madame, que médiocrement développé par l'auteur arabe; il n'explique point par quel motif Noé se détermina à souffleter le lion par préférence; mais nous retrouvons heureusement cette même fable rendue avec plus de clarté dans une des lettres persanes; voici comment elle est contée. Il étoit sorti du nez du cochon un rat qui alloit rongeant tout ce qui se trouvoit devant lui, ce qui devint si

1. *Plin., lib.* VI, *cap.* XXIX, *de Fele, sive carto animali.*

2. Murtadi, habitant de Tybe, ville d'Arabie, selon le genharine, a fait en 1584 un traité des merveilles de l'Égypte traduit en françois par Valtier en 1665 : c'est de ce traité que cette tradition est extraite.

insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore; il lui ordonna de donner au lion un grand coup sur le front, qui éternua aussitôt, et fit sortir de son nez un chat[1].

Les circonstances de cette fable, heureusement restituées par l'auteur des *Lettres persanes,* prouvent bien avec quel choix et quelle finesse il sent les traits propres à jeter de vrais agréments dans un ouvrage; et ce fragment de l'histoire des chats n'a pas peu contribué, sans doute, au succès d'un livre aussi généralement applaudi. Et les Perses, madame (on sait que c'étoit un peuple éclairé), croit-on qu'ils n'avoient pas une haute estime des chats? Il n'y a qu'à lire ce qui se passa sous le règne d'un de leurs plus illustres rois; il s'appeloit Hormus; tranquille dans le sein de la paix, ce monarque apprit qu'une armée de trois cent mille hommes, commandée par le prince Schabé-Schah, son parent, faisoit une invasion dans son empire; il assembla ses ministres; et tandis qu'ils délibéroient sur une conjoncture si pressante, un vieillard vénérable se présenta et parla ainsi: « Roi, l'armée du rebelle peut être détruite en un seul jour, et vous avez dans vos États le héros auquel cette victoire est réservée; vous le connoîtrez entre vos capitaines

1. Cette lettre étoit intitulée Tradition ottomane; c'est l'ombre de Japhet qui parle, interrogée par le juif Ibesalon.

par une distinction aussi rare qu'avantageuse; mais, pour ne point vous paroître suspect dans ce que j'avance, il faut que je vous rappelle les services que j'ai rendus au roi Nouchirvan, votre illustre père. Ce fut à moi que ce monarque confia le soin d'aller demander de sa part au Khacan des Turcs une de ses filles en mariage; je fus introduit dans le palais des princesses; elles me parurent toutes extrêmement belles, et j'aurois été bien embarrassé à me déterminer, si j'avois cru que la beauté uniquement dût fixer mon choix; mais je voulois que ce fussent les qualités du cœur et de l'esprit qui emportassent la balance. Je demandai au Khacan la liberté de demeurer quelque temps à sa cour, afin de pouvoir connoître le caractère des princesses ses filles. Elles marquoient toutes un égal empressement de devenir épouses du roi de Perse, et j'examinois secrètement les différents ressorts qu'elles faisoient pour m'engager à leur donner chacune la préférence; une seule (et c'est elle qui est devenue la reine votre mère), une seule, dis-je, ne mit en usage que la même conduite qu'elle avoit toujours gardée; c'étoit une grande douceur dans le caractère, un goût toujours le même pour ses devoirs, un certain agrément dans l'esprit, qui la faisoit aimer de tout ce qui approchoit d'elle. Enfin, pour fixer mon choix, elle ne voulut paroître que ce qu'elle étoit, et je crus reconnoître à cette marque le vrai carac-

tère de la vertu. Je la demandai au nom de mon roi ; et l'empereur son père, suivant l'usage de ses États, avant le départ de la princesse, fit faire son horoscope par les plus habiles astrologues ; ils s'accordèrent tous en une circonstance : ils prédirent qu'elle auroit un fils qui surpasseroit en renommée tous ses ancêtres ; que ce prince seroit attaqué par un des rois du Turkestan, sur lequel il remporteroit une victoire entière, s'il étoit assez heureux de trouver un de ses sujets qui eût la physionomie d'un chat sauvage. » Ce récit achevé, le vieillard, qui avoit la science des sages, disparut comme un éclair.

Le roi ne songea plus qu'à chercher le héros qui devoit sauver ses États. Le vieillard n'avoit point déclaré son nom, ni donné aucune lumière sur le séjour qu'il habitoit ; mais la ressemblance avantageuse du chat le fit bientôt reconnoître dans la personne de Baharam, surnommé Kounin. Il étoit de la race des princes de Rei et gouvernoit pour lors la province d'Adherbigan[1]. Hormus le pressa de prendre le commandement de son armée et resta surpris merveilleusement, lorsque Baharam ne choisit que douze mille hommes pour combattre les trois cent mille rebelles ; cette troupe, animée par le présage admirable dont leur étoit la physionomie de leur général, vain-

1. Ou Médie.

quit l'armée ennemie; Baharam tua de sa main le prince Schabé-Schah et fit prisonnier son fils; ainsi la victoire la plus digne d'illustrer la Perse peut être regardée comme l'ouvrage des chats[1]. Quand Sannachérib, roi des Arabes et des Assyriens, perdit cette célèbre bataille contre le roi d'Égypte, auroit-il éprouvé ce grand revers s'il avoit eu la précaution d'avoir des chats dans son armée? Il étoit campé près de Peluse, lorsqu'une nuit des rats champêtres, s'étant jetés dans son camp, rongèrent les arcs et ce qui servoit à tenir les boucliers; Sethon, qui régnoit alors en Égypte et qui n'avoit qu'une poignée de soldats, attaqua dans cette conjoncture les troupes de Sannachérib, qui, se trouvant sans armes, n'eurent d'autres ressources que la fuite ou la captivité : que le roi des Assyriens eût été secondé par quelque chat, il faisoit la conquête de l'Égypte.

Si tous les historiens célèbres ne se sont pas attachés également à rapporter les événements merveilleux occasionnés par les chats, on découvre du moins que tous avoient pour eux en général une estime marquée. Lucien, dans son dialogue de l'assemblée des dieux, en examinant les animaux honorés en Égypte, tourne en ridicule les singes, les cynocéphales, les sphinx; mais il garde sur les chats un silence respectueux : cette retenue dans un philosophe

1. Bibliothèque orientale, cite Kondemire.

aussi cynique ne peut être regardée que comme un véritable éloge ; et ce n'est pas la seule occasion où les chats aient été ménagés avec beaucoup d'égards. On empêchoit avec soin, chez les Romains, que les chiens n'entrassent jamais dans les temples d'Hercule ; le sacrifice auroit été interrompu et les mystères profanés. Ceux qui avoient porté cette loi avoient prévu, sans doute, que les chats qui, par leur souplesse, se font un passage aux lieux mêmes où les chiens ne peuvent aborder, pourroient aisément se produire dans ces temples [1] ; les chats cependant n'étoient point désignés dans cette loi exclusive. Quelle preuve plus manifeste que la présence des chats n'étoit jamais regardée qu'en bonne part dans les plus augustes assemblées, nous les avons déjà fait voir à la place d'honneur dans les festins de l'Égypte, mangeant et faisant les délices de la table par le charme de leur voix : cette circonstance de leur triomphe, qui paroîtra peut-être la plus difficile à croire, trouve cependant encore une preuve bien claire dans ce que Plutarque [2] dit au sujet des cigales qu'il appelle musiciennes. Il prétend qu'elles étoient estimées comme telles par Pythagore, et que c'est en faveur de leur musique qu'il avoit défendu qu'on gardât dans les maisons des nids d'hirondelles, parce que ces oiseaux

1. *Plutarq. in Romul*, p. 37, traduct. d'Amiot.
2. Plutarque, livre des propos de table.

mangent les cigales. On ne contestera point, je crois, à Pythagore d'avoir été le plus délicat connoisseur en musique qu'ait eu l'antiquité. Quelqu'un qui entend le concert des astres, qui sent si la planète de la terre produit par son mouvement une tierce ou une octave exacte avec le son que forme la planète de Vénus, en doit être cru quand il déclare que les cigales sont musiciennes; et en bonne foi, si leur chant est mélodieux, il faudroit être de bien mauvaise humeur pour disputer aux chats[1] le même avantage. On conviendra du moins que la voix des chats est plus éclatante; et d'ailleurs nous distinguons bien mieux la variété et le dessein de leur chant; il est si simple et si agréable, que les enfants, à peine sortis du berceau, le retiennent et se font un plaisir de l'imiter. Mais nous avons, madame, dans une fête donnée à la cour de Louis XI, une musique auprès de laquelle un concert de chats devient la chose du monde la plus simple. On imagina de faire exécuter devant ce prince un opéra d'un genre tout à fait nouveau; il n'étoit formé que par des cochons, et il eut beaucoup de succès[2].

1. Les chats sont si heureusement organisés pour la musique, qu'ils sont encore l'âme d'un concert, même après leur mort. Le violon est le plus agréable de tous les instruments; la chanterelle est la corde du violon la plus sonore et la plus touchante; et les bonnes chanterelles sont de boyaux de chats.

2. Louis XI demanda un jour à l'abbé de Baigne, homme

Après cet exemple, nous rougirions, comme vous le jugez bien, madame, d'appuyer plus longtemps sur l'agrément de la musique des chats; ceux qui n'y sont pas sensibles, n'ont qu'à s'en prendre au peu de soin qu'ils ont eu de se former le goût.

Hermès Trimegiste découvrit le premier, en Égypte, que les trois parties de la musique avoient une grande relation avec les saisons de l'année; que la haute ressembloit à l'été, la basse à l'hiver, et la moyenne au printemps[1]; on ne s'attendoit point à ces ressemblances. La musique a un nombre de caractères qui ne se présentent que quand on est bien déterminé à les découvrir; nos idées sur les expressions de la voix des chats ne sont encore que confuses; il

de grand esprit et inventeur de choses nouvelles (quant à instruments musicaux) qui le suivoit et étoit à son service, qu'il leur fît quelque harmonie de pourceaux, pensant qu'on ne le sauroit jamais faire. L'abbé de Baigne ne s'ébahit, mais lui demanda de l'argent pour ce faire, lequel lui fut incontinent délivré, et fit la chose aussi singulière qu'on avoit jamais vu; car d'une grande quantité de pourceaux de divers âges, qu'il assembla sous une tente ou pavillon couvert de velours, au-devant duquel pavillon il y avoit une table de bois toute peinte, avec certain nombre de marches; il fit un long instrument organique, et ainsi qu'il touchoit lesdites marches avec petits aiguillons qui touchoient les pourceaux, les faisoit crier en tel ordre et consonance, que le roi et ceux qui étoient avec lui y prirent plaisir. (Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, fol. 164.)

1. Diodore de Sicile, l. I, p. 7.

faut espérer qu'un jour un nouveau Trimegiste les rendra sensibles et en fera connoître la justesse et la beauté ; une connoissance si curieuse n'est peut-être pas aussi éloignée qu'on le pense. Un homme du siècle, auquel nous devons des poésies très aimables [1], s'est rendu plus recommandable encore par l'étude qu'il a faite du langage des chats, étude satisfaisante et qui lui a si heureusement réussi, qu'il entend exactement ce qu'expriment les différentes inflexions de leur voix ; et ce qui est l'admirable est qu'il ne faut, pour acquérir cette intelligence, que l'entendre une fois réciter un dialogue qu'il a composé, où deux amants s'entretiennent. Voici, madame, cette scène charmante ; elle perdra beaucoup à n'être que lue, quoiqu'elle soit écrite avec élégance et précision ; la façon de la déclamer comme lui, d'après les chats, y donnant tout le caractère de vérité. La scène est au coin du feu d'une cuisine.

La Chatte *(voyant tourner la broche et se débarbouillant)*. — Ça est bon.

Le Matou *(apercevant la chatte, et s'approchant avec un air timide)*. — Ne fait-on rien céans ?

La Chatte *(ne lui jetant qu'un demi-regard)*. — Ohn.

Le Matou *(d'un ton passionné)*. — Ne fait-on rien céans ?

1. M. Autreau.

La Chatte *(d'un ton de pudeur).* — Oh! que nenni.

Le Matou *(piqué).* — Je m'en revas donc?

La Chatte *(se radoucissant).* — Nenni.

Le Matou *(affectant de s'éloigner).* — Je m'en revas donc?

La Chatte *(d'un air honteux).* — Montez là-haut. *(Plus haut.)* Montez là-haut.

Ensemble *(courant sur l'escalier).* — Montons là-haut, montons là-haut.

Les deux amants arrivent bientôt dans la gouttière; et la scène finit par des clameurs amoureuses, entremêlées de ces expressions naïves employées dans nos anciens romans, et que la délicatesse du siècle a banni des ouvrages.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Ésope entendoit le langage des corbeaux et des geais. (Plutarque, livre du Banq. des sept sages.)

QUATRIÈME LETTRE

Alexandre et les César[1] ont vu les villes s'empresser de porter leurs noms; les chattes jouissent de la même gloire.

Près de Paphos, qui, sans égard pour la poésie, a changé son nom en celui de Bafa,

1. Alexandrie en Égypte, et Césarée en Cappadoce, etc.

est un cap célèbre à la pointe de l'île de Chypre; on l'appelle le cap des Chattes, et c'est avec justice que leur mémoire y est extrêmement honorée. On y voit les ruines d'un monastère, dont les religieux entretenoient autrefois quantité de chats pour faire la guerre aux serpents qui désoloient la contrée[1]; et ces animaux étoient si bien disciplinés, qu'au son d'une certaine cloche ils se rendoient tous à l'abbaye aux heures du repas et retournoient ensuite dans les campagnes, où ils continuoient leur chasse avec un zèle et une adresse admirables. Dans la conquête que les Turcs ont faite de cette île, ils ont été détruits avec le monastère : les changements de domination entraînent toujours de grands désastres.

L'Orient n'est semé que de la renommée des chats ; ils sont traités à Constantinople avec les mêmes égards que les enfants d'une maison. On ne voit que des fondations faites, par les gens de la plus haute considération, pour l'entretien des chats qui veulent vivre dans l'indépendance. Il est des maisons ouvertes où ils sont reçus avec politesse, on leur y fait une chère délicate, ils peuvent y passer les nuits ; et si ces habitations se trouvent situées à quelque aspect qui ne convienne pas à la santé de quelques-uns d'eux, ils peuvent choisir un autre asile, y ayant un grand nombre de ces établissements

1. Debreves, *Voyages du Levant.*

dans presque toutes les villes[1]. Le plus ancien titre qu'aient les chats, chez les Turcs, est une tradition qui est liée à l'histoire de Mahomet; c'est assurément le plus bel endroit de sa vie. Il chérissoit si fort son chat, qu'étant un jour consulté sur quelque point de religion, il aima mieux couper le parement de sa manche sur lequel cet animal reposoit, que de l'éveiller en se levant pour aller parler à la personne qui l'attendoit[2].

On nous objectera peut-être que cette grande passion des Asiatiques pour les chats n'est que l'effet de la superstition. L'exemple de Mahomet, dira-t-on, en est le seul mobile; mais pour prouver l'illusion de ce raisonnement, nous n'aurons recours qu'à l'histoire.

Mahomet, parmi tous ses sectateurs, s'étant pris de la confiance la plus intime pour Abdorraham, voulut l'illustrer en lui donnant un surnom éclatant. L'usage étoit, chez les Arabes, d'être appelé le père de quelque chose qui eût relation à vos mœurs ou à vos talents; c'est de là que Chalid, hôte de Mahomet, pendant son voyage de Médine, s'étoit acquis par son extrême patience le nom d'Abujod, c'est-à-dire père de Job. Mahomet, entre les qualités les plus estimées dans Abdorraham, jugea ne pou-

1. *Voyage du Levant*, par M. de Tournefort, de l'Académie des sciences.
2. *Ibid.*

voir puiser un surnom plus honorable que dans l'attachement qu'il avoit pour un chat qu'il portoit toujours entre ses bras, il le surnomma donc par excellence, *Abuhareira,* c'est-à-dire le père du chat [1].

Mahomet alors, dans les premiers progrès de sa séduction, pesoit toutes ses démarches ; il étoit trop politique pour appeler un de ses disciples, auquel il vouloit donner de l'autorité, le père du chat, si les chats n'avoient point été en grande considération chez les Arabes. L'effet que les noms propres produisent dans notre imagination ne nous donne-t-il pas lieu de croire que dans toutes les nations il y a toujours eu une idée d'élévation ou d'avilissement attachée à ces mêmes noms propres? Ç'auroit été sans doute un grand travers à la Mecque et à Médine de s'appeler le père des cochons depuis que ces animaux avoient été proscrits par l'Alcoran.

Il est échappé aux recherches de ces différents voyageurs une tradition orientale sur l'origine des chats, qui me paroît plus imposante qu'aucune de celles qui viennent d'être rapportées, étant vraisemblable en quelques circonstances ; je la tiens de Mulla [2], qui accompagnoit en France le dernier ambassadeur de la Porte. Voici cette tradition :

1. Prideaux, *Vie de Mahomet,* p. 227 et 228. Il rapporte, pour autorité, Elmacin et Bochart.

2. C'est un ministre de la religion.

Les premiers jours que les animaux furent renfermés dans l'arche, étonnés des mouvements de la barque et du nouveau séjour qu'ils habitoient, ils restèrent chacun dans leur ménage, sans trop s'informer de ce qui se passoit chez les animaux leurs voisins. Le singe fut le premier qui s'ennuya de cette vie sédentaire; il alla faire quelques agaceries à une jeune lionne qui étoit dans son voisinage: cet exemple prit universellement et répandit dans l'arche un esprit de coquetterie qui dura pendant tout le séjour qu'on y fit, et que quelques animaux ont encore gardé sur la terre. Il se fit, dans différentes espèces, un nombre étonnant d'infidélités, qui donnèrent naissance à des animaux inconnus jusqu'alors[1]. Ce fut des amours du singe et de la lionne que naquirent un chat et une chatte, qui, par une distinction bien marquée des autres animaux, nés comme eux des galanteries qui se passèrent dans l'arche, acquirent en naissant la faculté de multiplier leur espèce.

Toutes les nations de l'Asie ne sont remplies que de traditions à la gloire des chats; chez les Indiens même, où les brahmanes, ces premiers philosophes, conservent depuis si longtemps une haute réputation, on voit dans leurs ouvrages de philosophie les chats et les brahmanes souvent mis en parallèle. J'ai découvert à cet égard un fragment de l'histoire des dieux de

1. Les mulets, les jumarts et autres.

l'Inde bien authentique; c'est dans une relation manuscrite, qui est entre les mains d'une personne connue par beaucoup d'esprit et par une profonde érudition [1].

FRAGMENT DE L'HISTOIRE DES DIEUX DE L'INDE

Le Chat, le Brahmane et le Pénitent.

Un roi des Indes, nommé Salangham, avoit à sa cour un bramane [2] et un pénitent [3], célèbres l'un et l'autre par l'excellence de leur vertu; il en résultoit entre eux une rivalité et une dissension qui causoient souvent des événements merveilleux.

Un jour que ces illustres athlètes disputoient devant le roi sur le degré de vertu que l'unprétendoit avoir sur l'autre, le brahmane, outré de voir le pénitent partager avec lui l'estime de la cour, déclara hautement que sa vertu étoit si recommandable auprès du dieu Parabaravarastou, qui est, dans l'Inde, le roi des divinités du

1. M Fréret, de l'Académie des belles-lettres.

2. Les brahmanes tiennent le premier rang dans l'Inde; ils sont dépositaires de la philosophie et de la religion.

3. Les pénitents sont, dans la mythologie des Indiens, ce qu'étoient les héros à l'égard des dieux des Grecs; ces pénitents, quoique mortels, disputent quelquefois de puissance avec les dieux. Voyez les *Lettres du père du Halde*, Delon, l'*Histoire des bramines et autres*.

premier ordre, qu'à l'instant même il pouvoit à son gré se transporter dans l'un des sept cieux où les Indiens aspirent. Le pénitent prit au mot le brahmane; et le roi, qu'ils avoient choisi pour juge de leur différend, lui prescrivit d'aller dans le ciel de Dévendiren[1] et d'en rapporter une fleur de l'arbre appelé Parisadam, dont la seule odeur communique l'immortalité. Le brahmane salua profondément le roi, prit son essor, et disparut comme un éclair: la cour resta étonnée; mais on ne doutoit pas cependant que le brahmane ne perdît la gageure. Le ciel de Dévendiren n'avoit jamais été accessible aux mortels. Il est le séjour de quarante-huit millions de déesses qui ont pour maris cent vingt-quatre millions de dieux, dont Dévendiren est le souverain; et la fleur Parisadam, dont il est extrêmement jaloux, fait le principal délice de son ciel.

Le pénitent avoit grand soin de faire valoir toutes ces difficultés et s'applaudissoit déjà de la honte prochaine de son rival, lorsque tout à coup le brahmane reparut avec la fleur céleste qu'il n'avoit pu cueillir que dans les jardins du dieu Dévendiren; le roi et toute la cour tombèrent d'admiration à ses genoux, et on exalta sa vertu au degré suprême. Le péni-

1. Les Indiens imaginent plusieurs cieux où l'on jouit de différents degrés de volupté, selon les vertus qu'on a pratiquées dans ce monde.

tent seul se refusa à cet hommage. « Roi, dit-il, et vous, cour trop facile à séduire, vous regardez l'accès du brahmane dans le ciel de Dévendiren comme une grande merveille ! ce n'est que l'ouvrage d'une vertu commune ; sachez que j'y envoie mon chat quand bon me semble, et que Dévendiren le reçoit avec toutes sortes d'amitiés et de distinctions. » Il dit ; et, sans attendre de réplique, il fit paroître son chat, qui s'appeloit Patripatan ; il lui dit un mot à l'oreille, et voilà le chat qui s'élance, et qui, à la vue de cette cour extasiée, va se perdre dans les nues ; il perce dans le ciel de Dévendiren, qui le prend entre ses bras et lui fait mille caresses.

Jusque là le projet du pénitent alloit à merveille ; mais la déesse favorite de Dévendiren fut frappée comme d'un coup de foudre, d'un goût si emporté pour l'aimable Patripatan, qu'elle voulut absolument le garder.

Dévendiren, à qui le chat avoit d'abord expliqué le sujet de son ambassade, s'y opposa. Il représenta que Patripatan étoit attendu avec impatience à la cour du roi Salangham ; qu'il y alloit de la réputation d'un pénitent, que le plus grand affront qu'on pût faire à quelqu'un étoit de lui dérober son chat. La déesse ne voulut rien entendre ; tout ce que Dévendiren put obtenir fut qu'elle le garderoit seulement deux ou trois siècles, après lesquels elle le renverroit fidèlement à cette cour qui l'attendoit.

Salangham s'impatientoit cependant de ce que le chat ne revenoit point; le pénitent seul avoit un front assuré : enfin ils attendirent les trois siècles entiers sans autre inconvénient que l'impatience ; car le pénitent, par le pouvoir de sa vertu, empêcha que personne ne vieillît. Ce temps écoulé, on vit tout à coup le ciel s'embellir, et d'un nuage de mille couleurs sortir un trône formé de différentes fleurs du ciel de Dévendiren. Le chat étoit majestueusement placé sur ce trône ; et étant arrivé auprès du roi, il lui présenta avec sa patte charmante une branche entière de l'arbre qui porte la fleur de Parisadam. Toute la cour cria victoire : le pénitent fut félicité universellement ; mais le brahmane osa à son tour lui disputer ce triomphe ; il représenta que la vertu du pénitent n'avoit pas opéré seule ce grand succès ; qu'on savoit le goût déterminé que Dévendiren et sa déesse favorite avoient pour les chats, et que sans doute Patripatan, dans cette merveilleuse aventure, avoit au moins la moitié de la gloire. Le roi, frappé de cette judicieuse réflexion, n'osa décider entre le pénitent et le brahmane ; mais tous les suffrages se réunirent d'admiration pour Patripatan, et depuis cet événement ce chat illustre fit les délices de cette cour et soupa chaque soirée sur l'épaule du monarque. Vous le croyez bien, madame.

J'ai l'honneur d'être, etc.

CINQUIÈME LETTRE

On soupçonne les chats, madame, d'avoir un penchant à nuire; que c'est peu les connoître! il ne faut qu'un coup de crayon pour faire leur apologie; ce trait, qui prouvera leur douceur et leur facilité, est bien à la honte des hommes: mais il s'agit de justifier l'innocence; nous ne pourrions rien dissimuler. Faisons-nous un effort, madame; considérons attentivement les chats dans l'instant de l'attentat qu'on ose faire sur leurs personnes, par le ministère barbare des chaudronniers; déjà la perfidie est consommée: un chat, séduit par les caresses d'un homme dont il a bien voulu se faire un maître, s'est livré entre les mains d'un ennemi. Il s'en échappe enfin; il est outragé; il a toujours cette griffe dont on a tant exagéré les atteintes; cependant un généreux mépris devient sa seule vengeance. Il se contente de fuir ces hommes qui l'ont si inhumainement trahi; mais bientôt gagné par ce malheureux penchant avec lequel il est né pour eux, il revient et leur découvre pour tout reproche cette taciturnité et cette langueur dans laquelle il passe le reste de sa vie.

Un sonnet en bouts rimés, rempli par M. de Benserade, est un tableau admirable de la noble affliction des chats, lorsqu'ils ont éprouvé les

horreurs de la mutilation : le chat de Mme Deshoulières est le héros de cette tragique aventure [1].

SONNET

Je ne dis mot, et je fais bonne mine
Et mauvais jeu, depuis le triste jour
Qu'on me rendit inhabile à l' amour;
Des chats galants, moi la fleur la plus fine ;
Ainsi se plaint Moricaut et rumine
Contre la main qui lui fit un tel tour;
Il est glacière, au lieu qu'il étoit four;
Il s'occupoit, maintenant il badine.
C'étoit un brave, et ce n'est plus qu'un sot,
Dans la gouttière il tourne autour du pot,
Et de bon cœur son sérail en enrage;
Pour les plaisirs il avoit un talent,
Que l'on lui change au plus beau de son âge :
Le triste état qu'un état indolent!

Qu'on ne nous dise point que les chats ne connoissent pas le prix de cet attribut que nous croyons (tyrans que nous sommes) avoir le droit de leur ravir. Il n'appartient qu'aux hommes de soutenir, sans rougir, de pareils affronts. Jadis un prêtre de Cybelle, qui dans son délire s'étoit, pour ainsi dire, désuni de soi-même, reparoissoit dans la société avec plus de confiance et de considération. Aujourd'hui un enfant de tribut s'enorgueillit de la misère qui va

1. Voyez : *Poésies de Benserade,* publiées par Octave Uzanne. Paris, 1875, in-18, p. 181.

lui ouvrir l'intérieur du palais de son sultan ; on le félicite de ce honteux acheminement à la faveur de son maître. Un chat mutilé, non seulement sent tout le poids de son indigence, mais elle devient, aux yeux des autres chats, un vice qui les dispense de tous devoirs à son égard ; ils lui font cent avanies ; ils l'accablent d'outrages. L'erreur vulgaire est que ce sont les chattes qui se chargent de remplir cette haine ; mais cette fausse persuasion n'est qu'un effet de l'ignorance, où l'on voit le commun des hommes, de ce qui se passe dans le sein des gouttières. Si on avoit eu le soin de faire des mémoires de la vie de cette célèbre chatte de l'hôtel de Guise, il ne faudroit point d'autres preuves pour établir que ce sont les chats seuls qui osent insulter au malheur de leurs confrères mutilés ; on feroit connoître en même temps de quelle fidélité en amour et de quelle délicatesse une chatte peut être capable.

L'aimable Brinbelle avoit épousé, en troisièmes noces, Ratillon d'Austrasie ; jamais époux n'ont ressenti l'un pour l'autre un penchant si vif et si durable ; se voir et s'aimer ne fut mutuellement pour eux que ce qu'on appelle l'ouvrage d'un moment, et cette façon de s'unir a bien des charmes.

Un amour, qui doit un jour naître,
Ne sauroit trop tôt se former ;
Commencer tous deux par s'aimer,
Est un moyen si doux de se connoître.

Nos chats s'aimèrent donc dès la première entrevue et ne se connurent que pour s'en aimer davantage. Il n'y avoit point de toit solitaire où ils n'allassent se donner des témoignages d'une union si digne d'envie, et miauler (si j'ose dérober ce tour agréable à Voiture [1]) leurs mutuelles amours. Un voisin, de mœurs assez sauvages, pour ne pas trouver bon que la conversation de nos amants interrompît son sommeil, attira, par de feintes caresses, le jeune matou, et lui tendit des pièges qu'un matou de sang-froid auroit aperçus; mais celui-ci s'y laissa prendre.

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire adieu prudence [2].

Il tomba donc dans les mains de son ennemi, qui, dans sa fureur, en fit un nouvel Atys. Représentez-vous la douleur de la minette amante, quand elle découvrit ce mystère d'inhumanité. Ne vous imaginez pas que notre Héloïse moderne allât, comme l'épouse d'Abélard, regrettant le bien-être que son époux ne pouvoit plus lui procurer.

Le cœur fait tout, le reste est inutile.

1. . . . . . Mon âme dolente
Toutes les nuits est pour vous miaulante.

2. La Fontaine : *le Lion amoureux*, fable à Mlle de Sévigné.

La Fontaine semble l'avoir dit exprès pour la gloire de notre chatte : en vain une foule de minons aimables et entreprenants lui offrirent des soins qu'ils regardoient comme la plus sûre consolation qu'elle pût recevoir.

Rien ne put ébranler sa fidélité. Héloïse consentit à se renfermer dans un cloître, dont l'austérité ne lui laissa pas les occasions de manquer de foi à son Abélard. Notre chatte, plus sûre d'elle-même et plus attachée à son amant, ne se força point à être vertueuse; elle se conserva sa liberté tout entière et ne l'employa qu'à rester fidèle. Elle ne perdit pas de vue un moment ce chat si chéri; et comme les animaux de son espèce, très délicats sur la perfection de leurs semblables, traitent outrageusement ceux qui comme lui sont, pour ainsi dire, séparés de leur être, elle prit sa défense avec intrépidité; on la vit cent fois déployer ses griffes contre les persécuteurs de ce chat adoré, entre les pattes duquel elle passa délicieusement le reste de sa vie.

Avouez, madame, que depuis qu'il y a des amants, on trouve peu de modèles d'une passion aussi pure et d'un aussi bon exemple. Nous entendons dire bien souvent que les sujets de tragédie sont épuisés. Que n'a-t-on recours à des événements aussi imposants que celui-ci et qui se sont passés sous nos yeux? Quel poème dramatique ne feroit-on pas des amours généreuses que nous venons de dépeindre? Si, par

crainte de la singularité, on n'osoit mettre nos héros en scène sous leur forme naturelle (ce qui feroit, selon moi, cependant un effet admirable), il seroit si simple de les produire sous des noms grecs. N'avons-nous pas, dans les temps de la décadence de l'empire d'Orient, un assez grand nombre de personnages connus qui ont éprouvé les malheurs du chat de l'hôtel de Guise? Cette circonstance, qui pourroit former le nœud de la pièce, se trouveroit ainsi liée à l'histoire; mais je reviens toujours à croire que le tableau seroit bien plus intéressant à représenter le sujet dans sa première simplicité : on est si accoutumé à ne voir que des hommes sur la scène, ce seroit au théâtre une nouveauté piquante, et qui entraîneroit sans doute un grand succès.

Nous parlions de la fidélité des chattes. Quelle preuve plus glorieuse pour elles que cette sympathie que tant de naturalistes ont reconnu qu'elles avoient pour leurs époux? Quand ils meurent, pendant qu'elles sont pleines, pour nous servir du terme vulgaire, soit qu'elles apprennent cette perte ou non, il se passe en elles une révolution qui les fait aussitôt avorter.

Et ces grands cris que les chattes font la nuit dans la partie supérieure des villes, le vulgaire les regarde comme des clameurs purement machinales. Les anciens sont partagés à cet égard. L'un a prétendu que c'est l'effet des griffes du matou, qui, par excès de zèle, les

embrasse trop vivement[1]; l'autre[2] en imagine encore une autre cause galante, dont on ne conçoit pas bien comment on peut s'instruire. Il fait de la chatte une Sémélé, et du matou un Jupiter; mais la vraie origine de ces cris est l'ouvrage de la prudence d'une chatte qui avoit une grande passion dans le cœur.

Voici donc l'opinion la plus communément reçue au sujet des exclamations des chattes; celle que je viens de citer étoit en rendez-vous avec un chat qu'elle aimoit éperdument. Ceux qui suivent l'ancienne philosophie prétendent que c'étoit le moment précis où son amant triomphoit de sa foiblesse. Il est vrai que ce sentiment est fondé sur l'opinion d'Aristote[3], qui soutient que les chattes, ayant beaucoup plus de tempérament que les chats, bien loin d'avoir la force de leur tenir rigueur un moment, leur font d'éternelles agaceries, sans ménagement, sans pudeur, au point même qu'elles en viennent à la violence, si le matou paroît manquer de zèle.

Quoi qu'il en soit, une souris parut, et voilà notre galant qui part et qui se met à sa poursuite. La chatte piquée, comme vous le jugez bien, imagina un expédient pour ne plus éprou-

1. Pline entre dans des détails très curieux sur la conduite des chats dans leurs amours.

2. *Elian. lib. VI, cap. 27.*

3. *De Mirabilibus*, t. Ier, p. 1166.

ver un pareil affront : c'étoit de jeter de temps en temps de grands cris chaque fois qu'elle étoit en tête-à-tête avec son amant. Ces cris ne manquèrent jamais d'aller au loin effrayer la gent souris qui n'osa plus venir troubler leurs rendez-vous. Cette précaution parut si sage et si tendre à toutes les autres chattes, que depuis cet événement, dès qu'elles sont avec leur matou favori, elles affectent de répandre ces clameurs, épouvantail certain de l'espèce souriquoise. Mon Dieu, que les femmes seroient heureuses, s'il ne falloit que cet expédient pour empêcher que leurs amants n'eussent des distractions avec elles !

J'ai l'honneur d'être, etc.

SIXIÈME LETTRE

A examiner les axiomes de morale, on découvre que ceux qui ont une forme proverbiale sont le plus généralement établis dans les esprits ; mais ce qui est bien à la louange des chats est l'attention qu'on a eue de les choisir pour former le corps de la plupart de ces judicieuses maximes.

Les anciens ont fait des définitions de la prudence bien dignes d'être longtemps accréditées dans les esprits ; aussi s'y sont-elles maintenues

en autorité jusqu'à temps que quelqu'un a dit, par un effort d'imagination inespéré : *Chat échaudé craint l'eau froide;* on a admiré. Tout autre tableau a disparu, et les chats sont restés en possession d'être le symbole parfait de la prudence. Quelle gloire pour eux que ce soit dans leur conduite que les hommes soient réduits à puiser les plus sages exemples qu'ils puissent suivre! mais aussi quel spectacle comique, pour ces mêmes chats, de nous voir tous les jours retomber dans les mêmes pièges dont nous avons déjà éprouvé le danger! Une maîtresse, qui nous aura trahi cent fois, trouve encore, dans notre foiblesse, des ressources de confiance en elle, qui la mettent plus que jamais à portée de nous faire de nouvelles trahisons. Un chat ne peut être dupé qu'une fois en sa vie; il est armé de défiance, non seulement contre ce qui l'a trompé, mais même contre tout ce qui lui fait naître l'idée de la tromperie. L'eau chaude l'aura outragé; c'en est assez, il craindra même la froide et n'aura jamais que très peu de commerce avec elle.

N'en rougissons point; c'est dans les gouttières que nous ferions bien d'aller chercher de l'éducation; c'est là que nous trouverions des exemples admirables d'activité, de modestie [1], d'émulation noble, de haine de la paresse.

1. Veut-on éviter les pièges de l'amour-propre qui nous cache jusqu'à nos défauts personnels, on n'a qu'à méditer

Lorsqu'Annibal, ne se permettant aucun repos, observoit sans cesse Scipion, afin de trouver l'occasion favorable de le vaincre, quel modèle avoit-il devant les yeux? Il guettoit son ennemi, comme le chat fait de la souris.

Il est vrai que dans le nombre des proverbes où les chats font l'objet principal du tableau, il y en a qui semblent faits exprès pour les tourner en ridicule[1]; mais de quoi n'abuse-t-on

souvent ce proverbe: Il ressemble à chat brûlé, il vaut mieux qu'il ne se prise?

Le plus grand exemple d'activité qu'on puisse se proposer, c'est d'être debout avant que les chats soient chaussés.

Les magistrats n'oublient jamais combien leur présence est nécessaire pour contenir la licence du peuple, lorsqu'ils ont appris que les rats se promenent à l'aise, là où il n'y a point de chats. *Extrait des illustres proverbes nouveaux et historiques, expliqués par diverses questions curieuses et morales, qui peuvent servir à toute sorte de personnes pour se divertir dans les compagnies. T. II, p. 30 et 199, impr. en 1665.*

1. J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon (Despréaux, *Satires.*) Il va vous jeter le chat aux jambes, et autres.

Mais il faut remarquer que dans ces façons de parler, les chats ne sont impliqués que d'une façon indirecte, au lieu que les autres animaux sont exposés souvent dans les proverbes, simplement et spécialement. On ne saurait être plus fripon qu'une chouette, plus triste qu'un hibou, plus cruel qu'un tigre. Est-on avare? on l'est comme un chien. Quel est le plus mauvais souper du monde? un souper de chien. C'est être un chien, que de faire une noirceur à sa maîtresse. Que fait-on quand on est la plus malheureuse personne du monde? On enrage comme un chien. Ces furieux qui vont vomissant des injures contre le prochain, et

pas ? et combien la vanité de dire un bon mot a-t-elle entraîné d'injustes plaisanteries ? Quand on veut peindre un amour effréné, qui s'attache aux premiers objets qui se présentent, on dit communément que c'est courir les gouttières ; on compromet ainsi la conduite des chattes, sans examiner si elles méritent une pareille application. Pour peu qu'on ait l'esprit d'analyse, ne conviendra-t-on pas que d'accuser les chattes parce qu'elles courent les gouttières, c'est comme si on vouloit donner un travers à une jolie femme, pour s'être promenée sur une terrasse de sa maison. Il est donc certain que les chattes ne s'écartent point de l'exacte bienséance, quand elles parcourent à leur gré les toits et les cheminées. Il ne s'agit plus que d'examiner ce qui les y attire dans des moments que les hommes ont consacré au repos : c'est l'amour, me dira-t-on, qui les réveille ? Sans doute, mais c'est le plaisir d'aimer, et non une imagination déréglée, comme on le suppose. C'est un chat favori, un seul chat qu'elles y cherchent ordinairement ; et d'ailleurs, quand quelqu'une d'elles y auroit eu de la foiblesse pour quelques-uns de ces matous à bonnes for-

qui ne portent point coup, ce sont des chiens qui aboient à la lune. Dans la lecture des ouvrages qui déplaisent, comme celui-ci peut-être, comment s'ennuye-t-on ? Comme un chien. Achille, furieux contre Agamemnon, dans *l'Iliade*, n'imagine point d'outrage plus sensible que de l'appeler visage de chien.

tunes, auxquels on cède par vanité, il y a eu telle autre chatte, dont la conduite réservée peut bien être admise pour compensation. Il ne faut que lire ce fameux sonnet sur la chatte de Mme de Lesdiguières.

Menine aux yeux dorés, au poil doux, gris et fin,
La charmante Menine, unique en son espèce;
Menine, les amours d'une illustre duchesse,
Et dont plus d'un mortel envioit le destin:

Menine qui jamais ne connut de Menin,
Et qui fut, de son temps, des chattes la Lucrèce;
Chatte pour tout le monde, et pour les chats tigresse:
Au milieu de ses jours en a trouvé la fin.

Que lui sert maintenant, que dédaigneuse et fière,
Jamais d'aucun matou, sur aucune gouttière,
Elle n'ait écouté les amoureux regrets!

La Parque étend ses droits sur tout ce qui respire;
Et de ne rien aimer, tout le fruit qu'on retire,
C'est une triste vie, et puis la mort après.

De quelque manière qu'on ait employé les chats dans les façons communes de parler qui se sont établies, il en résulte toujours une conséquence avantageuse pour eux. Si on n'avoit pas été dans l'habitude de s'en occuper, il auroit été tout simple de choisir d'autres animaux, ou enfin d'autres figures pour être le corps de ces proverbes. Mais les chats étoient estimés; on ne pouvoit les ramener trop sou-

vent aux sujets de conversation ; on les a liés aux maximes de morale. Eh ! que pourroit-on y substituer à leur place ? Veut-on représenter quelqu'un qui sait se tirer avec adresse de toutes les situations embarrassantes ? il est si simple et si élégant de dire : Il est du naturel des chats, il tombe toujours sur ses jambes.

Il faut avouer que cet attribut, avec lequel ils sont nés, est bien admirable. L'Académie des sciences n'a pas regardé comme une étude indifférente le soin d'en expliquer la cause : ayez le plaisir, madame, de lire l'extrait que voici des mémoires de cette académie :

Les chats, quand ils tombent d'un lieu élevé, tombent ordinairement sur leurs pieds, quoiqu'ils les eussent d'abord en haut, et qu'ils dussent par conséquent tomber sur la tête ; il est bien sûr qu'ils ne pourroient pas eux-mêmes se renverser ainsi en l'air, où ils n'ont aucun point fixe pour s'appuyer ; mais la crainte dont ils sont saisis leur fait courber l'épine du dos, de manière que leurs entrailles sont poussées en haut. Ils allongent en même temps la tête et les jambes vers le lieu d'où ils sont tombés, comme pour le retrouver : ce qui donne à ces parties une plus grande action de levier ; ainsi leur centre de gravité vient à être différent du centre de figure, et placé au-dessus. D'où il s'ensuit que ces animaux doivent faire un demi-tour en l'air et retourner leurs pattes en bas : ce qui leur sauve presque toujours la vie. La

plus fine connoissance de la mécanique ne feroit pas mieux dans cette occasion, que ce que fait un sentiment de peur confus et aveugle[1].

Madame, il me semble que ceci n'est pas trop à la louange des chats. Je ne m'en suis pas aperçu du premier coup d'œil; je n'étois touché que du plaisir de connoître que l'Académie des sciences s'est occupée d'eux. Les laisserons-nous ne se sauver que comme des imbéciles, à la faveur d'un sentiment confus et aveugle? Mais c'est M. de Fontenelle qui s'explique ainsi : à qui nous en plaindre? Ses ouvrages ont embrassé tous les genres d'esprit. Il a partout des admirateurs; il est en droit d'avoir tort impunément avec nos chats. Réduisons-nous à répondre que si ce n'est que la peur qui les sert si bien, la nature les a du moins traités avec une grande distinction, de leur faire trouver, jusque dans leur foiblesse, des ressources pour leur conservation; et qu'il seroit bien désirable pour les hommes que leur frayeur ressemblât à celle des chats.

J'ai l'honneur d'être, etc.

1. *Mémoires de l'Académie des sciences,* année 1700, p. 156.

SEPTIÈME LETTRE

Un avantage bien marqué, madame, que les chats ont sur les autres animaux, est cette propreté qui leur est si naturelle. Plusieurs sages de l'antiquité [1] avoient reconnu avant nous la haine qu'ils ont pour les mauvaises odeurs, la pudeur avec laquelle ils se cachent dans les moments où ils cèdent aux nécessités de la nature, et leur attention à dérober aux yeux les effets de cet assujettissement ; ce savoir-vivre (car cette façon de parler doit nous être permise) n'est point, comme dans les autres animaux, le fruit d'une éducation formée par la violence et par les châtiments ; la propreté est dans les chats un présent de la nature. Eh ! quelles dispositions heureuses ne leur a-t-elle pas données ? Un chat, par étourderie ou par humeur (car dans quelle société ne se trouve-t-il pas quelque membre défectueux), un chat, dis-je, commet une incivilité ou une injustice ; il n'est pas besoin d'employer les injures ni les menaces pour lui en imposer ; on ne fait que l'appeler par son nom : *Au chat,* lui dit-on simplement ; à ce mot il revient à lui-même ; il sent sa turpitude, il ne peut plus soutenir des regards qui

1. *Elian, lib. VII, cap. 40. Plin. lib. XI, cap. 73.*

ont éclairé ses dérèglements, il fuit, il va, dans la solitude des gouttières, cacher sa honte et se livrer à ses remords.

Il n'est donc pas étonnant de voir tant de personnes du premier mérite sentir tout le prix du commerce des chats. Mme Deshoulières n'a pu refuser à sa muse le plaisir de les célébrer. Une princesse [1] a immortalisé Marlamain, son illustre chat, par des vers dignes d'être gravés dans le temple des Grâces. Quels avantages ne tirerons-nous pas de cet ouvrage? Relisons-le encore, je vous prie, madame.

RONDEAU MAROTIQUE.

De mon minon veux faire le tableau,
Besoin seroit d'un excellent pinceau,
Pour crayonner si grande gentillesse:
Attraits si fins, si mignarde souplesse;
Mais las! ne suis qu'un chétif poëtereau;
Dirai pourtant qu'il n'est rien de si beau,
Que Cupidon, tant joli jouvenceau,
Pas n'a l'esprit, ne la délicatesse
De mon minon.

Que si Jupin se changeoit de nouveau,
Plus ne seroit serpent, cygne ou taureau,
Ainsi pour toucher quelque gente maîtresse,
Se dépouillant de sa divine espèce,
Revêtiroit la figure et la peau
De mon minon.

1. Mme la duchesse du Maine.

Envoi.

Gentil minon, ma joie et mon soulas,
Pour célébrer dignement tes appas,
Voudrois pouvoir rappeller à la vie
Cil qui chanta le moineau de Lesbie;
Ou bien cettui qui jadis composa
Carmes exquis pour la charmante Issa.
Mais las en vain des ténébreux rivages,
Evoquerois si fameux personnages!
Il te faut donc aujourd'hui contenter
De ce rondeau qu'Amour m'a su dicter.

Quels héros n'envieroient aux chats la gloire d'un pareil éloge? et quelle muse ne s'honoreroit d'en avoir fait les vers[1]?

1. C'est dans une lettre que Mme Deshoulières ne balance point à déclarer à son mari, que, malgré son absence, c'est son attachement pour Grisette, son admirable chatte, qui l'occupe tout entière. Voici les fragments de cette lettre; elle est en couplets de chansons. Mme Deshoulières a conté d'abord la perte qu'elle a faite d'un de ses chevaux.

Sur l'air: *La jeune Iris sans cesse me suit.*

Être à pied n'est pas le seul chagrin
Qui fait ma mélancolie;
Je dors à peu près comme un lutin,
Je m'alarme, je m'oublie;
Et, s'il faut vous l'avouer enfin,
J'aime jusqu'à la folie.

Sur l'air *de la Gaillarde.*

Revenez de l'étonnement
Où vous a dû mettre ce compliment

Les chats peuvent donc se vanter d'avoir eu, pour chanter leurs personnages illustres, les esprits de notre siècle les plus célèbres.

Ceux qui ont cherché à leur donner des travers sont tombés dans l'oubli ; la haine des chats est, dans les auteurs, un caractère de mé-

J'aime, il est vrai, mais Dieu merci
Une chatte fait mon souci.

Sur l'air : *Si l'Amour était ivrogne.*

De mon aimable Grisette
Le nom est déjà connu;
Elle me rend inquiète
Plus que je n'aurois voulu;
Croyez-en la chansonnette,
Qui par le monde a couru.

Sur l'air : *Quand le péril est agréable.*

Deshoulière est toujours ingrate
Pour ceux que ses beaux yeux ont pris;
Et son cœur, comme une souris,
Est pris par une chatte.

Sur l'air *des Feuillantines.*

Voilà ce qu'un bel esprit,
Par dépit,
Composa près de mon lit;
En voyant ma chatte grise
Se rouler (*bis*) sur ma chemise.

Après quelques couplets sur les nouvelles du jour, Mme Deshoulières, pour donner à la fin de sa lettre une tournure piquante, ajoute:

Fait à ma toilette,
Le septième juin,
Partageant avec Grisette
Et mon papier et mon soin.

diocrité : il n'y a qu'à lire le quatrain du chevalier d'Aceilly.

Notre chatte, qu'il vous souvienne,
Que si vous battez notre chienne,
Vous serez bientôt le manchon
De notre petite Fanchon.

Voilà ce qu'un génie vulgaire produit, Scarron, doué d'une belle imagination, est bien loin de tomber dans une pareille erreur. Il nous reste de lui une pièce fugitive, qui prouve encore de quel engouement on peut être pour les chats ; il conte une aventure qui vous paroîtra, comme à moi, j'en suis sûr, très propre à former le sujet d'une excellente comédie.

ÉPITRE

De Scarron à Madame de Montatère[1].

Une dame, on m'a fait secret,
Encore que je sois discret,
De son nom, de son parentage,
De sa figure et de son âge ;
Un ami seulement m'a dit :
Une dame, et cela suffit ;
Une dame donc fort joyeuse,
D'un chat qu'elle avoit amoureuse ;
Ne sachant à quoi l'amuser,
Fit dessein de le déguiser.

1. Cet ouvrage n'est point dans le Recueil de ceux de Scarron ; il se trouve dans un Recueil de gazettes en vers.

D'une tresse faite à merveilles,
Et de riches pendants d'oreilles,
Le chef du chat elle para,
Et l'ayant paré l'admira;
Lui mit au cou de belles perles,
Plus grosses que des yeux de merles;
De merlan, ce seroit mieux dit,
Mais la rime me l'interdit;
Une chemise blanche et fine,
Une jupe, une hongreline.
Un colet, un mouchoir de cou,
Et force galants du marcou,
Firent une brave donzelle;
A la vérité pas fort belle;
Mais au moins elle ravissoit
La dame qui l'embellissoit.
Devant un grand miroir, la dame
Tenoit la moitié de son âme;
Ce chat, qui ne témoignoit pas
S'étonner, ni faire grand cas
Des caresses de cette folle,
Ni de se voir comme une idole.
Cependant quelqu'un qui survint,
Fut cause que la dame tint
Son chat avecque négligence.
Sans mettre l'affaire en balance,
Le bon chat gagna l'escalier,
Et de là gagna le grenier,
Du grenier gagna les gouttières;
Et voilà la dame aux prières,
Aux cris, à conjurer les gens,
D'être après son chat diligents;
Mais dans le pays des gouttières,
Les marcous ne s'attrapent guères:

On suivit le chat, mais en vain.
On s'informa le lendemain
Des voisins, on leur dit l'histoire;
Les uns eurent peine à la croire;
Les autres la crurent d'abord,
Et tous s'en divertirent fort;
Et cependant le chat sauvage
Ne revint point; la dame enrage,
Moins pour les perles de son cou,
Que pour la perte du matou.

Il paroît, par cette aventure, que les chats n'aiment point à représenter; tout ce qui a l'air de sujétion répugne, apparemment, à cette indépendance dans laquelle ils sont nés. M. de Fontenelle contoit, il y a quelques jours, qu'étant enfant il avoit un chat dont il s'amusoit extrêmement. Vous croyez bien, madame, que je recueillis très précieusement cette circonstance, espérant bien d'en tirer la conséquence naturelle que, dans l'enfance, le goût pour les chats peut être regardé comme le présage d'un mérite supérieur. Nous avons d'ailleurs des preuves que ce même goût subsiste encore quand la raison est venue, n'étant point incompatible avec les occupations les plus sérieuses ; on voit que c'étoit pour Montagne une vraie récréation que d'étudier les actions de son chat; et personne n'ignore qu'un des plus grands ministres qu'ait eus la France [1]

1. M. de Colbert.

avoit toujours des petits chats folâtrant dans ce même cabinet d'où sont sortis tant d'établissements utiles et honorables à la nation. Mais revenons à ce que j'ai à vous conter de M. de Fontenelle : entre autres jeux, il imagina donc de prononcer un discours qu'il composoit sur-le-champ ; mais ne trouvant aucune attention dans les autres enfants qui devoient l'écouter, et ne voulant point se passer d'auditoire, il prit son chat, et l'ayant placé dans un fauteuil, l'érigea en spectateur ; le chat oubliant bientôt qu'il formoit lui seul toute l'assemblée, part, gagne la porte, et l'orateur de courir après son auditoire d'escalier en escalier, déclamant toujours avec enthousiasme, jusqu'à temps que, le chat ayant atteint les gouttières, il le perdit tout à fait de vue.

Je suis bien fâché qu'il n'ait pas mis en vers cet événement. Quel titre ce seroit pour les chats, s'ils se trouvoient placés entre le sonnet de Daphné et les Mondes !

Notre histoire seroit plus étendue que celle des sept sages de la Grèce, si nous rapportions tous les ouvrages des poètes fameux à l'honneur des chats ; mais je n'ai fait usage de ces différentes poésies, dans le cours de ces lettres, qu'autant qu'elles servent d'autorité ou d'éclaircissements à quelque circonstance essentielle à la gloire de nos héros ; j'ai rassemblé cependant tous ces ouvrages : une collection si curieuse ne peut être qu'agréable à ceux qui

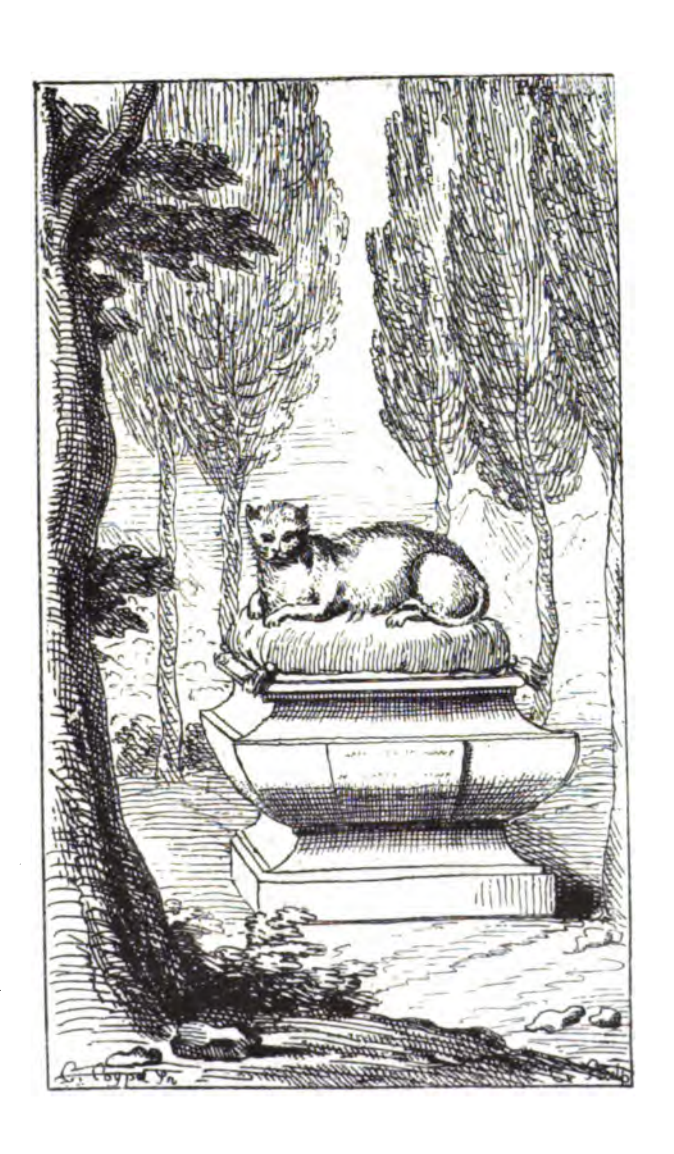
aiment à épuiser chaque matière, et présentera aux amateurs des chats, dans un seul tableau, tous ces différents points de vue trop dispersés, dont ils s'occupent avec tant de plaisir.

Les chats ont encore parmi nous des titres d'une autre espèce. Paris enferme un édifice qui, par sa simplicité et son élégance, fait bien de l'honneur à l'architecture; c'est le tombeau du chat de Mme de Lesdiguières. L'épitaphe qui y est gravée prouve assez que ce chat faisoit tout l'agrément de la vie de sa maîtresse, qui l'aimoit, dit-on, à la folie: caractère des grands attachements.

J'ai l'honneur d'être, etc[1].

Je rouvre ma lettre, madame, pour vous marquer combien je partage votre douleur sur la mort de Marlamain, que vous ne pouvez ignorer. On vient de me l'apprendre sans aucun ménagement; jugez de ma situation. Vous a-t-on conté toutes les circonstances de cette triste aventure ? une demi-heure avant qu'il expirât, on a connu, à ses inquiétudes, qu'il vouloit être porté dans l'appartement de son illustre maîtresse. A peine s'est-il trouvé auprès d'elle, qu'il a rassemblé tout ce qui lui restoit de forces pour faire les adieux les plus tendres ;

1. Ci-gît une chatte jolie:
Sa maîtresse qui n'aima rien,
L'aima jusques à la folie;
Pourquoi le dire? on le voit bien.


C. Coypel In.

quelques moments après, comme on s'est aperçu qu'il vouloit qu'on l'emportât, pour épargner sans doute le spectacle de sa mort, on l'a remis dans sa chambre, où il est expiré. Son dernier soupir a été un de ces miaulements doux et tendres, qu'il étoit accoutumé de faire, quand il étoit honoré de ces caresses qui l'ont rendu si illustre. Je viens d'essayer de faire son épitaphe : je vous en fais part ; mais ne la lisez point, si vous connoissez celle dont M. de la Mothe est l'auteur. Elle m'a appris le peu que vaut la mienne.

ÉPITAPHE DE MARLAMAIN

Minon, quel que tu sois, arrête ici tes pas;
Au pouvoir d'Atropos ta griffe est asservie.
Apprends quelle est la rigueur du trépas,
Lorsqu'il faut s'arracher à la plus douce vie.
Hélas ! j'ai vu passer des jours délicieux.
O chats égyptiens, mes augustes aïeux !
Vous qui, sur un autel, entourés de guirlandes,
Étiez l'amour des cœurs et le charme des yeux,
On vous a prodigué des hymnes, des offrandes ;
De tous ces vains respects je ne fus point jaloux ;
Ludovise [1] m'aima, votre gloire est moins belle ;
Vivre simple chat auprès d'elle
Vaut mieux qu'être dieux comme vous.

1. M[me] la duchesse du Maine.

HUITIÈME LETTRE

Vous allez être bien aise, madame, de voir le nom des chats écrit en hébreu: en voici les caractères, חתול. Ils se lisent *chatoul;* c'est là, selon le savant M. Ménage, que commence la généalogie des différents noms que les chats ont reçus successivement dans les nations. De *chatoul,* les Grecs ont fait κατις; et ce *catis* est devenu d'abord chez les latins *cautus,* qui veut dire prudent et avisé, et qui, en cette qualité, s'est trouvé propre à former *catus,* dont nous avons tiré le mot de chat. Voilà donc, madame, des noms à choisir pour nos amis; noms d'autant plus convenables, qu'ils exposent, par leur étymologie, quelques qualités de l'animal aimable auquel ils sont appliqués : et nous avons le dégoût de voir qu'au lieu d'aller puiser dans des sources si fécondes, on donne aux chats, dans presque toutes les maisons, des sobriquets au hasard, et qui ne portent sur aucune idée raisonnable; les plus grands hommes, parmi les modernes, sont tombés dans cette erreur. M. de La Fontaine, en cent endroits de ses fables, semble affecter de donner aux chats des dénominations ridicules, dans les endroits même où il fait leur éloge. Pourquoi ne pas imiter, à cet égard, le divin Homère?

Quand il parle des chats, c'est toujours avec les égards et les convenances qu'il est si naturel d'observer pour eux. Il n'y a qu'à lire son poème de la Batrachomyomachie, lorsqu'il a à peindre leur talent pour attraper les souris. Psycarpax, prince rat, parle ainsi à Bouffard, roi des grenouilles:

Le chat aux doigts tranchants, je l'avouerai, seigneur,
Dans mes sens éperdus imprime la terreur;
Des pièges, il est vrai, l'amorce est redoutable,
Mais je crains cent fois plus une patte implacable,
Qui, jusque sous nos toits (oh! perfide transport!),
Vient se cacher, m'atteindre et me donner la mort;
Ma valeur vainement s'oppose à tant de rage:
Contre une griffe, hélas! à quoi sert le courage?

C'est dans les actions des héros qu'on a toujours puisé les surnoms qu'on leur a donnés: qu'on cherche, dans les naturalistes, les attributs des chats, mille épithètes honorables viendront se présenter. Il est vrai qu'on pourra quelquefois envisager les chats par des faces moins favorables. Quand on examinera cette souplesse et ce silence avec lequel ils se glissent dans les endroits où ils peuvent attraper des oiseaux [1], cette dextérité ne plaira point à ceux qui aiment mieux les oiseaux que les chats, ils l'appelleront injustice, attentat, tyrannie; cependant le reproche de manger quelques

1. *Plin. lib. XI, cap. 73.*

oiseaux doit leur être fait avec beaucoup de ménagement, lorsqu'on observe qu'ils sont ennemis nés de beaucoup d'autres animaux qui sont nuisibles, et que nous avons en grande antipathie. Ils détruisent les lézards et les serpents[1]. J'ai heureusement recueilli, sur ce sujet, des vers que je crois traduits de l'arabe. C'est une idylle intitulée les Chats. La personne, dans les mains de laquelle elle étoit tombée, accoutumée à ne voir, dans ces sortes d'ouvrages, que des oiseaux, des chèvres ou des moutons, étoit très surprise de ce que les chats étoient devenus un sujet pastoral. Ces vers, lorsqu'elle me les communiqua, réveillèrent d'abord en moi le souvenir de ces chats de l'île de Chypre, que j'ai cités dans ma quatrième lettre, qui passoient une partie du jour à la chasse des serpents dans la campagne, et se rendoient à des heures réglées au monastère où ils habitoient. Je pensai, comme cela vous paroîtra tout simple, que le moine, auquel le soin de sonner la cloche pour le dîner des chats étoit confié, et qui les conduisoit dans la prairie, s'occupoit d'eux comme les pasteurs font si naturellement de leurs moutons. Le loisir de cette vie heureuse lui avoit inspiré sans doute le goût de la poésie ; et n'ayant point de bergère à célébrer, il avoit du moins chanté son troupeau. Je crois, madame, que mes conjec-

1. Est. Diod. Sic. p. 74.

tures vous paroîtront sensées, quand vous aurez lu cet ouvrage ; le voici :

LES CHATS

IDYLLE

C'en est assez, beaux chats, suspendez votre zèle,
Grimpez, grimpez sur ces rameaux épais ;
Pendant l'ardeur du jour goûtez la douce paix
Que vous rendez à cette île si belle.
Ces gazons émaillés des plus vives couleurs,
Ces bosquets toujours verts, cette onde qui serpente,
Le croiroit-on ? hélas ! inspiroient l'épouvante ;
Mille et mille serpents s'y cachoient sous les fleurs.
C'est votre griffe tutélaire,
Qui de tant de périls termine enfin le cours :
Que tout célèbre ici cette griffe si chère ;
Non, non, ce n'est qu'aux chats que l'on doit les beaux jours.
Le dieu des cœurs vous devra les conquêtes
Qui vont éterniser sa gloire dans nos bois ;
Quel triomphe pour vous ! chaque jour dans nos fêtes
L'écho répètera cent fois,
O délice des cœurs, ô belle Cythérée !
Rien ne vous contraint plus, nous vous suivrons toujours ;
Dans cette île, où jadis vous fûtes adorée,
Les chats ont ramené les Jeux et les Amours.
Tendres minons, c'est par vos seuls exemples
Que la fidélité peut relever ses temples.
Quels modèles pour notre cœur,
Quand la beauté qui vous est chère
De vos feux partage l'ardeur !

Vous n'êtes point flattés du vain orgueil de plaire,
Le seul plaisir d'aimer fait tout votre bonheur :
Que les bergers ici viennent apprendre
A ressentir des feux qu'ils ne connoissent pas;
Ah ! quand on veut brûler de l'amour le plus tendre
Il faut aimer comme les chats.

Ne trouvez-vous pas, madame, que ce nouveau détail de bergerie a quelque chose de plus vaste et de plus piquant (sans cependant sortir de la simplicité champêtre) que le genre pastoral qu'ont traité les anciens ? Quel dommage que Théocrite n'ait pas eu l'idée de celui-ci ! On ne peut vanter dans les moutons que la blancheur de leur laine, les bonds qu'ils font sur le penchant d'un coteau, ou le bêlement d'une brebis qui appelle son petit agneau. Il n'y a rien là d'intéressant pour le cœur. Si l'on veut remuer le lecteur par des images de l'amour, il faut lui faire perdre de vue le troupeau, pour ne l'occuper que du berger et de la bergère : mais dans une bergerie de chats, c'est dans le sein du troupeau même qu'on puise le sujet entier d'une églogue intéressante.

Mme Deshoulières, qui savoit si bien se saisir des images et des idées propres à la poésie, n'a-t-elle pas écrit avec un grand détail les amours de Grisette ? N'avons-nous pas d'elle encore un poème tragique et lyrique sur la mort d'un des amants de cette belle chatte ? J'ai songé, comme vous croyez bien, madame,

à faire mettre ce poème en musique; mais l'ouvrage étoit assez important pour me rendre difficile sur le choix du musicien. Ce sont des chats qui forment toute l'action[1]. J'ai consulté nos connoisseurs en musique les plus délicats. Ils m'ont déclaré que le chant des chats pouvoit être rendu exactement par un grand nombre de nos musiciens modernes, m'assurant qu'ils mettroient ce poème dans tout son jour. D'un autre côté de savants italiens, qui sont de bonne foi, m'ont prouvé que leur musique devoit à bien des égards avoir la préférence, et particulièrement par le récitatif. Cette dernière raison a pensé emporter la balance; mais comme cet opéra n'est point de ceux dont la représentation et le succès doivent se renfermer dans une seule nation, et qu'il est destiné au moins à toute l'Europe, j'attends que les deux parties soient d'accord pour me déterminer. Je sais bien des personnes de mérite qui sont dans une grande impatience de voir cette question décidée, et qui certainement ne verron jamais d'autre opéra nouveau que celui-ci. Imaginez-vous, madame, combien le ballet en sera brillant et varié, étant exécuté par des chats. Ces nouveaux danseurs, par leur légèreté extraordinaire, caractériseront le merveilleux de l'opéra, bien mieux, sans comparaison,

1. Voyez ce poème à la fin des poésies rapportées dans ce volume.

que les vols, les chars et les trappes dont on aperçoit toujours la mécanique[1].

J'ai l'honneur d'être, etc.

NEUVIÈME LETTRE

Si jamais, madame, il étoit établi de déterminer son choix à une seule espèce de chats, les noirs auroient, sans difficulté, la préférence. Les chats noirs sont ceux dont la nature a toujours été la plus avare; elle semble ne nous en montrer quelquefois que pour nous prouver qu'elle a le secret d'en faire. Il y a toute apparence que les chattes qui se piquent de beauté sont de cette couleur, ou tâchent du moins d'en

1. Nous avons à Paris un célèbre tableau d'histoire, qui sera un monument éternel de la dextérité des chats. On découvre d'abord aux pieds d'un superbe bâtiment une chatte et un chat en rendez-vous, et sur le coin d'une corniche on aperçoit un chat à demi caché, tenant un pistolet pointé sur le chat qui lui enlève sa maîtresse. Cette aventure, représentée allégoriquement comme elle l'est, coûtera peut-être des volumes entiers de dissertations aux savants des siècles à venir. Le simple de l'histoire est que le chat qu'on voit sur la corniche, ayant surpris sa maîtresse avec son rival, se lança sur lui du haut de la gouttière, avec tant de justesse et de force, qu'il l'écrasa de sa chute.

être. J'ai remarqué qu'elles étoient extrêmement courues par toutes sortes de chats. Elles ont apparemment à leurs yeux ce piquant qui est le partage des brunes dans toutes les espèces, et pourroient bien se faire honneur de ces vers de M. de Fontenelle, dont les brunes ont été si flattées:

Brunette fut la gentille femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renversa cette forte cervelle
Où la sagesse avoit pris le timon.
Qui dit brunette, il dit spirituelle,
Et vive au moins comme un petit démon,
Et, s'il vous plaît, tous ces jolis visages,
Qui de la Grèce affolèrent les sages,
Qui comme oisons les menoient par le bec;
Qui croyez-vous que ce fussent? Brunettes
Aux beaux yeux noirs, et qui, dans leurs goguettes,
Disoient, Dieu sait, gentillesses en grec;
Autre brunette aujourd'hui me tourmente,
Moi philosophe, ou du moins raisonneur,
Et qui pouvois acquérir tout l'honneur
Et tout l'ennui d'une âme indifférente.
Or, vous, messieurs, qui faites vanité
Des tristes dons de l'austère sagesse;
Quand vous verrez brunettes d'un côté,
Allez de l'autre en toute humilité:
Brunettes sont l'écueil de votre espèce.

Il est vrai que la couleur noire nuit beaucoup aux chats dans les esprits vulgaires; elle fait sortir davantage le feu de leurs yeux, c'est

assez pour les croire au moins sorciers[1], mais en récompense ce même aspect, joint à leurs façons d'agir charmantes, est, pour les gens de bon sens, une image naïve de ces peuples venus de l'Afrique, dont le teint rembruni leur donnoit un aspect sauvage, et qui cependant, dès qu'ils furent maîtres de l'Espagne, sembloient n'en avoir fait la conquête que pour y transporter la politesse et la galanterie.

Feu Mme de la Sablière fournit, à cet égard, un exemple bien remarquable. Elle avoit passé une partie de sa vie au milieu d'un nombre de chiens. Un beau jour ses amis furent très étonnés de les trouver tous exilés et de voir à leur place une troupe de chats noirs triomphants. On lui demanda la cause de cette révolution; elle avoua qu'ayant éprouvé qu'on s'attachoit avec passion aux chiens, ce qui lui paroissoit très déraisonnable, elle s'étoit déterminée à n'avoir que des animaux dont le commerce ne mène pas plus loin qu'on ne veut. Quel guide que la prudence humaine! C'étoit les chats et les noirs encore qu'elle avoit choi-

1. Il se passe à ce sujet à Metz, tous les ans, une cérémonie qui est bien à la honte de l'esprit: les magistrats viennent gravement dans la place publique exposer des chats dans une cage placée au-dessus d'un bûcher, auquel on met le feu avec un grand appareil; et le peuple, aux cris affreux que font ces pauvres bêtes, croit faire souffrir encore une vieille sorcière qu'on prétend s'être autrefois métamorphosée en chat, lorsqu'on alloit la brûler.

sis. Il est vrai qu'elle réussit d'abord à rompre son premier attachement, mais ce ne fut que pour en reprendre un cent fois plus tendre et plus durable. Sans cesse environnée et occupée de ses chats, livrée de plus en plus à un enchantement qu'elle n'avoit pas prévu ; amusements, passions, tout leur devint subordonné ; elle ne voulut admettre dans son intimité qu'eux et M. de La Fontaine, et cette liaison agréable a duré jusqu'à sa mort.

Entre ces chats rares, ce siècle-ci en a produit un dans lequel on retrouve, à un degré de ressemblance étonnant, ce commerce séduisant de Zégris et des Abencérages. Comme eux, il a un goût infini pour les fêtes. Amateur des promenades et en même temps ennemi de cette tristesse que l'hiver répand sur la nature, il s'est choisi une galerie où il jouit d'un printemps éternel : c'est une orangerie. On le voit respirant les parfums et s'égarant à travers les branches et les fleurs. Vous jugez bien, madame, que le théâtre de ses amours ne peut être que

Sous ce berceau qu'Amour a fait exprès
Pour attendrir une inhumaine.

Il y conduit une chatte tricolore, qui porte un masque noir comme le sien, et qu'il aime avec toute la galanterie et la fidélité de ces vieux temps qu'on nous vante toujours. Cette constance est bien à sa gloire ; charmant comme il


CHAT NOIR PREMIER NÉ EN 1725.
Sçachant
a qui je plais
Connois
ce que je vaux.

l'est, avec l'art qu'il a d'attirer les belles dans un lieu délicieux, où il ne règne qu'un jour sombre, il n'auroit qu'à imaginer des conquêtes et les faire :

Quelles chattes si modérées
S'armeroient de rigueur dans ces nuits éclairées
Par le seul flambeau des amours ?
C'étoit sous un berceau, dans ces belles soirées,
Que Clèves, malgré soi, s'occupoit de Nemours.

Je n'ai encore exposé que les plus foibles preuves du mérite de cet admirable chat. Une princesse, à qui les destinées ont fait un don plus précieux par le charme de son esprit que par le rang supérieur qu'elle remplit, cette grande princesse, dis-je, le chérit et s'en amuse. Anacréon, à ce prix, n'auroit-il pas jugé avec justice ses talents assez récompensés ?

J'ai l'honneur d'être, etc.

DIXIÈME LETTRE

Nous n'avons, madame, traité encore qu'en ébauche la forme aimable de nos chats ; c'est une de celles qui font le plus d'honneur à la nature. Ils joignent au maintien solide des quadrupèdes un agrément et une dextérité donnée à un petit nombre d'espèces. Couverts

d'une fourrure veloutée, où la nature s'est jouée à varier des couleurs, ils naissent armés contre l'intempérie des saisons.

C'est une mécanique très curieuse que l'art avec lequel les chats disposent cette fourrure, pour recevoir ou éviter à leur gré les impressions de l'air; la découverte que j'en ai heureusement faite est le fruit d'un grand nombre d'observations.

Quand il règne un air dont les chats veulent se garantir, j'ai remarqué qu'ils tiennent leur poil couché exactement sur leur peau ; ce qui fait connoître que cette tissure devient alors un rempart où les parties du froid ou du chaud glissent sur la superficie ; au lieu que, quand la saison est convenable à leur tempérament ou flatte leur sensation, ils s'ouvrent, pour ainsi dire, aux influences; ils dilatent leur poil, ils le hérissent, ce qui donne un libre passage à l'air dont ils consentent d'être frappés. Ces précautions sont sans doute une suite de la connoissance qu'ils ont des changements du ciel. Cette patte qui, par les contours qu'elle trace sur leur visage, est un présage de pluie et de beau temps, que les gens même les moins éclairés ont remarqué, supplée aux instruments de mathématiques : ainsi les chats peuvent être regardés comme des baromètres vivants.

Mais supposons que ces relations des chats avec les astres soient imaginaires, et ne les regardons que par des faces qui leur sont in-

contestables; leurs yeux, par exemple, ont été longtemps l'objet de l'ambition des belles, on ne pouvoit leur donner un éloge plus flatteur que de leur trouver les yeux pers, c'est-à-dire changeants comme ceux des chats, ou verts, comme on remarque qu'ils les ont communément[1]. M. de La Fontaine, dans la fable des filles de Minée, après avoir décrit la dispute de Neptune et de Minerve, au sujet de la ville d'Athènes, pour caractériser dignement la déesse, la représente avec ces yeux qui sont le partage des chats :

Elle emporta le prix et nomma la cité;
Athènes offrit ses vœux à cette déité;
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premières portoient force présents divers,
Tout le reste entouroit la déesse aux yeux pers.

Marot, pour frapper d'un seul trait le portrait de Vénus, n'a--il pas dit?

Le premier jour que Venus aux yeux verds, etc.

1. On ne prétend pas que les yeux pers et les yeux verts soient les mêmes. Les yeux pers sont ceux qui sont ordinairement d'un bleu pâle, ou quelquefois de couleur d'eau, et qui varient encore de différentes nuances dans l'espace d'un jour. Les yeux verts ne changent point de nuances quand ils appartiennent aux hommes; mais, à l'égard des chats, les yeux verts ont ces augmentations et ces dégradations de couleurs qui caractérisent les yeux pers.

Le sire de Coucy, si célèbre par ses amours, avoue dans ses poésies, qui sont du temps de Philippe-Auguste, que c'est là le charme auquel son cœur a cédé. Ces beaux yeux, qui appartenoient à une dame de Fayel, causèrent, comme on le sait, l'aventure du monde la plus tragique. Les yeux verts n'inspirent que de grandes passions, et la nature qui les a refusés dans ce siècle-ci aux belles les a prodigués à l'espèce chatte [1].

A ne connoître ces aimables animaux que par tant de qualités dont ils sont doués, ne jugeroit-on pas qu'ils jouissent d'une longue vie? Cependant, tandis qu'un ennuyeux corbeau voit, selon l'opinion des anciens, l'espace de six ou sept siècles, un chat remplit à peine deux ou trois lustres. Comment la nature conserve-t-elle si peu de temps ce qu'elle semble avoir fait avec tant de plaisir? Dans les différents climats où elle les a répandus, elle n'a varié leur forme que pour multiplier leurs agréments; on a remarqué que ceux de l'Europe ressem-

1. Il y a longtemps que les chats sont en possession d'avoir de beaux yeux: un de nos anciens poètes a comparé ceux de son chat aux nuances de l'arc-en-ciel:

Yeux desquels la prunelle perse
Imitoit la couleur diverse,
Qu'on voit en cet arc pluvieux
Qui se courbe au travers des cieux.

(*Du Bellay.*)

blent exactement au lion par beaucoup de traits. Les chats syriens, plus grands que les nôtres, sont très curieusement bigarrés[1], et comme leurs yeux ne sont pas tous deux dans la même position, et que leur bouche a un penchant vers l'oreille, des voyageurs ignorants et qui ne connoissent de régularité que dans les proportions communes, ont rapporté qu'ils avoient la bouche et les yeux de travers, et concluoient de là qu'ils étoient monstrueux. Mais philosophiquement examinés, leur physionomie est très heureuse et très agréable : les chats du Malabar habitent ordinairement sur des arbres, le vol leur est propre, et ce qu'il y a de plus surprenant, est qu'ils volent sans ailes[2].

Mais sur toutes ces espèces de chats étrangers, ce sont ceux de Perse, il faut en convenir, qui l'emportent par leur beauté. Un fameux voyageur, en 1521, enrichit l'Italie de cette nouvelle race, présent qu'elle conserva avec tant de soin et de jalousie, que ce ne fut qu'après un siècle presque révolu, que ces beaux chats furent transportés en France. Elle en a l'obligation au célèbre M. Ménard, qui apporta de Rome une chatte, sur la mort de laquelle il a fait un sonnet bien

1. Jonston.

2. Scaliger et plusieurs voyageurs modernes. Ce qu'on appelle ici chat volant est le polatouche ou écureuil volant. (Voyez l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon.)

digne d'illustrer sa muse, comme il est arrivé :

C'est grand dommage que ma chatte
Aille au pays des trépassés;
Pour se garantir de sa patte,
Jamais rat ne courut assez;

Elle fut matrone romaine,
Et fille de nobles aïeux;
Mon laquais la prit sans mitaine,
Près du temple de tous les dieux.

J'aurai toujours dans la mémoire
Cette peluche blanche et noire,
Qui la fit admirer de tous;

Dame Clothon l'a maltraitée,
Pour plaire aux souris de chez nous
Qui l'en avoient sollicitée.

Il n'est pas étonnant que M. Ménard ait regretté si tendrement sa chatte, elle étoit sans doute les délices de sa solitude et l'appui de sa philosophie, lorsqu'il composa ces vers qui caractérisent si bien ses mœurs et son esprit :

Las d'espérer et de me plaindre
De l'amour, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Mais quels avantages n'ont point été occasionnés par les chats ? Une des plus célèbres maisons de l'Angleterre leur doit sa richesse et son illustration. Richard Whigtington, dans sa

grande jeunesse, dépourvu de tous les biens de la fortune, mais né avec d'excellentes inclinations, voulut aller dans l'Inde chercher une plus heureuse destinée. Il se présenta comme passager pour s'embarquer. On lui demanda avec quels secours il comptoit de vivre dans le trajet. Il répondit qu'il n'avoit pour toute richesse qu'un chat et le désir de se signaler. On fut touché de cette franchise noble avec laquelle il exposoit sa situation; on le reçut lui et son chat et le vaisseau fit voile. Comme ils étoient dans les mers de l'Inde, une tempête les surprit et les fit échouer sur une côte, où bientôt les naturels du pays s'emparèrent de leur navire et de leurs personnes. Le jeune Anglois, portant son trésor entre ses bras, fut conduit comme les autres devant le roi de ces peuples, et, tandis qu'ils étoient à son audience, ils aperçurent un nombre immense de souris et de rats, qui parcouroient le palais et s'attroupoient jusques sur le trône du monarque qui en paroissoit très ennuyé. Whigtington reconnut la voie de la fortune qui l'appeloit; il ne fit que laisser aller son chat et voilà un monde de souris et de rats étranglés et le reste mis en fuite. Le roi charmé de l'espoir d'être bientôt délivré du fléau qui désoloit ses États, entra dans des transports de reconnoissance qu'il ne savoit comment exprimer assez vivement. Il embrassoit tantôt ce chat libérateur et tantôt le jeune Anglois; et, pour accorder à l'un et à l'autre

de dignes marques de sa reconnoissance, il déclara Whigtington son favori et donna à ce merveilleux chat le titre de généralissime de ses armées, n'ayant eu jusque-là d'ennemis à combattre que cette immensité de souris et de rats qui l'assiégeoient sans cesse.

Whigtington, soutenu par la considération que lui donnoit le chat son émule, surmonta toutes les cabales de la cour. Il gouverna plusieurs années cet empire; enfin, gagné par l'amour de sa patrie, il obtint la liberté d'y retourner. Le monarque, en échange du général Chat qui lui fut laissé, lui donna un navire chargé de richesses. A peine le jeune Anglois fut-il de retour en Angleterre, qu'il y fut élevé à la dignité de maire de Londres[1] : dans ce nouveau rang, pour donner des témoignages publics de la reconnoissance qu'il devoit aux chats, il en prit le nom. Il fut appelé milord Gat. Ses descendants ont succédé aux honneurs de cette dénomination; ses images sont encore répandues en plusieurs endroits de Londres, on le voit pompeusement représenté dans les enseignes, portant en triomphe sur l'épaule ce chat auquel il fut redevable de son bonheur et de sa gloire.

M. Bayle[2], à l'occasion de la reconnoissance

1. C'est lui qui a fait construire à Londres l'édifice où se tient la Bourse.

2. Dictionnaire, article *Rosen*, sous la remarque C, p. 2485, édit. de Rotterdam, imprimé en 1720.

qu'on doit aux animaux des services qu'ils nous rendent, rappelle le testament d'une demoiselle Dupuy, témoignage bien sensible des obligations qu'elle croyoit avoir à son chat. Mlle Dupuy avoit le talent de jouer de la harpe à un degré surprenant, et c'étoit à son chat qu'elle devoit l'excellence où elle étoit parvenue. Il l'écoutoit attentivement chaque fois qu'elle s'exerçoit sur sa harpe, et elle avoit remarqué en lui des degrés d'intérêt et d'attendrissement à mesure que ce qu'elle exécutoit avoit plus ou moins de précision et d'harmonie. Elle s'étoit formé, par cette étude, un goût qui lui avoit acquis une réputation universelle. A sa mort elle voulut donner à son chat une marque convenable de sa reconnoissance; elle fit un testament en sa faveur; elle lui légua une habitation très agréable à la ville, et une à la campagne. Elle y joignit un revenu plus que suffisant pour satisfaire à ses besoins et à ses goûts; et afin que ce bien-être lui fût fidèlement procuré, elle légua en même temps à plusieurs personnes de mérite des pensions considérables, à condition qu'elles veilleroient sur les revenus de cet aimable légataire, et qu'elles iroient une quantité de fois marquées par semaine lui tenir compagnie. Ce testament fut attaqué; les plus fameux avocats se partagèrent et écrivirent. J'ai fait inutilement jusqu'à présent les recherches les plus exactes pour trouver les factums qui furent faits sur cette importante

affaire. Il se perd comme cela tous les jours des ouvrages aussi curieux qu'intéressants, dont il est bien injuste que le public se trouve privé.

J'ai l'honneur d'être, etc.

ONZIÈME LETTRE

Les chats considérés tels qu'ils sont aujourd'hui

Nos lettres précédentes, madame, ont dévoilé les fastes des chats d'une façon qui, je crois, paroîtra satisfaisante à ceux qui, comme nous, reconnoissent leur mérite. Mais croyez-vous qu'elle fasse assez d'impression sur les personnes prévenues contre eux? Nous avons bien des sortes d'adversaires à combattre. Il y a des esprits sévères qui affectent le pyrrhonisme de l'histoire et qui nous nieront, sans aucune pudeur, les faits que nous aurons avancés sur la foi de la respectable antiquité. D'autres, qui sont esclaves des préjugés de leur enfance, accoutumés à manquer d'égards pour les chats, apprendront, sans en être touchés, toute leur gloire passée. Il n'y a qu'un parti à prendre, madame, c'est d'examiner l'espèce chatte telle qu'elle est aujourd'hui, isolée et considérée en elle-même. Vous m'avez donné bien des lumières

à cet égard, dont il est temps de faire usage. Transportons-nous d'abord dans une région supérieure à celle des animaux terrestres; c'est là que nous trouverons les chats dans un repos et dans une abondance qu'ils ne tiennent point des hommes. Pourra-t-on alors ne pas reconnoître que c'est par pure courtoisie que les chats veulent bien commercer avec nous? Libres dans le choix de leur séjour, ils habitent, au gré de leur ambition ou de leur philosophie, les portiques du monarque ou le simple toit du citoyen. Il ne leur coûte ni complaisance, ni soin de plaire pour en obtenir l'accès; leur légèreté et leur souplesse leur ouvrent, pour ainsi dire, un chemin dans les airs: c'est donc sur la superficie des villes que les chats peuplent une ville particulière : c'est là qu'ils forment une espèce de république qui s'entretient et fleurit par ses propres forces. Les combles des maisons ne sont remplis que d'animaux qui semblent n'être faits et ne se reproduire que pour leur subsistance; ainsi, sans aucun secours humain, il n'y a point de chat qui, déduction faite du temps qu'il donne à sa paresse ou à ses amours, ne trouve abondamment tout ce qui peut le rendre heureux. Et avec quelle économie ne jouissent-ils pas du bien-être? Ils ennoblissent les besoins de la vie, en les accompagnant des dehors de la liberté et du plaisir, ils commencent par se faire un spectacle de la souris qui va devenir leur proie : ce n'est que le progrès du besoin

qui les détermine enfin à se la sacrifier. Les chats, dans leur agilité et dans leurs griffes, portent donc, si j'ose m'exprimer ainsi, et leur fortune et leur patrie.

C'est du sein d'une si heureuse indépendance qu'ils descendent dans nos habitations. Eh! sous quels auspices encore? avec quels agréments viennent-ils s'y produire? L'enjouement le plus aimable, les attitudes fines et variées, dont l'imitation fit autrefois la gloire des plus célèbres pantomimes; voilà les talents avec lesquels ils naissent, et qu'ils apportent parmi nous : aussi ne sont-ce point des maîtres qu'ils viennent y chercher. Nés dans une condition heureuse, toujours libres d'y rester, rien ne les conduit à la servitude. Ce n'est que pure tendresse pour les hommes, convenances, rapports d'humeur, qui fait que nous sommes assez heureux pour les posséder ; cent fois plus estimables, à cet égard, que l'espèce chienne, que bien des gens cependant n'ont pas honte d'élever au-dessus d'eux. Les chiens ne s'attachent à nous que parce qu'ils mourroient sans notre secours. Qu'on les examine bien; humiliés par la bassesse de leur condition, il n'y a sorte d'affronts, de mauvais procédés qu'ils n'endurent. Quelle différence! Dans le chien le plus parfait on ne trouve qu'un esclave fidèle; dans son chat on possède un ami amusant, dont l'attachement n'a rien que de volontaire, dont tous les moments qu'il vous donne sont autant de sacrifices

de cette liberté et de cette souplesse qui ne bornent ni son séjour ni ses inclinations.

Mais il faut encore les envisager par des qualités bien supérieures. Pour peu qu'on fasse l'analyse de leurs sentiments, si j'ose m'exprimer ainsi, quelle élévation n'y découvre-t-on pas? Rien ne les étonne; rien ne leur en impose; tout ce qui s'agite devient pour eux un objet de badinage. Ils croient que la nature ne s'occupe que de leur divertissement; ils n'imaginent point d'autre cause du mouvement; et quand, par nos agaceries, nous excitons leurs postures folâtres, ne semble-t-il pas qu'ils n'aperçoivent en nous que des pantomimes, dont toutes les actions sont autant de bouffonneries? Ainsi de part et d'autre on se donne la comédie; et nous divertissons, tandis que nous croyons n'être que divertis.

Cette gaieté, si naturelle aux chats, me fait souvenir de ce qu'on lit de ces rois du Turkestan [1], qui ne se montroient jamais à leurs sujets, ni à leurs ennemis, qu'avec les dehors de cette joie qui part du fond de l'âme, et qui, regardant ce bien comme le premier de tous, prenoient par excellence le titre de prince qui n'est jamais triste.

Un chat se lasse-t-il du tumulte des villes, les campagnes lui présentent une nouvelle patrie, où la nature semble avoir prévu tous ses

1. Bibliothèque orientale.

besoins. Eh! que n'a-t-elle point fait pour lui, cette nature? Est-il un animal plus heureusement constitué? On n'aperçoit jamais d'altération dans sa santé; exempt de toute inquiétude, on ne le voit point s'embarrasser des soins du lendemain. Quel avantage sur les autres animaux! La prévoyance, tout estimable qu'elle a le droit de nous paroître, n'en est pas moins fille de la crainte; elle est une de ces vertus qui supposent la misère de l'état de celui qui la possède. Un chien, environné de tout ce que sa voracité lui rend de plus précieux, ne jouit pas de cette quiétude qui constitue le vrai bonheur; à l'instant même de sa satisfaction, il sent son indigence prochaine; il va cacher avec défiance une partie de sa richesse. Le chat, maître de sa situation, goûte, dans le sein de l'abondance, le plaisir pur de la tranquillité; son adresse et sa sobriété lui sont des garants toujours certains d'un avenir agréable.

On ne sauroit leur reprocher, comme on le feroit avec justice aux chiens, que leur commerce nous coûte des soins et de la contrainte; philosophes dans le choix de leur habitation, il n'est aucun endroit d'une maison qui ne leur paroisse une retraite agréable. L'heure des repas leur est indifférente; dans les intervalles on ne craint point qu'assujettis à la soif, la rage les fasse devenir l'effroi et la destruction d'une famille qui les a élevés dans ses bras; ils n'y apportent pas même la moindre incommodité.

C'est par un murmure doux, et qui semble n'être qu'une agacerie d'amitié, qu'ils s'expliquent avec nous; ils ménagent ainsi, avec autant d'art que de prudence, cette voix à laquelle ils donnent un essor si éclatant, quand ils se retrouvent dans cette région où les hommes n'osent aller les troubler; on peut enfin ne s'occuper d'eux que pour s'en amuser. Les chiens, heureux seulement parce qu'ils sont nos esclaves, nous vendent cependant leur servitude et l'inutilité dont ils sont dans les villes; ils multiplient nos soins domestiques. Les chats, possesseurs d'un bien-être qui n'attend rien de nous, délivrent nos maisons des animaux qui les détruisent; ils nous prodiguent l'agrément de leur commerce. Qu'on les reçoive dans l'intimité des familles, ils n'y veulent jouer que le rôle d'animaux; ils n'exigent point des égards que les hommes ne doivent qu'aux hommes, et nous épargnent la honte de mettre au rang de nos occupations le soin de satisfaire leurs besoins ou leurs caprices.

S'ils étoient susceptibles d'amour-propre, dans quels animaux seroit-il plus pardonnable? A examiner le jeu et l'harmonie qu'il y a dans tous les membres, ne semble-t-il pas que la nature a donné une attention particulière à leur construction? Elle leur a fait un avantage qui réussit toujours chez les hommes, c'est d'avoir ce qu'on appelle une physionomie. L'ensemble de leurs traits qui porte un caractère de finesse et d'hilarité, et particulièrement leurs mousta-

ches, sont des dons qu'ils ne peuvent avoir reçus qu'à titre d'agréments. Le brillant dans les yeux, si estimé encore parmi les hommes, est assurément prodigué à l'espèce chatte. Nos yeux à nous n'ont d'autre faculté que de nous faire apercevoir les objets par le secours de la lumière, et nous deviennent purement inutiles partout où elle n'existe plus. Ceux des chats portent avec eux la lumière même. Le soleil ou les clartés artificielles, dont nous avons un besoin indispensable dans presque toutes nos actions, ne sont pour eux qu'un spectacle; et tandis qu'arrêtés souvent dans nos projets les plus intéressants, nous nous impatientons jusqu'à temps que l'obscurité cesse, les chats amants s'entr'aperçoivent clairement dans la gouttière ; et plus heureux que nous, leurs yeux en cherchant l'objet qu'ils aiment leur suffisent pour le découvrir.

Ces qualités lumineuses sont si dignes d'attention, qu'elles ont mérité un éloge dans le livre d'un de nos plus célèbres académiciens des sciences[1]. Il ne balance point à honorer les yeux des chats, et ces étincelles qu'on voit briller quand on les frotte à rebrousse-poil, du titre de phosphores naturels; cette remarque fera connoître aux siècles à venir que les chats n'étoient pas inutiles dans les académies, et qu'ils y concouroient à la perfection des sciences.

1. M. Lemery, *Traité de chimie.*

Examinons à présent leur caractère. Il est dangereux, si l'on en croit l'opinion vulgaire ; et cette erreur, quelque honte qu'elle fasse à notre jugement, se trouve adoptée même par des personnes de bon sens : on ne doit point s'en étonner ; les gens d'esprit sont peuples à bien des égards. C'est l'ouvrage d'une certaine portion de paresse, qui reste toujours dans ceux mêmes qui ont le plus de penchant à s'instruire ; et quelques-uns d'ailleurs ne se reprochent guère leur crédulité, quand leur vanité n'est point blessée de croire.

Comme nous avons déjà établi que les chats sont capables d'attachement et de prévenances dans la conduite qu'ils gardent avec les hommes ; pour peu que nous entrions dans le détail, nous prouverons encore qu'ils ont toute la délicatesse de l'amitié : mais on nous contestera que cette amitié soit constante, et qu'on puisse compter sur elle, on ne manquera pas de se récrier contre leur patte égratignante. C'est donc cette griffe tant reprochée dont il s'agit de faire connoître la candeur et l'innocence ; examinons d'abord sa forme : elle est si aiguë et exige des chats une si grande attention, une dextérité si parfaite pour ne point gripper, que les gens qui raisonnent le moins en conviennent, quand ils disent que les chats font patte de velours. Cette façon de parler, qui paroît n'être qu'un rébus, est cependant une analyse très fine de l'adresse admirable avec laquelle il

faut qu'un chat se serve de sa patte pour que ses ongles n'égratignent point. Voilà donc les chats dans une perpétuelle contrainte; et de quelle espèce encore? contrainte qui demande une étude d'autant plus gênante, qu'elle dérange absolument l'ordre et l'action naturelle des ressorts de sa machine. C'est donc dans une retenue, dans une attention continuelle que les chats vivent avec nous. Pour peu qu'on ouvrît les yeux sur cette situation, oseroit-on ne pas sentir, ne pas avouer que l'attachement des chats est le plus flatteur et le plus tendre que nous puissions inspirer? Il est vrai que, dans le cours de sa vie, un chat aura peut-être une douzaine de distractions : sa griffe reprendra malgré lui le jeu qui lui est imposé par la nature; encore ne sera-ce que le transport d'une joie involontaire; l'égratignure d'ailleurs ne tombant jamais que sur des mains méfiantes; cependant voilà les esprits qui se révoltent : on ne lui tient plus aucun compte de sa vertu passée; on se déchaîne; on oublie tout ce qu'il en coûte à un chat, pour ne vous pas égratigner plus souvent: quelle injustice! quelle ingratitude! Un ami amusant, délicat, a passé sa vie à se contraindre pour vous, et vous ne pardonnerez pas à son amitié quelques moments de distraction? La société pourroit-elle s'entretenir parmi les hommes, s'ils regardoient avec la même sévérité, avec cet esprit pointilleux, les coups de griffes (si je puis m'exprimer ainsi) qu'ils s'en-

tre-donnent, et presque toujours volontairement, dans le cours de leur liaison et même de leur amitié ? Ce petit manque d'égalité dans la conduite des chats, loin de nous indisposer contre eux, est une morale en action, qui devroit ne nous le faire envisager que comme des animaux autant capables de nous instruire que de nous amuser.

Tranquillisons-nous, madame, nous verrons un jour le mérite des chats généralement reconnu. Il est impossible que dans une nation aussi éclairée que la nôtre, la prévention, à cet égard, l'emporte longtemps encore sur un sentiment aussi raisonnable. N'en doutez point, dans les sociétés, aux spectacles, aux promenades, au bal, dans les académies même, les chats seront reçus, ou plutôt recherchés. Il est impossible qu'on ne parvienne point à sentir que dans son chat on possède un ami de très bonne compagnie, un pantomime admirable, un astrologue né, un musicien parfait, enfin l'assemblage des talents et des grâces ; mais nous ne pouvons encore déterminer bien précisément quand arrivera ce siècle qui sera si légitimement comparé au siècle d'or : il faudra que la raison ait détruit l'ouvrage du préjugé, et les progrès de la raison ne sont point rapides ; aux ménagements qu'elle garde avec les hommes quand elle les conduit, il semble qu'elle craigne de leur faire apercevoir que c'est elle qui les entraîne; cela est bien humi-

liant pour l'humanité et bien contraire aux intérêts des chats.

J'ai l'honneur d'être, etc.

ÉPITAPHE D'UN CHAT

Maintenant le vivre me fâche;
Et afin, Magny, que tu saches
Pourquoi je suis tant éperdu,
Ce n'est pas pour avoir perdu
Mes anneaux, mon argent, ma bourse;
Et pourquoi est-ce donques? pour ce
Que j'ai perdu depuis trois jours
Mon bien, mon plaisir, mes amours.
Eh quoi! ô souvenance grève!
A peu que le cœur ne me crève,
Quand j'en parle ou quand j'en écris:
C'est Belaud, mon petit chat gris,
Belaud qui fut par aventure
Le plus bel œuvre que nature
Fit onc en matière de chats;
C'étoit Belaud la mort aux rats,
Belaud, dont la beauté fut telle,
Qu'elle est digne d'être immortelle.
Donques Belaud premièrement
Ne fut pas gris entièrement,

Ni tel qu'en France on les voit naître,
Mais tel qu'à Rome on les voit être;
Couvert d'un poil gris argentin,
Ras et poli comme satin,
Couché par onde sur l'échine,
Et blanc dessous comme une hermine.
Petit museau, petites dents,
Yeux qui n'étoient point trop ardents;
Mais desquels la prunelle perse
Imitoit la couleur diverse
Qu'on voit en cet arc pluvieux
Qui se courbe aux travers des cieux.
La tête a la taille pareille,
Le cou grasset, courte l'oreille,
Et dessous un nez ébenin,
Un petit mufle lionnin,
Autour duquel étoit plantée
Une barbelette argentée,
Armant d'un petit poil follet
Son musequin damoisellet.
Jambe grêle, petite patte,
Plus qu'une moufle délicate;
Sinon alors qu'il dégainoit
Cela dont il égratignoit :
La gorge douillette et mignonne,
La queue longue à la guenonne,
Mouchetée diversement
D'un naturel bigarrement;
Le flanc haussé, le ventre large,
Bien retroussé dessous sa charge,
Et le dos moyennement long,

Vrai sourian, s'il en fut ong.
  Tel fut Belaud la gente bête,
Qui des pieds jusques à la tête,
De telle beauté fut pourvu,
Que son pareil on n'a point vu.
O quel malheur! ô quelle perte,
Qui ne peut être recouverte!
O quel deuil mon âme en reçoit!
Vraiment la mort, bien qu'elle soit,
Plus fière qu'un ours, l'inhumaine,
Si de voir elle eût pris la peine
Un tel chat; son cœur endurci
En eût eu, ce crois-je, merci :
Et maintenant ma triste vie
Ne haïroit de vivre l'envie.
  Mais la cruelle n'avoit pas
Goûté les folâtres ébas
De mon Belaud, ni la souplesse
De sa gaillarde gentillesse;
Soit qu'il sautât, soit qu'il grattât,
Soit qu'il tournât, ou voltigeât
D'un tour de chat, ou soit encores
Qu'il print un rat, et or et ores
Le relâchant pour quelque temps
S'en donnât mille passe-temps.
  Soit que d'une façon gaillarde,
Avec sa patte frétillarde,
Il se frottât le musequin;
Ou soit que ce petit coquin
Privé sautelât sur ma couche,
Ou soit qu'il ravît de ma bouche

La viande sans m'outrager,
Alors qu'il me voyoit manger;
Soit qu'il fît, en diverses guises,
Mille autres telles mignardises.
Mon Dieu! quel passe-temps c'étoit
Quand ce Belaud vire-voltoit;
Folâtre autour d'une pelotte,
Quel plaisir, quand sa tête sotte
Suivant sa queue en mille tours,
D'un rouet imitoit le cours!
Ou quand assis sur le derrière
Il s'en faisoit une jarretière,
Et montrant l'estomac velu,
De panne blanche crespelu,
Sembloit, tant sa trogne étoit bonne,
Quelque docteur de la Sorbonne;
Ou quand alors qu'on l'animoit,
A coup de patte il escrimoit,
Et puis appaisoit sa colère,
Tout soudain qu'on lui faisoit chère.
Voilà, Magny, les passe-temps,
Où Belaud employoit son temps;
N'est-il pas bien à plaindre donques?
Au demeurant tu ne vis onques
Chat plus adroit, ni mieux appris
A combattre rats et souris.
Belaud savoit mille manières
De les surprendre en leurs tesnières,
Et lors leur falloit bien trouver
Plus d'un pertuis pour se sauver;
Car onques rat, tant fût-il vîte,

Ne se vit sauver à la fuite
Devant Belaud; au demeurant
Belaud n'étoit pas ignorant:
Il savoit bien, tant fût traitable,
Prendre la chair dessus la table,
J'entends, quand on lui présentoit,
Car autrement il vous grattoit,
Et avec la patte friande
De loin muguettoit la viande.
Belaud n'étoit point mal plaisant,
Belaud n'étoit point mal faisant,
Et ne fit onc plus grand dommage
Que de manger un vieux fromage
Une linotte et un pinson
Qui le fâchoient de leur chanson.
Mais quoi, Magny, nous-mêmes hommes
Parfaits de tous points nous ne sommes.
Belaud n'étoit point de ces chats
Qui nuit et jour vont aux pourchats,
N'ayant souci que de leur panse :
Il ne faisoit si grand' dépense,
Mais étoit sobre à son repas,
Et ne mangeoit que par compas.
Aussi n'étoit-ce sa nature
De faire partout son ordure,
Comme un tas de chats, qui ne font
Que gâter tout par où ils vont.
Car Belaud, la gentille bête,
Si de quelque acte moins qu'honnête,
Contraint possible il eût été,
Avoit bien cette honnêteté

De cacher dessous de la cendre
Ce qu'il étoit contraint de rendre.
Belaud me servoit de jouet;
Belaud me filoit au rouet,
Gromelant une litanie
De longue et fâcheuse harmonie;
Ains se plaignoit mignardement
D'un enfantin miaulement.
Belaud (que j'aie souvenance)
Ne me fit onc plus grand' offense
Que de me réveiller la nuit,
Quand il entroyoit quelque bruit
De rats qui rongeoient ma paillasse:
Car lors il leur donnoit la chasse,
Et si dextrement les happoit,
Que jamais un n'en échappoit;
Mais, las, depuis que cette fière
Tua de sa dexte meurtrière
La sûre garde de mon corps,
Plus en sûreté je ne dors :
Et or, ô douleurs non pareilles!
Les rats me mangent les oreilles,
Même tous les vers que j'écris
Sont rongés de rats et souris.
Vraiment les dieux sont pitoyables
Aux pauvres humains misérables,
Toujours leur annonçant leurs maux,
Soit par la mort des animaux,
Ou soit par quelqu'autre présage,
Des cieux le plus certain message.
Le jour que la sœur de Cloton

Ravit mon petit peloton,
Je dis, j'en ai bien souvenance,
Que quelque maligne influence
Menaçoit mon chef de là haut,
Et c'étoit la mort de Belaud :
Car quelle plus grande tempête
Me pouvoit foudroyer la tête !
Belaud étoit mon cher mignon,
Belaud étoit mon compagnon,
A la chambre, au lit, à la table,
Belaud étoit plus accointable
Que n'est un petit chien friand,
Et de nuit n'alloit point criant
Comme ces gros marcoux terribles,
En longs miaulements horribles;
Aussi le petit mitouard
N'entra jamais en matouard :
Et en Belaud, quelle disgrâce !
De Belaud s'est perdue la race.
Que plaît à Dieu, petit Belon,
Que j'eusse l'esprit assez bon,
De pouvoir, en quelque beau stile,
Blasonner ta grâce gentile,
D'un vers aussi mignard que toi :
Belaud, je te promets, ma foi,
Que tu vivrois, tant que sur terre
Les chats aux rats feront la guerre.

(Par Du Bellay, *gentilhomme angevin, 1568.*)

QUELLE carrière pour découvrir des sujets de morale, que la conduite des chats! M. de La Fontaine a-t-il besoin de peindre un beau naturel que les occasions séduisantes peuvent corrompre? Veut-il nous mettre en garde contre nous-mêmes, quoique nous suivions le sentier de la vertu? Un chat lui fournit le sujet de son apologie.

LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX

A M. le duc de Bourgogne.

UN chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau,
La cage, le panier avoient mêmes pénates;
Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau;
L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes;
Ce dernier toutefois épargnoit son ami,
Ne le corrigeoit qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule;
Le passereau moins circonspect,
Lui donnoit force coups de bec;
En sage et discrète personne
Maître chat excusoit ses jeux.
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connoissent tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit :

Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton;
Entre les deux oiseaux il arriva querelle,
Et Raton de prendre parti :
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami :
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre?
Non de par tous les chats; entrant lors au combat,
Il croque l'étranger : vraiment, dit maître Chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat.
Cette réflexion fit aussitôt croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela toute fable est un œuvre imparfait,
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre m'abuse,
Prince, vous les aurez incontinent trouvés;
Ce sont des jeux pour vous et non pas pour ma muse,
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

LE RENARD ET LE CHAT

Poésies du chevalier de Saint-Gilles.

Il n'est rien tel que d'avoir de l'esprit,
Dit un renard; pour moi, sans contredit,
J'en ai bien plus qu'aucune autre pécore,
Et sans mentir je puis compter encore

Deux cents bons tours que j'ai mis par écrit;
Moi, dit le chat, j'en sais pour mon profit
Un merveilleux que ma mère m'apprit;
Content du mien, tous les autres j'ignore;
Il n'est rien tel.
Dans ces instants l'un et l'autre entendit
Un bruit de chiens, l'un et l'autre partit :
Le matou grimpe au haut d'un sicomore,
L'autre est en proie au chien qui le dévore.

Point de finesse où le bon sens suffit.

ÉPITRE DE TATA

Chat de Madame la marquise de Mongla,

A GRISETTE

Chatte de Madame Deshoulières.

J'AI reçu votre compliment;
Vous vous exprimez noblement,
Et je vois bien dans vos manières
Que vous méprisez les gouttières.
Que je vous trouve d'agréments!
Jamais chatte ne fut si belle,
Jamais chatte ne me plut tant;
Pas même la chatte fidèle

Que j'adorois uniquement.
Quand vous m'offrez votre tendresse,
Me parlez-vous de bonne foi ?
Se peut-il que l'on s'intéresse
Pour un malheureux comme moi ?
Hélas ! que n'êtes-vous sincère ?
Que vous me verriez amoureux !
Mais je me forme une chimère ;
Puis-je être aimé ? puis-je être heureux ?
Vous dirai-je ma peine extrême ?
Je suis réduit à l'amitié,
Depuis qu'un jaloux sans pitié
M'a surpris aimant ce qu'il aime.
— Épargnez-moi le récit douloureux
De ma honte et de sa vengeance :
Plaignez mon destin rigoureux :
Plaindre les maux d'un malheureux
Les soulage plus qu'on ne pense ;
Ainsi je n'ai plus de plaisirs.
Indigne d'être à vous, belle et tendre Grisette,
Je sens plus que jamais la perte que j'ai faite,
En perdant mes désirs :
Perte d'autant plus déplorable
Qu'elle est irréparable.

RÉPONSE DE GRISETTE A TATA

COMMENT osez-vous me conter
Les pertes que vous avez faites?
En amour c'est mal débuter,
Et je ne sais que moi qui voulusse écouter
Un pareil conteur de fleurettes.
Ha! fi (diroient nonchalamment
Un tas de chattes précieuses)
Fi, mes chères, d'un tel amant;
Car, si j'ose, Tata, vous parler librement,
Chattes aux airs penchés sont les plus amoureuses.
Malheur chez elles aux matous
Aussi disgraciés que vous.
Pour moi qu'un heureux sort fit naître tendre et sage,
Je vous quitte aisément des solides plaisirs;
Faisons de notre amour un plus galant usage:
Il est un charmant badinage,
Qui ne tarit jamais la source des désirs.
Je renonce pour vous à toutes les gouttières,
Où (soit dit en passant) je n'ai jamais été;
Je suis de ces minettes fières,
Qui donnent aux grands airs, aux galantes manières.
Hélas! ce fut par-là que mon cœur fut tenté,
Quand j'appris ce qu'avoit conté
De vos appas, de votre adresse
Votre incomparable maîtresse.

Depuis ce dangereux moment,
Pleine de vous, autant qu'on le peut être,
Je fis dessein de vous faire connaître
Par un doucereux compliment,
L'amour que dans mon cœur ce récit a fait naître.
Vous m'avez confirmé, par d'agréables vers,
Tout ce qu'on m'avoit dit de vos talents divers.
Malgré votre juste tristesse,
On y voit, cher Tata, briller un air galant,
Les miens répondront mal à leur délicatesse :
Écrire bien n'est pas notre talent ;
Il est rare, dit-on, parmi les hommes même.
Mais de quoi vais-je m'alarmer ?
Vous y verrez que je vous aime,
C'est assez pour qui sait aimer.

RÉPONSE DE TATA A GRISETTE

Grisette, avec raison je suis charmé de vous,
Vous avez de l'esprit plus que tous les matous;
Jamais, à ce qu'on dit, chatte ne fut mieux faite :
Mais, ceci soit dit entre nous,
N'êtes-vous point un peu coquette ?
Vous pouvez l'avouer, sans paroître indiscrette.
Le mal n'est pas grand en effet ;

Et, s'il faut tout dire, Grisette,
Moi-même franchement je suis un peu coquet,
Malgré la perte que j'ai faite.
On peut bien sans amour écrire galamment,
Quand on a, comme vous, tant de belles lumières.
Mais, croyez-moi, pour parler savamment,
Surtout en certaines matières,
Il faut avoir fréquenté les gouttières,
On ne devient pas habile autrement.

Après tout, c'est une foiblesse
A nous de n'oser coqueter :
Sur ce point pourquoi nous flatter ?
Les matous coquettent sans cesse,
C'est là leur vrai talent; à quoi bon le cacher?
Il n'est point de chatte Lucrèce,
Et l'on ne vit jamais de prude en notre espèce;
Cela soit dit sans vous fâcher.
Coquetons, cherchons à nous plaire,
Puisque le sort le veut ainsi;
En un mot, aimons-nous, nous ne saurions mieux faire ;
Vous avez de l'esprit, j'en ai sans doute aussi;
Je crois que je suis votre affaire.

Avec moi votre honneur ne court aucun danger,
C'est un malheur dont quelquefois j'enrage,
Et c'est pour vous, Grisette, un petit avantage;
Car, s'il est vrai que vous soyez si sage,
Je n'aurois pu vous engager.
Ah! vous m'entendez bien, mais changeons de langage,
Je pourrois vous désobliger.

Eh bien, ma chère Grisette,
Établissons un commerce entre nous;
Foi de matou, vous serez satisfaite
Des respects que j'aurai pour vous.

RÉPONSE DE GRISETTE A TATA

LORSQUE j'abandonne pour vous
De charmants, de tendres matous,
Quand je pense établir une amitié parfaite,
Car c'est tout ce que l'on peut établir entre nous,
Pourquoi m'appellez-vous coquette?
La réprimande est indiscrette;
D'une bizarre humeur elle paroît l'effet :
Est-ce sur le nom de Grisette,
Que vous me soupçonnez d'avoir le cœur coquet?
Mon nom ne convient pas à l'air dont je suis faite.

Quoi! pour écrire galamment,
Pour avoir dans l'esprit quelques vives lumières,
Falloit-il assurer qu'on ne peut savamment
Parler sur certaines matières
Sans avoir couru les gouttières?
Chats connoisseurs en jugent autrement.

Mais, quand même on auroit quelque douce foiblesse,
Est-ce avec vous, hélas! qu'on voudroit coqueter?

Vous aimez trop à vous flatter.
Il est temps que votre erreur cesse,
Elle m'outrage, enfin, pourquoi vous le cacher?
S'il n'est point de chatte Lucrèce,
Il n'est point de Tarquin, Tata, de votre espèce;
Cela soit dit sans vous fâcher.

Quand un chat, comme vous, se propose de plaire,
Il devroit en user ainsi :
De jaloux soupçons se défaire,
Et de ses airs grondeurs aussi,
Sans cela, Tata, point d'affaire.

Je ne veux point du tout m'aller mettre en danger
D'entendre tous les jours dire, morbleu j'enrage
Il n'en faudroit pas davantage
Pour me rebuter d'être sage;
Et souvent par dépit on se peut engager
A quelque bagatelle au delà du langage;
Ceci soit dit encore sans vous désobliger,

Adieu, Tata; foi de Grisette,
Mais de Grisette comme nous,
Je ne suis pas plus satisfaite
De votre lettre que de vous.

RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON

Chien du maréchal de Vivonne.

On auroit bien connu, sans que vous l'eussiez dit,
Que vous êtes sorti de la race cynique;
L'air dont vous répondez à ce qu'on vous écrit,
En est une preuve authentique;
Vous ne mordez pas mal; pour vous rien n'est sacré;
Devant vous rien ne trouve grâce;
Vous déchirez tout; et malgré
De vingt siècles le long espace,
Du beau talent de votre race
Vous n'avez point dégénéré:
Mais qu'il soit véritable, ou qu'il soit apocryphe,
Que vous soyez des descendants
De ces philosophes mordants,
Si vous avez de bonnes dents,
Nous n'avons pas de mauvaise griffe;
Cependant, comme j'aime à n'en jamais user,
Si vous vouliez bien vous défaire
De certaine hauteur qui ne me convient guère,
Je pourrois avec vous quelquefois m'amuser.
Vous me croyez peut-être une chatte vulgaire :
Je m'en vais vous désabuser.
Si pour aïeux vous comptez Diogène,
Cratès et tous les autres chiens,
Moi, que vous méprisez, je compte pour les miens,
Tous les dieux dont la fable est pleine.

Quand les Titans audacieux
Risquèrent follement d'escalader les cieux,
Le Dieu qui lance le tonnerre,
Incertain du succès d'une insolente guerre,
Voulut que déesses et dieux
Quittassent le ciel pour la terre;
Dont, soit dit en passant, ils furent tous joyeux:
Entre tous les pays, l'Égypte fut choisie.
Là, sous de différentes peaux,
Sous de jolis, de laids museaux,
Se cachèrent un temps les buveurs d'ambroisie.
L'un étoit bœuf, l'autre étoit ours;
L'autre d'un beau plumage emprunta la parure;
Une chatte fut la figure
Que prit la reine des amours;
Et comme elle est bonne princesse,
Pour éviter oisiveté,
Elle contenta la tendresse
D'un jeune chat épris de sa beauté;
Tant qu'enfin la belle déesse
Fit des chatons en quantité.
C'est de cette source divine
Que je tire mon origine.
Qui de nous deux, Cochon, dites la vérité,
Doit se piquer de qualité?
Ce discours vous déplaît peut-être.
Parlons de votre esprit, vous en faites paroître
Dans tout ce que vous écrivez.
Mais est-il à vous seul cet esprit qui sait plaire?
Et ne devez-vous point à votre secrétaire
Tant de brillants endroits si finement trouvés?





Car. Coypel In



Page 124

Entre nous, Cochon, je soupçonne
Qu'un tel secrétaire vous donne
Plus d'esprit que vous n'en avez.
Je connois son tour, ses manières
Vives, charmantes, singulières.
Apollon ne fait pas des vers plus élevés :
Pour moi je n'ai que mes seules lumières ;
Je vous l'apprends, si vous ne le savez ;
Et que je ne cours point les toits ni les gouttières ;
Jamais cris aigus, scandaleux,
Ne sont sortis de ma modeste gueule.
Lorsque l'Amour me fait sentir ses feux,
Ce n'est qu'à ma maîtresse seule
Que j'ose confier mes secrets amoureux.
Alors sensible aux tourments que j'étale,
D'un chat digne de moi sa bonté me régale ;
Cela s'appelle-t-il un destin malheureux ?
Si ce Maréchal qui vous aime,
Vouloit pour vous faire de même ;
Si ce véritable héros,
Qui seul a plus d'esprit et de valeur que trente,
Lorsque l'Amour trouble votre repos,
Offroit à vos désirs une chienne charmante,
On ne vous verroit point réduit
A la nécessité d'idolâtrer sans fruit
Une maîtresse égratignante.

RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON

JAMAIS chien n'eut tant de savoir,
Jamais chien n'eut tant d'éloquence,
Tant d'esprit, tant d'amour que vous en faites voir,
Veuillent les immortels, auteurs de ma naissance,
Soutenir contre vous mon chancelant devoir!
Ils exaucent mes vœux, et déjà je commence
A sentir dans mon cœur l'effet de leur secours.
Je vous vois des défauts qui vont rompre le cours
D'un feu qui m'auroit pu coûter mon innocence:
Oui, je remarque en vous un défaut furieux;
En est-il un plus grand que l'indigne foiblesse
Qui vous fait renoncer à vos doctes aïeux?
Il vous seroit plus glorieux
Qu'on crût qu'avec leur sang vous avez leur sagesse,
Que de puiser votre noblesse
Dans la source du sang des dieux;
Semblable à ces humains, dont la vaine folie
Est de traîner d'illustres noms,
Et qu'à prix d'argent on allie
Aux plus éclatantes maisons,
Dont l'antique histoire est remplie;
Découvrent-ils des noms plus grands,
Un fourbe généalogiste,
D'eux, à ces noms trouve une piste;
Comme ils changent d'habits, ils changent de parents;
Chez eux l'orgueil domine, et non pas la nature.
Je connois leurs défauts mieux qu'ils ne font les miens;

Mais je ne savois pas, Cochon, je vous le jure,
Qu'il fût des d'Hoziers chez les chiens;
A peu près voilà votre histoire :
Hier cynique, aujourd'hui dieu :
Vous êtes dans les cieux, aux bords de l'onde noire
Et sur terre, en troisième lieu;
Cela n'est pas facile à croire.
Quoi! vous seriez tout à la fois
Le grand chien dont l'ardeur nous brûle,
Le laid chien à la triple voix,
Le gros chien dont je fais scrupule
D'écouter les tendres abois?
Vous parois-je assez bête, ou bien assez crédule,
Pour croire qu'un chien en soit trois?
Lorsque je vous contai la galante aventure
Qu'eut Vénus sur les bords du Nil,
Je n'eus point, comme vous, recours à l'imposture;
Je ne prouve pas bien, dites-vous, qu'en droit fil
Je sois de la mère des Grâces;
Quelle preuve vous en faut-il?
Passons-nous des contrats qui, des premières races
Jusqu'à nous conservent les traces;
Je ne puis donc avoir pour moi
Que la seule mythologie.
Quel livre est plus digne de foi,
Qu'un livre qui contient en soi
La première théologie?
Si parmi les célestes feux
Qui règlent le sort de chaque être,
On voit votre espèce paroître,
N'en soyez pas plus orgueilleux.

L'âne de l'ivrogne Silène,
Le bouc sale et puant, le scorpion hideux,
Et mille monstres affreux
Font, comme elle, briller la lumineuse plaine.
Mais, Cochon, montrez-moi quelqu'un de parmi vous
Dont on ait cru la cervelle assez saine
Pour lui donner la forme humaine,
Comme les dieux ont fait pour nous.
Jadis un jeune fou possédoit une chatte,
Pour qui l'histoire dit qu'il prit beaucoup d'amour ;
Il ne se passoit pas un jour
Qu'il ne baisât cent fois et sa gueule et sa patte;
De cet étrange amour c'étoit là tout le fruit;
Et comme il faut quelqu'autre chose,
Ce pauvre amant se vit réduit
A demander aux dieux une métamorphose.
Il n'épargna ni soins, ni pleurs, ni revenus,
Pour se rendre Vénus propice.
Le célèbre temple d'Érice,
Fuma de plus d'un sacrifice.
Il fit tant enfin que Vénus,
Par excès de pitié pour sa bizarre flamme,
De sa chatte fit une femme.
N'allez pas, en chien ignorant,
Croire encor que j'impose à la belle déesse;
De l'honneur fait à mon espèce,
Je donne Ésope pour garant;
Mais oublions tous deux notre race immortelle.
Finissons, Cochon, j'y consens,
Une si fameuse querelle;
Soyez pour moi tendre et fidèle,

Malgré les dieux je cède au trouble que je sens.
Que les galants propos, que les jeux innocents
    Naissent chez nous d'une tendresse
Que ne soutiendra point le commerce des sens
    Allons ensemble, allons sans cesse
    Cueillir aux rives du Permesse
    De ces fleurs qui durent toujours.
  Couronnons-en ce maître incomparable,
Dont le divin génie embellit vos discours;
Et laissons dans le monde un souvenir durable
    De nos singulières amours.

LES CHATS

TRAGÉDIE LYRIQUE

ACTEURS

GRISETTE, chatte de Mme Deshoulières, amante de Cochon.

MIMY, chat de Mlle Deshoulières, amant de Grisette.

MARMUSE, chat de Mme Deshoulières, confident de Mimy.

CAFAR, chat des minimes de Chaillot, député des chats du village.

TROUPE DE CHATS DU VOISINAGE.

L'AMOUR.

La scène est à Paris,
dans la maison de Mlle Deshoulières

LES CHATS

TRAGÉDIE LYRIQUE

Le théâtre s'ouvre et représente une terrasse de plain-pied aux gouttières.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIMY, MARMUSE,

Chœur de chats du voisinage.

MIMY.

Je ne puis plus souffrir les rigueurs dont Grisette
Paye mes soins et mon tourment.
Pour Cochon, tu le sais, l'ingrate me maltraite;
Ciel! quel déréglement!
Une chatte choisir un chien pour son amant :
Conçois-tu bien, mon cher Marmuse,
L'excès des peines que je sens?
Depuis deux ans
Un vilain chien possède un cœur qu'on me refuse.

MARMUSE.

A votre désespoir, Mimy,
Je ne puis exprimer combien je suis sensible,
J'ai vers la belle gloire une pente terrible;

Et de plus je suis votre ami ;
Croyez-moi, quittez une chatte
Assez peu délicate
Pour préférer un chien au plus parfait des chats.

MIMY.

Je ne saurois cesser d'adorer ses appas ;
Mais il faut aujourd'hui que ma vengeance éclate ;
Ami, ne m'abandonne pas,
Viens m'aider à punir une maîtresse ingrate.

MARMUSE.

Quand il faut vous servir, pour moi rien n'est sacré ;
Allons, je vous offre ma patte,
Disposez-en à votre gré.

SCÈNE II.

MIMY, MARMUSE, CAFAR,

Chœur de chats du voisinage.

CAFAR.

Apprenez, beaux matous, une grande nouvelle,
Cochon vient de perdre le jour ;
Une rage affreuse et cruelle
A Grisette a ravi l'objet de son amour.

MARMUSE.

Le cœur de Grisette
Est donc à louer,

Avec la coquette
Qui veut se jouer!
Pour moi qui me pense
Un chat d'importance,
Je ne ferai rien
Qui vous fasse dire
Que mon cœur aspire
Aux restes d'un chien.

MIMY.

Quelle main favorable a lavé notre injure
Dans le sang de ce chien maudit?
Cafar, faites-nous le récit
De cette agréable aventure.

MARMUSE.

Ne va pas imiter le style triomphant
D'un genre de mortels que beaux esprits on nomme,
La mouche entre leurs mains devient un éléphant.
Et l'on pourroit aller de Paris jusqu'à Rome,
Avant qu'ils eussent dit le chagrin d'un enfant
A qui l'on dérobe une pomme.

CAFAR.

Je n'ai garde d'être si sot.
Un village, ici près, qu'on appelle Chaillot,
Agréable, abondant, vaste, peuplé tout comme...

MARMUSE.

Justement, t'y voilà, nous pouvons faire un somme,
Avant que nous soyons à la mort de Cochon,
Harangueur fastueux, dont l'éloquence assomme;
Puisse-t-on de ta peau bientôt faire un manchon!

CAFAR *à Mimy.*

Ce fou vous est-il nécessaire?

MIMY.

Ne vous amusez pas à ses emportements.

CAFAR.

Sachez donc que depuis un temps
Chaillot est devenu le séjour ordinaire
D'un maréchal, vaillant comme défunt César,
Sage comme un Caton, savant comme un Homère...

MARMUSE.

Halte-là, mon ami Cafar,
L'éloge n'est pas ton affaire;
Nous connoissons ce maréchal,
Ce qu'il a fait, ce qu'il peut faire,
Et nous l'aimons, foi d'animal.

CAFAR *à Mimy.*

Ne voulez-vous pas faire taire
Ce petit fripon de matou?

MIMY *à Marmuse.*

Ah! Marmuse, écoutez, si vous voulez me plaire.

MARMUSE.

Qu'il me soit donc permis de bâiller tout mon soûl.

CAFAR.

Cochon trop orgueilleux des faveurs de son maître,
De tous les autres chiens attirant le courroux :
C'en est trop, dirent-ils, vengeons-nous, vengeons-nous;
Il faut nous défaire d'un traître.

La rage à cet instant vint s'offrir devant eux :
Qu'un de vous aujourd'hui, dit-elle, me reçoive
Sans qu'on s'en aperçoive,
Je punirai cet orgueilleux.
Citron, sans tarder davantage,
Ouvre toute son âme à la cruelle rage;
D'abord ce chien adroit
Parcourut le village,
Puis vint prendre Cochon par un vilain endroit,
Et l'envoya là-bas tout droit.

MIMY.

La fortune pour nous devient donc favorable;
Ce chien, ce rival redoutable,
Pour qui nos tendres soins ont été négligés,
A subi des destins l'arrêt irrévocable;
Mais peut-être les maux dont l'Amour nous accable.
N'en seront pas plus soulagés.
Grisette pleurera ses plaisirs dérangés.
Quand on aime, est-ce un avantage,
De voir du fier objet, à qui l'on rend hommage,
Les beaux yeux toujours affligés?

CHŒUR DE CHATS.

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.

MARMUSE *à Mimy.*

Au lieu de vous répandre en de belles paroles,
Nous ferions mieux d'aller à pas bien ménagés,
Dérober là-bas quelques soles,
Ou de certains chapons, de graisse tout chargés,
Que je sais qu'on n'a pas mangés.

MIMY.

Marmuse, un autre soin m'occupe.

MARMUSE.

En héros de roman, comme une franche dupe,
Cher ami, vous vous érigez.

CHŒUR DE CHATS.

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.

SCÈNE III.

GRISETTE, MIMY, MARMUSE, CAFAR,

Chœur de chats du voisinage.

GRISETTE.

Cruels matous, qu'osez-vous dire?
Songez-vous que vous m'outragez?

CHŒUR DE CHATS.

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.

GRISETTE.

A mes cruels ennuis je ne saurois suffire,
Mon juste désespoir va finir mes malheurs.
Miaou, miaou, coulez, coulez, mes pleurs,
Malgré la haine naturelle
Que le ciel en naissant imprima dans nos cœurs :
Cochon désarma mes rigueurs;

Et je perdis pour lui le beau nom de cruelle;
Miaou, miaou, coulez, coulez, mes pleurs.

MARMUSE.

Grisette, rougissez de vos folles douleurs.

CHŒUR DE CHATS.

Grisette, rougissez de vos folles douleurs.

GRISETTE.

Non, ce n'est point assez de pleurer ce que j'aime,
Son trépas demande le mien.
Mourons pour cet illustre chien;
A ces mânes errants immolons-nous nous-même;
Non, ce n'est point assez de pleurer ce que j'aime,
Son trépas demande le mien.

MIMY.

Ce n'est donc pas assez, chatte injuste et barbare,
D'avoir trahi votre devoir
Par une passion bizarre;
Quand la mort d'un rival rallume mon espoir,
Il faut encor me faire voir
Tout ce qu'à mon amour votre douleur prépare.
Craignez que cette patte... ah! ma raison s'égare,
Je frissonne... je meurs...

MARMUSE, *à Mimy.*

Bon soir.

à Grisette.

C'est un diable quand on l'irrite;
Ne vous exposez pas à son ardent courroux,
A contenter ses feux tout en lui vous invite;

Cochon n'avoit d'autre mérite
Que celui d'être aimé d'un héros et de vous.

GRISETTE.

Son choix autorisoit ma fatale foiblesse;
On sait pour mon amant la douleur qui le presse,
Mon cher Cochon étoit le plus beau des toutous.
— Miaou, miaou.

MARMUSE.

Peste des miaous.
Beauté capricieuse
Soyez un peu moins précieuse,
Le ridicule suit de bien près les grands goûts.
Cet assemblage de merveilles,
Ce Cochon, ce chien tant aimé,
Étoit sans queue et sans oreilles;
Il fut, dit-on, sauvé de l'égout de Marseille,
Et Cochon fut nommé,
Tant il avoit de l'air de cette bête immonde;
Il sortoit de sa gueule une certaine odeur
Qui se faisoit sentir de cent pas à la ronde;
Il ne lui restoit plus qu'un œil distillateur:
C'étoit, à cela près, le plus beau chien du monde.

GRISETTE, CHŒUR DE CHATS.

Non, Cochon étoit fait { pour enflammer un cœur.
{ pour faire mal au cœur.

MARMUSE.

Durant tout le cours de sa vie,
Il ne se passa jour, je n'en excepte aucun,

Qu'il ne lui prît une sincère envie
De dévorer toujours quelqu'un;
Chapons, perdrix entroient dans sa panse profonde,
Sans qu'il prît soin de les mâcher.
Caresses ni bienfaits ne pouvoient le toucher :
C'étoit, à cela près, le meilleur chien du monde.

GRISETTE.

Ose-t-on à mon cœur porter de pareils coups?
Ah! que d'horreurs, et quel blasphème!
Redoutez, médisants matous,
Redoutez ma fureur extrême,
Tremblez, tremblez tous.
Toi, divine Vénus, dont je suis descendue,
Viens ici défendre mes droits;
Ne laisse pas pour moi ta tendresse inconnue;
Punis des habitants des toits
La brutale et dure insolence,
C'est en moi ton sang qu'on offense.

MARMUSE.

Nous redoutons peu sa vengeance,
Un chat, aux bords du Nil, fut jadis son époux,
Et nous avons fait connoissance,
Tandis qu'elle étoit parmi nous.
Cessez donc d'invoquer la charmante déesse.
Redonnez-vous à votre espèce,
Votre destin sera plus doux.

CHŒUR DE CHATS.

Redonnez-vous à votre espèce,
Votre destin sera plus doux.

GRISETTE.

Je dois à Cochon ma tendresse;
Dussiez-vous être encor mille fois plus jaloux,
Vous verrez à quel point pour lui je m'intéresse.

CHŒUR DE CHATS.

Redonnez-vous à votre espèce,
Votre destin sera plus doux.

MARMUSE.

Menuet.

Il faut n'être pas mal folle,
Pour aimer un amant mort;
Les humains en sont d'accord,
On apprend à leur école
Que l'absent a toujours tort.

MIMY.

L'ingrate a déjà fait retraite,
Elle fuit mes feux irrités.
Ah! cruelle chatte, arrêtez,
Grisette, Grisette, Grisette.

CHŒUR DE CHATS.

Grisette, Grisette, Grisette;
Ah! cruelle chatte, arrêtez.

SCÈNE IV.

L'AMOUR, MIMY, MARMUSE, CAFAR,
Chœur de chats.

L'AMOUR, *à califourchon sur une gouttière.*

Tendre matou, laissez-la faire,
Votre infortune finira;
J'en jure par mon arc, j'en jure par ma mère;
La constance est une chimère,
Dont Grisette se lassera.

CHŒUR DE CHATS.

Croyons, croyons l'Amour, ce dieu nous vengera.



LES

AMES RIVALES

HISTOIRE FABULEUSE



LES

AMES RIVALES

HISTOIRE FABULEUSE

PREMIÈRE PARTIE



Les Indiens dévoués bien sincèrement au culte de Brama obtenoient jadis de ce dieu une faveur bien admirable : leur âme avoit la liberté de quitter leur corps pour passer dans un autre, et revenir ensuite reprendre leur demeure ordinaire. Ces âmes libres pouvoient aussi se placer dans des plantes, dans des animaux, dans

des instruments de musique; parcourir les astres et enfin se promener dans l'univers : les corps, pendant l'absence de l'âme, restoient plongés tranquillement dans une espèce de sommeil.

Cette merveilleuse liberté dépendoit uniquement d'une prière mystérieuse appelée le Mandiran. Soit qu'on tînt cette prière d'une révélation immédiate de Brama, soit qu'on l'eût apprise d'un de ses favoris, il ne falloit que la réciter, aussitôt votre âme pouvoit se séparer de sa personne.

Les Indiens n'ont pas joui longtemps d'un privilège envié si justement des autres nations. L'événement qui a déterminé Brama à les en priver remplit un des plus importants chapitres du livre sacré[1], qui contient les aventures des âmes libres.

Autrefois dans le royaume de Malleani[2], dès qu'une fille avoit quinze ans, ses parents lui présentoient douze amants, dont l'âge, la naissance et la fortune étoient convenables, et ces amants passoient une année près d'elle sans la perdre de vue un seul moment. Le dernier jour de cette année elle pouvoit se déclarer en faveur d'un des prétendants, qui par cette préférence devenoit son époux, et donnoit pour le reste

1. Les Indiens appellent ce livre le Pouranam.

2. Le royaume de Malleani est situé dans cette partie de l'Inde appelée le Calécut. Les femmes dans ce pays ont l'autorité sur les hommes, elles en choisissent le nombre qu'elles veulent, et elles les traitent comme des esclaves.

de la vie l'exclusion à tous les amants. Une fille étoit libre aussi de ne point aimer, c'est-à-dire de prendre douze nouveaux amants, et de n'avoir point d'époux. Voici dans quelle vue cet usage étoit établi. Pendant le cours d'une année, une fille sans cesse entourée de ses amants avoit le temps de pénétrer leur caractère, quelque attention, quelque intérêt qu'ils eussent à le cacher. Ainsi on s'unissoit autant par convenance que par penchant. Eh, quelle félicité suivoit une pareille union ! Si par hasard l'amour venoit à diminuer, l'amitié déjà établie remplissoit si bien la place de cette passion, que les époux n'avoient presque rien à regretter.

La princesse Amassita, fille du souverain de Malleani, étant parvenue à l'âge d'être mariée, les plus grands princes de l'Inde se disputèrent l'honneur d'être du nombre des douze amants. Elle étoit bien digne de cet empressement : elle joignoit à une figure charmante un certain agrément dans l'esprit et dans le caractère, qui forçoit les femmes les plus vaines à lui pardonner d'être plus aimable qu'elles.

Parmi les illustres concurrents qui furent préférés, Mazulhim, prince de Carnate et Sikandar, prince de Balassor, se distinguèrent bientôt, l'un par les grâces avec lesquelles il cherchoit à plaire, et l'autre par l'impétuosité de sa passion. Cette tendresse très vive de part et d'autre ne mit point cependant d'égalité entre eux aux

yeux de la princesse; Mazulhim seul intéressoit son cœur, mais elle n'osoit se l'avouer, craignant de s'être prévenue trop favorablement sur le caractère de ce prince : elle s'attachoit à garder plus sévèrement avec lui l'extérieur d'indifférence qu'elle devoit avoir pour ses amants, jusqu'au moment de choisir un époux.

Le prince de Carnate étoit dans une extrême agitation : né aussi modeste que sensible, il n'osoit se flatter de l'emporter sur ses rivaux : il se croyoit chaque jour à la veille de voir finir l'année des épreuves (c'est ainsi que l'on appeloit le temps que les douze amants passoient auprès de la princesse); il n'en vouloit pas perdre un seul moment. Dans cette vue, il pria le dieu Brama de lui révéler la sublime prière, et ce fut avec des instances si vives, ses intentions étoient si pures qu'elles eurent leur effet. Depuis ce moment, dès que la nuit étoit venue l'âme du prince de Carnate partoit et s'introduisoit dans l'appartement de la princesse, dont l'accès étoit alors interdit à ses amants. Mazulhim par ce secours s'épargnoit des moments d'absence qui lui auroient été insupportables : mais parmi ses concurrents, il ne possédoit pas seul cette indépendance de l'âme; Sikandar en jouissoit depuis longtemps : il avoit séduit, en répandant les trésors de Golconde [1], un péni-

1. C'est dans le royaume de Golconde que se trouvent les mines de diamants.

tent [1] aimé de Brama, et ce favori infidèle lui avoit enfin appris le Mandiran.

La princesse se dissimuloit en vain son penchant pour le prince de Carnate; il parut à bien des marques dont elle seule ne s'apercevoit pas. C'est l'illusion ordinaire des amants; ils s'imaginent que leur secret ne s'est point échappé, tant qu'ils ne se sont point permis la satisfaction de le trahir. Mazulhim crut entrevoir cette préférence, mais cette idée flatteuse s'évanouissoit bientôt : inquiet dans ce qu'il osoit se promettre, il falloit, pour être tranquille, un mot de la bouche de la princesse. Eh! comment l'obtenir! Amassita ne voyoit jamais ses amants qu'ils ne fussent rassemblés et ne leur parloit qu'en public; aussi on avoit toujours ses rivaux pour confidents.

Un jour qu'ils étoient chez la princesse, Mazulhim imagina un moyen pour avoir un entretien secret avec elle. La conversation rouloit, selon la coutume ordinaire, sur les charmes d'Amassita. Madame, dit le prince de Carnate, n'osant présumer que nos continuels hommages vous plaisent, nous avons bien lieu de craindre qu'ils vous ennuyent. Vous n'entendez jamais que des louanges, que des protestations exagérées peut-être : non que vous

1. Les pénitents sont, dans la mythologie des Indiens, ce qu'étoient les héros à l'égard des dieux des Grecs. Ces pénitents, quoique mortels, disputent quelquefois de puissance avec les dieux.

ne soyez digne des éloges les plus flatteurs et des vœux les plus tendres; mais il n'est pas donné à tous les amants d'exprimer heureusement ce qu'ils ressentent. Vous ne trouvez que des prévenances qui ne vous laissent pas le temps de désirer, et il y a des gens qui nous impatientent quand ils nous devinent. Il est sûr du moins que si l'un de vos amants est assez heureux pour vous intéresser par cet extrême empressement, les onze autres vous en deviennent plus insupportables. Oserois-je vous proposer un moyen de vous épargner ces mêmes hommages, qui vraisemblablement vous importunent? Souffrez qu'aujourd'hui chacun de vos amants vous entretienne un quart d'heure seulement avec quelque liberté : ce sera pour leur amour une occasion de paroître dans toute sa sincérité. Ce quart d'heure expiré, les soins, les petites prévenances qui sont autant de fadeurs, les serments prodigués sans qu'on les exige, les louanges à découvert qui blessent un amour-propre délicat, au lieu de le flatter; enfin toute cette déclamation ordinaire de la tendresse ne leur sera plus permise, il faudra qu'ils se contraignent; ainsi l'enjouement, la finesse de l'esprit, les ressources de l'imagination prendront la place du sérieux de l'amour : caractère le plus ennuyeux dans les amants qui ne sont point aimés. Mon cœur ne m'engage à vous proposer cette conduite à l'égard de vos amants, que parce qu'il est plus occupé de votre

bonheur que du sien même. Je souffrirai extrêmement sans doute à me taire; mais si je ne suis pas assez heureux pour mériter quelque préférence, ne vous plus parler de ma tendresse est la seule marque que je puis vous en donner sans vous déplaire.

La princesse parut surprise du discours de Mazulhim. Votre idée, répondit-elle, est effectivement très raisonnable. Il est vrai que si mon cœur s'étoit déjà déterminé, l'amant vers lequel il pencheroit se tairoit comme les autres et son silence peut-être me seroit moins supportable encore, que l'ennui d'entendre ses rivaux. J'accepte cependant le projet que votre prudence vous fait imaginer, je ne veux pas être moins raisonnable que vous. La princesse prit un air sérieux en achevant cette réponse, ne s'apercevant pas que ce sérieux pouvoit ressembler à un reproche. Amassita commença dès le jour même cette espèce d'audience qu'elle venoit de promettre : le temps de la promenade et celui des jeux furent employés à écouter ses amants. Les concurrents du prince de Carnate eurent les premiers moments, que la princesse abrégea souvent d'autorité. Sikandar s'approcha d'elle, montrant assez de confiance de n'être point haï. Comme à la faveur des différentes métamorphoses qu'il pouvoit prendre, il entroit dans l'appartement d'Amassita, lorsqu'elle n'étoit qu'avec ses femmes, il avoit remarqué que la princesse se livroit à une certaine rêverie qui

n'avoit point l'air de l'ennui : il expliquoit favorablement pour lui ce même trouble, tandis que le prince de Carnate, sans oser s'en flatter, en étoit l'unique cause. La princesse l'écouta sans jamais lui répondre ; et le quart d'heure à peine achevé : Souvenez-vous, lui dit-elle, que pour le reste de l'année je suis dispensée de vous entendre. Le prince de Carnate s'offrit alors, Sikandar se retira, et les autres amants observèrent avec inquiétude cette espèce de tête-à-tête, le dernier qu'Amassita devoit accorder.

Mazulhim vint à son tour, mais avec un trouble qui ne lui permit pas de remarquer que la contenance de la princesse n'étoit guère plus assurée que la sienne. Madame, lui dit-il, à présent je suis au désespoir de la loi que je vous ai engagée à prescrire : voici peut-être la dernière fois que je puis vous dire que je vous aime. Que deviendrai-je, si votre choix regarde un autre que le plus tendre de vos amants ? Alors fixant ses yeux sur ceux de la princesse, son trouble augmenta, et il cessa de parler. Amassita, qui sembloit ne s'occuper que d'un tapis de fleurs sur lequel ils se promenoient, n'étoit rien moins que distraite : elle ne sentoit plus, comme en écoutant ses autres amants, l'impatience de voir finir la conversation : elle avoit trouvé qu'ils mettoient dans leurs discours trop d'empressement de paroître amoureux, et plus encore d'envie de plaire : celui de Mazul-

him ne lui parut pas assez tendre; elle tourna les yeux sur les siens, sans trop démêler encore ce qu'elle y cherchoit; et voyant qu'il gardoit toujours le silence : Vous n'avez qu'un quart d'heure, dit-elle. A ces mots son embarras augmenta, et elle resta à son tour un moment sans parler. Belle Amassita, reprit Mazulhim avec plus d'assurance, eh ! pourquoi me faire sentir davantage le peu qu'il durera, ce moment où je puis vous parler sans avoir mes odieux rivaux pour témoins ? Ah ! si j'étois l'amant que vous préférez, qu'il vous seroit aisé de m'ôter mon incertitude, sans que personne au monde connût mon bonheur ! J'ai obtenu du Dieu des âmes le pouvoir de disposer de la mienne; séparée du corps qui la contraint, elle habite presque sans cesse votre palais. Cette nuit même, toutes ces idées, toutes ces images que vous n'avez regardées à votre sommeil que comme des rêveries amenées par le hasard, c'étoit un entretien de mon âme avec la vôtre : elles choisissoient exprès les impressions les plus agréables qu'elles pouvoient faire sur votre imagination : une personne comme vous n'a pas un seul moment dont une âme qui l'adore ne s'empresse de disposer; elle ne voit pas un seul objet qui ne soit occupé d'elle. Ce matin j'étois cet oiseau qui n'avoit appris qu'à répéter votre nom, et qui vous a surpris par tout ce qu'il vous a dit de tendre. Quelquefois ces fleurs que vous cultivez vous-même, vous êtes étonnée de les

voir en un jour s'élever et éclore sous vos yeux. Quand vous tirez des accords d'un des instruments de musique qui vous plaisent, vous remarquez que tous les autres vous répondent. C'est mon âme, c'est toujours une âme sur laquelle vous régnez, qui agit, qui parle dans tous ces corps, et qui pour vous amuser produit ces sortes de merveilles. Que ces instants me rendent heureux! N'osant me flatter d'être ce que vous aimez, j'ai du moins le plaisir de devenir tout ce qui vous rend la vie agréable. — Quoi! vous êtes toujours où je suis? répondit la princesse.— Oui, belle Amassita, reprit Mazulhim; c'est la tendresse que vous m'inspirez qui m'a fait désirer cette liberté d'âme que j'ai obtenue, et je ne l'ai jamais employée que pour être auprès de vous. Daignez le partager, ce pouvoir si admirable; il dépend de quelques mots qu'il ne faut entendre qu'une fois pour s'en souvenir le reste de sa vie : Brama, en me les révélant, ne m'a accordé que la moitié du bienfait, s'il ne m'a pas réservé le bonheur de vous les apprendre. Songez quel est l'avantage de donner à son âme la liberté de parcourir l'univers, d'être indépendante... — Non, interrompit la princesse, si je disposois de la mienne, ce ne seroit que de concert avec vous; mon âme voudroit toujours être suivie de la vôtre... Amassita, à ces mots, s'aperçut que son secret s'étoit échappé, mais il ne lui restoit pas le temps de se le reprocher; le quart d'heure étoit déjà fini, elle se hâta d'ap-

prendre les mots consacrés : elle convint que le soir même, dès que ses femmes la croiroient endormie, son âme iroit joindre celle du prince de Carnate, et ils choisirent l'Étoile du matin pour le lieu de leur rendez-vous. La princesse rentra dans son appartement, Mazulhim retourna à son palais ; tous deux ne respiroient que la fin du jour, et ce jour ne finissoit point.

La nuit vint cependant : l'âme de Mazulhim étoit partie bien auparavant ; elle vit enfin arriver celle de la princesse : elles se joignirent, ou plutôt elles se confondirent : elles goûtèrent cette joie, cette satisfaction profonde, que les amants qui ne sont pas assez heureux pour savoir se débarrasser de leur corps, sont bien éloignés de connoître. On conçoit aisément que la nuit se passa très précipitamment pour elles.

Il fallut s'en retourner. La princesse vouloit, avant l'heure de son lever, rejoindre son corps qu'elle avoit laissé dans son lit. Ces amants se promirent un même rendez-vous pour la nuit d'ensuite : ils firent ensemble la route vers Malleani et ne se séparèrent qu'au moment de rentrer dans leur habitation.

On croiroit qu'une union où l'âme seule agit est exempte des révolutions qui persécutent le commun des amants ; mais l'amour ne va jamais sans quelque trouble. Quelle surprise pour l'âme de la princesse, lorsque, rentrant dans son appartement, elle aperçut son corps déjà éveillé et environné de ses femmes occupées à le parer !

Le prince de Balassor, par le secours d'une métamorphose, avoit entendu les amants lorsqu'ils se donnoient rendez-vous à l'Étoile du matin; et dès l'instant où l'âme de la princesse étoit partie, il avoit été s'emparer de sa représentation.

L'âme d'Amassita se vit donc réduite à chercher une autre habitation que la sienne; car une âme ne pouvoit reprendre sa propre personne, ni s'emparer de celle d'une autre, à moins que cette personne ne fût libre. La princesse ne savoit comment disposer de son âme sans être conduite par celle de son amant : elle resta incertaine, errante, formant mille projets, et ne s'arrêtant à aucun.

Il paroît surprenant qu'une âme qui agissoit librement ne trouvât pas d'abord des ressources pour se retirer de peine : mais c'est le destin des âmes entièrement livrées à l'amour; elles négligent si fort toutes les autres opérations dont elles sont capables, qu'elles ne savent plus qu'aimer.

Mazulhim vint à l'heure ordinaire chez la princesse; il avoit cette joie délicieuse que les amants les plus discrets ont tant de peine à cacher quand ils commencent d'être heureux. Quel étonnement pour lui de ne point trouver dans Amassita ce caractère de douceur et de dignité qui lui étoit si naturelle? La princesse le regardoit avec un air de mépris et lui parloit d'un ton d'aigreur, tandis que pour ses autres

amants elle affectoit une coquetterie grossière. C'est ainsi que l'âme du prince de Balassor faisoit malignement agir la fausse princesse, de façon à désespérer Mazulhim.

Le prince de Carnate ne comprenoit rien à ce changement; il ne pouvoit le croire. Est-ce pour cacher notre intelligence, disoit-il en lui-même, qu'elle affecte avec mes rivaux cette conduite si indécente? Quel seroit son égarement? Si l'on a découvert qu'elle me préfère, on croira de plus qu'elle est coquette : voilà tout le fruit qu'elle retirera de cette fausse finesse. Ainsi Mazulhim, en soupçonnant la princesse, tomboit de plus en plus dans l'erreur : et bien des amants en pareille occasion ont eu, comme lui, l'imprudence de croire que jamais dans une femme la coquetterie ne peut être excusable. Sikandar lisoit dans les yeux de son rival toute la douleur dont il étoit cause, et ressentoit autant de joie dans le fond de cette âme dont il animoit le corps de la princesse. Pour porter enfin à Mazulhim un coup irrémédiable, il fit assembler les Bramines; ils étoient dépositaires des lois. Quoique l'année ne soit pas encore révolue, leur dit-il, je suis déterminée, si vous y consentez, à déclarer l'amant que je préfère. Les Bramines, croyant entendre leur souveraine, applaudirent à cette proposition. La fausse princesse nomma le prince de Balassor, et on annonça le jour où l'on célébreroit l'hyménée.

Après cette démarche si funeste pour Mazul-

him et pour Amassita, l'âme de Sikandar partit; et aussitôt celle de la princesse, qui étudioit le moment de rentrer dans sa personne, ne manqua pas de s'en emparer: mais toutes les perfidies que le prince de Balassor venoit de faire ne suffisoient pas à sa fureur. C'étoit peu pour lui d'avoir obtenu, par une trahison odieuse, l'assurance de posséder la princesse; il voulut encore semer entre elle et son rival les sujets d'une haine qui ne pût s'éteindre. Comme il méditoit ce projet, son âme aperçut celle du prince de Carnate, qui par inquiétude s'étoit séparée de son corps, qu'elle alloit reprendre. Aussitôt l'âme de Sikandar joignit celle de Mazulhim et saisit avec tant de précision l'instant où celle-ci rentroit dans sa personne, qu'elles s'y établirent toutes deux. L'âme du prince de Carnate fut au désespoir de se trouver une compagnie si odieuse; mais comment se séparer d'elle? Ce pouvoit être un parti dangereux que de lui abandonner la place. Ces deux âmes restèrent ainsi renfermées sans avoir de commerce ensemble: elles résolurent de se nuire autant qu'il leur seroit possible, par les démarches qu'elles feroient faire à leur commune machine. Il n'y avoit qu'une seule opération à laquelle elles pussent se porter de concert; c'étoit de songer à la princesse et de conduire chez elle la représentation du prince de Carnate.

Ces deux rivaux dans la même personne se rendirent donc au palais d'Amassita. A peine la

princesse aperçut Mazulhim, qu'elle s'empressa de se justifier sur le choix qu'elle paroissoit avoir fait devant les Bramines. Le prince de Carnate, attendri par la douleur de la princesse, voulut se jeter à ses genoux; mais cette autre âme qui agissoit en lui de son côté troubloit toujours les mouvements que le prince de Carnate vouloit exprimer. S'il juroit à la princesse de l'aimer toute sa vie, l'autre âme lui faisoit prendre un ton d'ironie qui sembloit désavouer le sens des paroles. Ces dehors offensants et toujours aperçus de la princesse la blessoient; elle faisoit des reproches à Mazulhim. Ce prince étoit désespéré de la voir dans cette erreur; mais au moment qu'il la rassuroit par les discours les plus tendres, l'âme ennemie lui imprimoit un air de distraction et de fausseté qui les rebrouilloit avec plus de colère. Enfin ces deux amants éprouvèrent la situation du monde la plus singulière et la plus cruelle. Cette malignité de l'âme du prince de Balassor mit entre eux la désunion et le désespoir.

Les Malleanes étoient extrêmement surpris de voir ces contrastes dans la conduite du prince de Carnate; ils ne savoient pas encore que dans un amant les inégalités et l'inconstance ne sont que l'ouvrage d'une âme étrangère qui le fait agir malgré lui, tandis que la véritable âme reste toujours fidèle.

Mazulhim et Amassita ainsi désunis, Sikandar crut qu'il n'avoit qu'à reparoître sous sa

forme ordinaire; il se sépara de l'âme de son rival : c'étoit le jour même qu'on avoit destiné pour l'hymen de la princesse. Les Bramines s'assemblèrent, et la fête commença. Quelle situation pour le prince de Carnate! La princesse étoit toujours irritée contre lui : livrée à l'erreur où l'âme de Sikandar, jointe à celle de son amant, l'avoit jetée, elle ne songea plus qu'à oublier Mazulhim; elle se laissa parer du voile de Félicité, c'est ainsi qu'on nommoit les habits de cette cérémonie. On la conduisit au temple des deux époux immortels, dont l'union et le bonheur inaltérables répandent dans l'univers le charme d'aimer. Le prince de Balassor marchoit à côté de la princesse; et Mazulhim, qui voyoit son malheur assuré, suivoit confondu dans la foule, et pénétré de la plus vive douleur.

Le chef des Bramines fit asseoir sur un trône Amassita, et l'indigne amant qui alloit devenir son époux. Le trouble de la princesse s'augmenta à ce spectacle. Un torrent de larmes vint inonder ses yeux. Il faudroit avoir éprouvé sa situation pour en concevoir toute l'horreur. Dans une âme bien tendre, le tourment de croire ce qu'on aime infidèle est affreux, sans doute. Il y a cependant un supplice plus cruel encore : c'est le moment où, le cœur rempli de cet ingrat, on se détermine à donner sa foi à un autre. La princesse ne put achever ce projet; elle récita précipitamment le Mandiran, et son âme prit aussitôt l'essor. Mazulhim, dont

les yeux étoient attachés sur elle, la voyant saisie par ce sommeil qui marque le départ des âmes libres, disposa à l'instant de la sienne ; et toutes deux, sans s'inquiéter de ce que leur corps deviendroit, allèrent, comme si elles se le fussent promis, vers cette étoile où elles s'étoient donné leur premier rendez-vous. La cérémonie cessa, et Sikandar resta dans la consternation, n'imaginant point encore quel parti il devoit prendre.





SECONDE PARTIE



'ame de la princesse et celle du prince de Carnate se rendirent en un instant dans l'Étoile du matin : là, ces extases délicieuses, réservées pour les âmes, succédèrent aux agitations cruelles qui les avoient troublées; rien ne les trompoit alors sur la fidélité qu'elles s'étoient mutuellement gardées. — Comment n'avons-nous point démêlé plus tôt, dit Amassita, les illusions que le prince de Balassor employoit pour nous désunir? Nous ne pouvons à l'avenir nous défier trop du pouvoir dont il abuse. — Hélas! ajouta Mazulhim, quelle occupation que la défiance et l'inquiétude pour deux âmes que

Brama a destinées à s'aimer! Leur tendresse suffiroit si bien pour les remplir entièrement! — Sans doute, répondit Amassita, deux âmes passeroient des siècles à s'occuper l'une de l'autre, toujours avec le même empressement. Quel dommage que leur personne les importune et les égare si souvent par les erreurs qu'elle leur cause! Les corps sont presque toujours esclaves des objets qui d'ordinaire les environnent, et ces objets leur donnent de si fausses idées du bonheur! — Il est vrai, reprit Mazulhim, que les corps en imposent souvent aux âmes, et qu'on ne sauroit assez plaindre les amants qui ne peuvent jamais se débarrasser de leur personne. Que n'ai-je la liberté d'abandonner la mienne sans retour! — Que ne pouvez-vous aussi ne plus reprendre la vôtre! Mais détournons cette idée, notre captivité est l'ouvrage de Brama, supportons-la sans nous plaindre de lui; nos peines seront adoucies par le plaisir de lui rester fidèles. — Peut-on cesser de lui être fidèles? reprit Amassita. Je conçois aussi peu comment on se détermine à déplaire au Dieu qui nous fait naître sensibles, que je vois de possibilité à ne vous plus aimer.

L'entretien de ces deux amants duroit depuis environ soixante soleils, lorsqu'ils se ressouvinrent que le moment de célébrer la fête de la Reconnoissance approchoit. Cette fête étoit formée par toutes les âmes qui jouissoient du don de liberté. Elles alloient se rendre près du

trône où Brama est environné de soixante mille déesses [1], qui toutes l'aiment sans distraction et sans jalousie. Là, ces âmes favorites pensoient de concert à cette merveilleuse prière qui leur avoit été révélée, et dans cette extase, les différents degrés de plaisir qu'elles sentoient avoient entre eux de certains rapports qui formoient une harmonie admirable.

A peine Amassita et Mazulhim parurent à la fête, qu'elles obtinrent un sourire de Brama; car ce Dieu regarde avec une complaisance particulière les âmes des souverains, quand elles ont des vertus douces et bienfaisantes. L'âme du prince de Balassor n'attira que des regards sévères; les soixante mille déesses, dès qu'elles l'aperçurent, détournèrent leurs yeux, ne pouvant souffrir une âme qui persécute celle dont elle ne peut se faire aimer.

Amassita et Mazulhim, remarquant la situation de Sikandar, craignirent qu'il ne l'eût encore méritée par quelque nouvelle injustice. Ces deux âmes avoient laissé leur personne au pouvoir de ce perfide; elles tournèrent précipitamment leur intelligence vers le cercle des événements, c'est-à-dire vers le dôme dont le trône de Brama est couronné. C'est là que tout ce qui se passe dans l'univers habité vient suc-

1. Selon la religion des Indiens, ces déesses sont dans le ciel d'un de leurs principaux dieux, appelé Déundiren. On a cru pouvoir les transporter dans le palais de Brama.

cessivement se peindre et demeure représenté : spectacle très amusant pour les soixante mille déesses.

Quels nouveaux malheurs les deux amants apprirent! Ils virent Sikandar ranimant la personne de la princesse par le secours d'une âme libre qui lui étoit soumise ; c'étoit celle d'une habitante de Balassor. Mazulhim aperçut ensuite cette fausse Amassita environnée des Bramines ; ils lui prescrivoient un jour où le prince Sikandar recevoit sa foi, si elle le préféroit encore à ses autres amants.

Comme ils contemploient ces événements, la fête cessa ; il fallut quitter le palais de Brama, sans avoir pu s'instruire des autres trahisons de Sikandar. Ils se hâtèrent de se rendre à Malleani, ayant dessein de rentrer chacun dans leur personne; mais combien d'obstacles les arrêtèrent! Amassita trouva sa représentation déjà animée par l'âme de l'habitante de Balassor. L'état de Mazulhim ne fut pas moins embarrassant; il ne put découvrir ce que sa personne étoit devenue. Dans cette situation, ces deux âmes voyant celle de Sikandar au moment de rejoindre son corps, elles la joignirent, malgré les raisons qu'elles avoient de la haïr, et suivant une inspiration qu'elles crurent leur être donnée par Brama, elles entrèrent avec cette âme ennemie dans la personne de leur persécuteur.

C'étoit précisément le jour annoncé par les

Bramines, pour l'hymen de la princesse. La fausse Amassita se rendit au temple, et Sikandar la suivit. Les deux âmes, jointes à celle de ce prince, concoururent à cette démarche par l'union de leur volonté, sans trop prévoir cependant quel fruit elles pouvoient retirer de cette condescendance : elles étoient guidées uniquement par cette secrète confiance que les âmes pures ont avec tant de justice en la bonté du Dieu qui les éclaire.

La princesse que voyoient alors les Bramines étoit bien différente de la véritable. On reconnoissoit, il est vrai, dans celle-ci la forme de ces traits qui rendoient Amassita la plus belle personne des quatorze Mondes[1] ; mais ces mêmes traits n'avoient plus du charme qui met la beauté au-dessus de tous les autres avantages. Il leur manquoit ces grâces, cet esprit que notre âme seule répand sur notre extérieur, et qui marquent les degrés d'excellence dont elle est douée.

Une différence encore plus remarquable, c'est que l'Amassita qu'animoit une âme étrangère étoit d'un caractère entièrement opposé à celui de la princesse.

La véritable Amassita étoit née avec cette saine raison, sans laquelle l'esprit, quelque éminent qu'il soit, n'est qu'un talent qui peut

1. Les Indiens imaginent quatorze mondes, sept supérieurs et sept inferieurs. Celui-ci est appelé Poulaham.

avoir des moments de succès, mais qui finit toujours par se faire haïr. Personne ne démêloit mieux qu'elle et le mérite et les imperfections; personne aussi n'étoit plus indulgente. Sensible aux grâces de l'imagination, elle étoit plus touchée encore des qualités du caractère. Avec des vertus, on étoit sûr de racheter auprès d'elle tous les défauts qui n'étoient qu'un manque d'agrément. Elle unissoit enfin deux avantages qu'on voit bien rarement ensemble: le mérite qui efface celui des autres, et le don de se faire aimer.

L'habitante de Balassor n'avoit que beaucoup d'esprit. Née avec un fond de disposition à l'ennui, son humeur étoit ordinairement aigre et contredisante. Il n'y avoit qu'un seul genre de mérite qui trouvât grâce auprès d'elle, c'étoit celui de l'amuser, et elle exigeoit impitoyablement que vous l'eussiez sans cesse. Si par malheur vous la laissiez retomber un instant dans cette langueur qui lui étoit naturelle et insupportable, aussitôt vous lui paroissiez par l'esprit et par la figure une sorte de monstre qu'elle auroit étouffé avec autant de satisfaction qu'elle en auroit senti à vous immortaliser dans les moments où vous aviez le secret de lui plaire.

Ces contrastes si marqués entre les deux Amassita n'empêchèrent pas les Malleanes de croire qu'ils voyoient toujours leur vénérable souveraine : ils pensèrent seulement que depuis

quelque temps la princesse ne ressembloit que bien imparfaitement à ce qu'elle avoit été.

Voilà donc la fausse Amassita dans le temple au milieu des bramines et des grands du royaume. Elle élève la voix et déclare qu'elle persiste plus que jamais à prendre pour époux le prince de Balassor. Elle ajouta à cet aveu quelques traits de mépris sur les prétentions de Mazulhim, jurant qu'elle ne l'avoit jamais aimé et cela devant tant de personnes qui connoissoient toute la passion que la princesse avoit marquée par lui. Cette conduite faisoit supposer dans Amassita un caractère de fausseté, dont elle avoit toujours été extrêmement éloignée. Les bramines cependant firent avancer Sikandar: ils lui demandèrent, selon la coutume, si l'aveu que la princesse venoit de faire ne mettoit pas le comble à ses vœux? Tous les spectateurs redoublèrent d'attention : un seul mot que Sikandar alloit prononcer assuroit sa félicité. Quelle fut la surprise des bramines et de la cour! Sikandar resta quelque temps immobile, paroissant agité de différentes pensées. Enfin il prit la parole, et avec une volubilité extraordinaire, il tint des discours où l'on apercevoit des lueurs de raison qui s'évanouissoient aussitôt. Quelquefois il se parloit à lui-même. Sikandar, disoit-il, vous êtes un puissant prince, on vous doit toute sorte de respect, mais point du tout d'estime. Il révéloit ainsi tout haut ces témoignages mortifiants que les âmes vicieuses sont

forcées secrètement de se rendre d'elles-mêmes. Les deux âmes qui agissoient en lui se servoient de ses organes pour rompre la suite des idées que sa propre âme lui inspiroit, ce qui produisoit une confusion à laquelle on ne pouvoit rien comprendre.

Les bramines étonnés de ce désordre, dont ils n'avoient encore point vu d'exemple, le regardèrent comme une maladie qu'ils nommèrent folie. Brama ne leur permit pas alors de reconnoître que ce qui leur paroissoit si déraisonnable dans Sikandar n'étoit qu'une conversation très sensée de deux âmes intéressées à contrarier une troisième, démêlé qui ne manque presque jamais d'arriver, quand plusieurs âmes se trouvent rassemblées dans un même corps.

La folie apparente de Sikandar détermina les bramines à suspendre la cérémonie, et les deux âmes unies continuèrent à troubler tous les mouvements de celle de ce prince. Quelquefois inspiré plus puissamment par l'âme d'Amassita, Sikandar prenoit un extérieur et un langage qui, ne convenant qu'à une femme, le rendoit extrêmement ridicule. Il se plaignoit d'être une princesse infortunée et composoit un roman sur les inconvénients de la beauté. Dans d'autres moments il se louoit extrêmement d'un rendez-vous qu'il avoit eu à l'Étoile du matin, et tout de suite il faisoit un portrait de la fidélité le plus sensé et le plus tendre.

Quelques personnes de la cour regardèrent

d'abord comme une plaisanterie cette manière sérieuse et conséquente de dire des choses ou extravagantes, ou obscures, ou impossibles à croire; et ils appelèrent cela *persifler*. Mais voyant que Sikandar n'avoit point d'autre langage, ils pensèrent qu'un *persiflage* continuel est un délire. Enfin ce prince étoit devenu le jouet des petits esprits, et un objet de pitié pour les gens sensés qui ne connoissent point encore les vices de son caractère.

Tandis que la situation de Sikandar étonnoit une partie de la cour et amusoit tout le reste (car dans cette cour-là on profitoit avec un zèle incroyable de toutes les occasions de se moquer); alors, dis-je, l'ordre des événements, ou plutôt la bonté particulière de Brama, rappela l'âme étrangère qui occupoit la représentation d'Amassita. A l'instant l'âme de cette princesse et celle du prince de Carnate se séparèrent de l'âme de Sikandar et volèrent de concert dans le corps de l'aimable Amassita.

Le prince de Balassor se trouva donc livré uniquement à sa propre âme. Cependant il ne reprit pas assez parfaitement l'extérieur ni le langage de la raison commune, pour effacer toute idée de l'espèce de folie qu'il avoit eue; il tenoit encore à je ne sais combien d'habitudes bizarres. Souvent les corps contractent des habitudes dont leur âme s'aperçoit à peine. D'ailleurs, quand il ne seroit resté dans ce prince aucune trace de son état précédent, le

peu de penchant qu'ont les autres hommes à se dissuader de ce qui les met en droit de nous mépriser, auroit suffi pour qu'on ne s'aperçût qu'à demi du retour de sa raison.

Amassita dans une situation plus heureuse avoit oublié tous ses malheurs passés : renfermant en elle-même l'âme de son amant, elle jouissoit d'une félicité jusqu'alors inconnue. Les mortels qui mènent la plus agréable vie ne tiennent leurs plaisirs que de quelques objets extérieurs toujours prêts à leur échapper, et ces objets, s'ils ne se succèdent, deviennent bientôt insipides ou même insupportables. Amassita, pour être parfaitement contente, n'avoit besoin que d'elle-même : elle trouvoit à la fois en elle la source de son bonheur et le plaisir de le communiquer ; plaisir sans lequel un âme vraiment sensible n'est point parfaitement heureuse. Tous les mouvements dont son âme étoit charmée passoient donc sans cesse et sans altération dans celle qui les faisoit naître, et les transports de cette âme si chérie étoient au même instant, et sans interruption, reportés dans la sienne. Quel dommage qu'une union si pure et si paisible ne soit plus le partage des amants ! Une femme de ce siècle-ci, qui auroit senti le charme d'un pareil commerce, verroit avec un dédain bien parfait et bien raisonnable le talent de se parer à son avantage, et la satisfaction de désespérer les autres femmes en attirant tous les regards. Les

hommes les plus à la mode n'auroient qu'à lui adresser des lorgneries, lui marquer des préférences, lui écrire même des billets tendres qui promettroient des sacrifices; elle les laisseroit faire sans daigner seulement les remarquer. Qu'on lui parlât, par exemple, de ces confidences qu'un amant favorisé fait à un grand nombre de ses vrais amis; de ces indiscrétions qui peuvent accréditer les charmes de la personne dont on découvre les foiblesses; elle croiroit de bonne foi qu'une pareille conduite n'est jamais pardonnée: enfin elle regarderoit les autres femmes comme des dupes, qui pensent que la vie ne consiste qu'à faire des songes.

Cette félicité intérieure, en faisant le bonheur de la princesse, diminuoit celui des personnes assez heureuses pour pouvoir l'approcher sans cesse. On voyoit que c'étoit un effort pour elle que d'accorder un regard, que de s'occuper quelques instants de ceux qui avoient eu le plus de part à sa confiance. On remarquoit avec douleur ce changement; car comme on l'avoit vue capable d'amitié, on l'aimoit comme si elle n'eût été qu'une simple particulière. Elle étoit sensible, disoit-on ; à présent tout ce qui l'environne lui est à peu près égal; ainsi rien ne l'intéresse. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette opinion sur le caractère des princesses s'est conservée dans le monde : mille gens croient de très bonne foi qu'elles ne savent aimer qu'elles-mêmes.

L'âme de Mazulhim, quoique sensible autant que celle de la princesse, ne jouissoit pas d'un bonheur si tranquille; sa destinée étoit d'habiter le corps que Brama lui avoit donné en partage; elle en étoit séparée, elle désiroit le rejoindre.

Si des amants ordinaires avoient aperçu cette inquiétude, sans en savoir la véritable cause, ils auroient jugé que Mazulhim n'avoit pas pour la princesse la même tendresse qu'elle ressentoit pour lui. C'est vraisemblablement d'une pareille erreur qu'est née l'opinion fausse où l'on est, que de deux amants, il y en a toujours un qui aime plus que l'autre.

La princesse s'aperçut bientôt de l'inquiétude très pardonnable qui troubloit Mazulhim; elle fit chercher avec tout le soin possible la personne de son amant. Les perquisitions furent inutiles; Sikandar, qui l'avoit dérobée, n'avoit confié son secret à personne, et Sikandar préparoit à son rival des chagrins bien plus sensibles encore. Dans l'Inde, et surtout chez les Malleanes, le don de disposer de son âme pour aller parcourir l'univers paroissoit le bonheur le plus désirable : dès qu'ils avoient la moindre espérance d'obtenir cette faveur, ils ne répondoient plus de leur raison. Ils étoient même de si bonne foi à cet égard, que si on avoit dit à la plus vertueuse dame de la cour : « Avouez-le sincèrement; quelque prix qu'on exigeât, si l'on s'offroit de vous enseigner le secret des âmes

libres, auriez-vous le courage de résister ? » Elle auroit sûrement répondu : « J'espère qu'on ne me proposera point de me l'apprendre. » Toutes les autres se seroient écriées : « Eh ! qu'on me l'apprenne. » Mais on traitoit rarement cette matière ; on savoit que les âmes ainsi favorisées ne pouvoient, sans s'exposer à déplaire au dieu Brama, communiquer un si grand avantage.

La crainte d'irriter le dieu des âmes n'avoit pas cependant arrêté le prince de Balassor. Sacrifiant tout à sa passion, il avoit gagné la plupart des bramines et des grands de l'État, en leur révélant la sublime prière : tous lui avoient promis d'obliger la princesse à l'épouser.

Amassita étoit alors bien éloignée de prévoir le malheur qui la menaçoit. « Notre destinée est assez douce, disoit-elle un jour à l'âme de Mazulhim : en attendant que, par la bonté de Brama, votre personne nous soit rendue, nous passerons les jours dans cette union intime qui nous est si chère : je suis aimée des Malleanes ; ils ne souffriront pas qu'un prince que je hais devienne leur monarque ; je ne serai point au cruel Sikandar. » Comme elle achevoit ces mots, les bramines parurent avec les autres sujets engagés dans la conspiration, et portant l'infidélité jusqu'à s'armer du nom d'un dieu qu'ils trahissoient, ils déclarèrent à la princesse de la part de Brama, qu'il falloit qu'à l'instant même elle vînt au temple. Dans le trouble que lui causa cet ordre imposant, elle se laissa conduire

aux pieds de la statue du Dieu des âmes. Là, le chef des bramines ayant placé à côté d'elle le perfide Sikandar, ils commencèrent la cérémonie de l'hyménée. Amassita reprit alors ses esprits. « O Malleanes, s'écria-t-elle, soyez touchés du sort de votre princesse; il s'agit du bonheur de sa vie. » Elle déclara ensuite de quelle manière Sikandar, possédant comme elle le Mandiran, n'avoit employé le pouvoir de cette admirable prière que pour faire des injustices. « Jugez, ajouta-t-elle, de l'horreur de ma situation : je n'ai jamais préféré, je n'aime que le prince de Carnate. Si vous me forcez d'être unie avec Sikandar, je vous l'ai avoué, favorisée du dieu des âmes, j'ai le secret de donner l'essor à la mienne : l'hymen qui m'attachera à un amant que je déteste ne lui livrera que ma représentation : ma foi, mes vœux, mon âme enfin, en seront toujours séparés. — Cessez de résister au dieu des âmes, dit le chef des bramines, en interrompant la princesse : Brama veut que votre hymen s'achève. » A ces mots, il prit la main de la princesse et celle de Sikandar. Alors le temple trembla, les voûtes s'ouvrirent, et du sein d'un nuage il sortit quatre éléphants [1], tels qu'on représente ceux qui soutiennent les quatorze mondes. Le nuage achevant de se dissiper, la représentation de Mazul-

1. Les Indiens croient que les quatorze mondes sont portés sur une montagne d'or que huit éléphants soutiennent.

him parut dans un char, et s'animant tout à coup : « Mourez, dit-elle aux bramines, et que vos âmes passent pendant mille siècles dans les corps les plus vils. » A l'instant tous les bramines qui avoient trempé dans la conspiration expirèrent. C'étoit Brama lui-même qui animoit le corps de Mazulhim. Le dieu dit ensuite : « Que le Mandiran s'efface pour jamais de la mémoire des mortels, puisque cette faveur devient un moyen de me trahir. Et toi, continua-t-il, en s'adressant à Sikandar, cesse de jouir du rang où je t'avois élevé. Deviens un simple mortel, et que ton âme, toujours plus éprise des charmes d'Amassita, soit sans cesse attentive au bonheur inexprimable dont cette princesse va jouir avec ton rival. Quels que soient tes crimes, tu seras assez puni. Une éternelle jalousie est le plus grand de tous les tourments. » A ces mots, Brama parut au milieu des soixante mille déesses; lui-même unit Amassita et Mazulhim. Quel moment pour eux, que celui d'une union désirée si ardemment! Quels jours heureux ils passèrent ensemble! On trouve gravé dans les fastes de Malleani : « Amassita et Mazulhim s'aimèrent comme s'ils avoient été assez heureux pour n'avoir que leur âme. »



LES

DONS DES FÉES

OU

LE POUVOIR DE L'ÉDUCATION

CONTE



LES

DONS DES FÉES

OU

LE POUVOIR DE L'ÉDUCATION

CONTE



NTRE différents Souverains, qui dans les temps reculés régnèrent en Arabie, la Princesse Zoraïde fut célèbre par l'amitié qu'elle avoit contractée avec deux Fées. Elle étoit bien digne de plaire à ces Intelligences, qui n'exerçoïent alors leur supériorité sur les mortels que dans la vue de les rendre heureux. Peu de temps après la perte de

son époux, qui lui fut extrêmément sensible, cette Princesse devint mère de deux fils; et sentant approcher la fin de sa vie, que tout l'art des Fées ne pouvoit reculer, elle leur parla ainsi :

« Je laisse deux enfants au berceau, tous deux destinés par nos lois à régner en même temps. Vous connoissez mieux que nous ce que les vertus ou les défauts des Souverains répandent de biens ou de maux sur leurs sujets. Vous m'avez trop aimée pour me refuser, dans mes derniers instants, la douceur de me flatter que mes enfants feront le bonheur des États que je leur laisse. Vous allez les douer l'un et l'autre des qualités qui rendent les hommes dignes de la suprême autorité. »

L'une des Fées, qui s'appeloit Zulmane, s'approcha du berceau, et touchant de sa baguette l'aîné des deux Princes : « Enfant né pour régner, dit-elle, une puissante Fée te doue; elle te donne *l'esprit, la valeur et la probité.* » A ces mots, elle vola dans l'Empire des Fées. Là, sur la table d'émeraude, où sont inscrits les dons qu'elles font aux Souverains, elle grava ceux dont Alcimédor (c'est le nom de ce Prince) venoit d'être favorisé.

La seconde Fée, qui s'appeloit Alsime, resta dans le silence, portant alternativement ses regards sur les deux Princes. « Quoi ! dit Zoraïde, mon second fils n'obtiendra-t-il rien de votre puissance ? Tandis que son frère brillera de toutes les qualités qui font les vrais Monarques,

celui-ci ne montrera-t-il que des vertus communes ? Est-ce dans ce moment (le seul qui me reste peut-être) que je dois cesser d'être chère à la plus secourable des Fées, à la généreuse Alsime ?

Que vous êtes dans l'erreur ! répondit la Fée. Mon silence ne présageoit rien de funeste pour le Prince Asaïd votre second fils. Je cherchois à démêler dans l'avenir quelle sera la destinée de son frère. Il semble que Zulmane l'ait doué de tout ce qui doit rendre un Prince accompli. Tous ses dons auront leur effet ; mais seront-ils suffisants ? Puisse-t-elle ne s'être point abusée sur le succès qu'elle en espère ! J'emploierai bien mieux ma science en faveur d'Asaïd. Dans ce moment où il ne fait que de naître, ce seroit peut-être en vain que je le douerois des plus heureuses qualités. Les impressions que dans la suite il recevra des objets dont il sera environné, mille obstacles différents pourroient altérer l'effet de mes dons, si je l'abandonnois à lui-même. » Elle prit alors le Prince entre ses bras : « O précieux enfant de la mortelle que j'ai le plus chérie, dit-elle, je verserai sans cesse dans ton âme ces philtres imperceptibles qui développent les vertus, et qui étouffent les semences des vices. Je ne te perdrai pas un instant de vue, jusqu'au temps où tu seras digne de régner. »

A cette promesse si intéressante, Zoraïde sentit un transport de joie, qui, en terminant sa

vie, rendit ses derniers instants délicieux. La Fée, qu'elle tenoit embrassée, vit son âme qui, s'élevant sur ses ailes immortelles, retournoit au centre de la lumière d'où elle étoit descendue.

Alsime prit les rênes du gouvernement pendant l'enfance des deux Princes ; et respectant l'ouvrage de Zulmane, elle ne s'occupa à l'égard de l'aîné que du soin de veiller à la conservation de sa vie, et réserva pour le second tous les secrets de son art qui servoient à embellir les âmes.

Les deux Souverains avancèrent insensiblement en âge. Alcimédor marqua de bonne heure le mépris des dangers, ou plutôt il parut s'y exposer sans les connoître. Il montra toujours plus d'esprit qu'on n'en devoit naturellement attendre des différents âges où il passoit successivement ; mais on démêloit qu'en lui l'esprit n'étoit que comme un talent par lequel il étoit dominé, et non une lumière dont il fît usage au gré de sa raison. On reconnut enfin qu'il ne lui manquoit aucun des dons que Zulmane lui avoit faits, mais qu'il s'en falloit que ces dons ne remplissent l'idée qu'on en avoit conçue : cependant personne n'osoit lui donner des conseils par respect pour la Fée qui l'avoit doué.

A l'égard d'Asaïd, son esprit ne s'étoit développé que par une gradation ordinaire ; mais dans ses différents progrès, il prenoit un caractère aimable. Ce n'étoit point ce que la supé-

riorité a d'éblouissant qui éclatoit en lui; on y découvroit ce qui la caractérise bien davantage, une raison éclairée, égale et assaisonnée d'agrément. Cet assemblage heureux étoit le fruit des premières impressions que la Fée lui avoit données, et qu'elle avoit pris soin de perfectionner. Alsime avoit fait à ce Prince deux présents d'un prix inestimable. L'un étoit une glace dont voici la merveilleuse propriété : dès qu'on s'étoit fait une habitude de la regarder, il ne falloit que s'y considérer fixement, on s'y voyoit en même temps tel qu'on étoit et tel qu'on croyoit être. L'autre étoit une sorte de microscope, qui fait distinguer dans les objets les plus attirants ce qu'ils avoient de trompeur et de chimérique. Il semble qu'à faire un usage habituel de ce secret, comme presque tous les plaisirs sont mêlés d'illusions, on dût tomber bientôt dans une indifférence insipide. Mais le microscope ne grossissoit que les illusions dangereuses pour la société; celles qui ne pouvoient nuire qu'à nous-mêmes, il laissoit à notre raison le soin de les apercevoir. Ces dons précieux sont restés sur la terre; c'est dommage qu'on ait presque entièrement renversé la manière d'en faire usage.

Les deux Princes ayant atteint dix-huit ans, la Fée déclara que de cet instant, ils restoient chargés l'un et l'autre du poids redoutable du Gouvernement. Il n'est plus permis, dit-elle à Asaïd, de rester auprès de vous; mais je des-

cendrai souvent de la Région lumineuse d'où les Fées considèrent d'un coup d'œil tous les événements de la terre; je viendrai jouir avec le Prince que j'ai formé, et que j'aime, de la félicité qu'il maintiendra dans cet Empire. A ces mots elle s'éleva dans les airs, portée sur un nuage d'azur, et disparut.

La puissance souveraine se trouva donc partagée également entre Alcimédor et Asaïd. Ils avoient une tendre amitié l'un pour l'autre; tous deux désiroient régner aveç équité; tous deux agissoient dans cette même vue; mais leur caractère n'avoit aucune ressemblance: et il arrive souvent qu'avec des principes communs, et même des lumières égales, la différence du caractère des hommes en met une bien grande dans leur conduite.

Alcimédor, inébranlable dans ses projets, dès qu'ils lui paroissoient équitables, n'examinoit jamais assez les inconvénients qui en pourroient naître. Son ambition se tournoit-elle vers la gloire, son courage ne lui laissoit envisager que celle des conquérants. Sa probité ne lui auroit pas permis de mettre en usage des moyens injustes pour parvenir à cette même gloire; mais tout ce qui pouvoit être un sujet de guerre légitime lui paroissoit une nécessité de l'entreprendre. Partout où la force pouvoit être employée sans injustice, il la préféroit à des voies douces, qui avec plus de temps auroient amené les mêmes succès.

Asaïd, accoutumé dès l'enfance à ne considérer dans les prérogatives du Trône que les vertus qu'elles donnent lieu au Souverain d'exercer, ne se permettoit aucune idée de gloire qui ne fût compatible avec le bonheur de ses Sujets. Il pensoit que la véritable puissance doit s'imposer elle-même des bornes. Il regardoit comme autant de triomphes ces effets favorables que la prudence et le temps épargnent à l'autorité. La Cour et le Peuple bénissoient sa conduite, autant qu'ils voyoient celle de son frère avec trouble et inquiétude.

Il étoit difficile que des Souverains si différents par le caractère vécussent longtemps dans l'union parfaite, qui étoit nécessaire pour le bien du Gouvernement. En effet il naquit bientôt entre eux un sujet de division. Alcimédor apprit qu'ils avoient d'anciens droits sur un Royaume voisin, possédé alors par le Prince Mutalib; il proposa d'armer pour les faire valoir. Asaïd se refusa à ce projet. « Mon frère, dit-il, l'ambition la plus glorieuse pour nous n'est pas de devenir plus puissants, nous le sommes assez, étant supérieurs aux autres Princes d'Arabie. Que nous serviroient de nouvelles Provinces et de nouvelles richesses ? Elles ne nous donneroient pas de nouvelles vertus. Pourquoi exposer des Sujets qui nous aiment, pour en soumettre d'autres qui ne nous regarderoient que comme des Tyrans ? Rien n'ose troubler notre tranquillité; nous sommes res-

pectés; faut-il sans sujet nous montrer redoutables? » Asaïd parla en vain, et voyant que son frère persistoit dans ses desseins, il lui proposa de séparer leur État en deux Souverainetés différentes. Ce partage accepté, à peine fut-il entièrement terminé, qu'Alcimédor entreprit la guerre. Elle fut malheureuse. Vaincu, au lieu d'être Conquérant, il eut recours à Asaïd; il demanda des troupes pour venger sa défaite. Asaïd préféra de lui procurer un secours plus salutaire. Il fit alliance avec le Prince qu'Alcimédor avoit attaqué; et devenant pour l'avenir un garant contre les attentats de son frère, la paix fut conclue. Le sceau de cette paix étoit un double mariage. Mutalib ayant deux filles, il fut arrêté que l'aînée épouseroit Alcimédor, et qu'Asaïd seroit uni à la seconde. Bientôt les fêtes de l'hymen succédèrent aux troubles de la guerre, et la préférence d'Alsime acheva de donner à cette cérémonie tout l'éclat qui pouvoit l'embellir.

Les deux Princesses, ornées l'une et l'autre de qualités rares, ne se ressembloient cependant ni par la figure, ni par l'esprit. Celle qu'épousa Alcimédor avoit en partage tous ces traits réguliers dont l'assemblage forme ce qu'on est convenu d'appeler la beauté; mais quand on avoit dit qu'elle étoit extrêmement belle, il ne restoit plus rien à ajouter à l'éloge de sa figure. Ce qui fut remarqué bien davantage, c'est qu'elle se trouva avoir exactement le

même caractère qu'on découvroit dans Alcimédor ; et cette conformité fit penser aux deux Cours que ces Époux passeroient ensemble une vie extrêmement heureuse. L'événement fut tout à fait contraire. Tous deux ne voulant qu'être sévèrement justes et équitables, étoient sans complaisance, dès qu'ils croyoient leurs opinions ou leurs desseins raisonnables. Tous deux, avec beaucoup d'esprit, trouvoient dans leur entretien des sujets de dégoût, d'éloignement et d'inimitié. Chacun, par amour de la sincérité, ne ménageoit point la vanité de l'autre, quand il voyoit un juste motif de la mortifier ; et par cette conduite ils furent bientôt réduits au simple commerce de convenance et de représentation.

La destinée d'Asaïd devint bien différente, et ce fut son ouvrage. La Princesse à qui l'hymen l'unissoit, et dont il fut toujours aimé éperdument, avoit tout ce qui peut remplir le cœur et exercer la raison d'un époux. Sa figure ne donnoit point l'idée de ce qu'on regarde communément comme la beauté ; mais les femmes mêmes avouoient, en la voyant, que pour être sûre de plaire, il falloit être faite comme elle. D'ailleurs, par les grâces de l'esprit et du caractère, charmante pour les personnes qui lui étoient indifférentes, elle devenoit, à l'égard de ce qu'elle aimoit, du commerce le plus épineux et le plus difficile. Née sincère et avec un cœur extrêmement sensible, le sérieux ou la joie, les

égards, les devoirs, la raison même, prenoient en elle toute l'impétuosité des passions. Pénétrante sur ce qui se passoit dans une âme qui lui étoit chère, si elle ne se découvroit pas dans la complaisance qu'on lui marquoit, le peu que lui coûtoit celle qu'elle faisoit si naturellement paroître ; si elle ne trouvoit pas dans l'amitié, dans la confiance, cette délicatesse, cette étendue sans réserve qui caractérisoit la sienne, elle passoit aux reproches, à la douleur, au désespoir. Sa société enfin étoit alternativement délicieuse et insupportable.

Asaïd, charmé des vertus, de l'esprit et de la tendresse qu'il trouvoit dans cette Princesse, faisoit grâce aux imperfections du caractère. Loin d'y opposer jamais ni d'impatience, ni d'aigreur, c'étoit cette condescendance, cette douceur, qui naît d'une véritable amitié, que soutient la raison et qui n'a rien de la foiblesse. Persuadé qu'on ne peut trop prendre sur soi pour faire cesser les torts et les chagrins de ce qu'on aime, il cédoit, il ramenoit bientôt le calme, et insensiblement l'impétuosité de l'humeur étant vaincue, il ne resta que la tendresse ; et quelle tendresse ! Asaïd n'y découvroit rien qui ne servît à le rendre heureux. Leur Cour ne respiroit que le plaisir, la décence et le zèle. Tout ce qui les environnoit sentoit un empressement à leur plaire, qui ne tenoit ni de l'intérêt, ni de la servitude. Bonheur inestimable et presque toujours ignoré

des Souverains! Ils pouvoient quelquefois oublier qu'ils avoient des Courtisans, et ne se croire entourés que d'amis aimables et sincères. Les talents, les arts chéris et protégés par eux avoient, pour principale ambition, la gloire de concourir aux douceurs de la vie de deux Maîtres si respectables; tandis qu'à la Cour d'Alcimédor, le désir de plaire n'étoit qu'une crainte de la disgrâce, et que, jusqu'aux amusements et aux plaisirs, tout étoit mis au rang des devoirs austères. Ainsi les dons de Zulmane n'avoient produit à Alcimédor d'autre fortune que de se voir Souverain, sans avoir l'amour de ses Sujets, et époux malheureux, sans aucun motif considérable de se plaindre de la Princesse.

On auroit cru qu'avec une conduite si différente, ces deux Princes n'auroient dû jamais éprouver une commune destinée. Mais tout à coup il sortit du fond de la Tartarie un Peuple de Guerriers qui vinrent inonder l'Arabie. En vain les autres Souverains joignirent leurs forces à celles d'Alcimédor et d'Asaïd. Ces hommes inconnus étoient braves, disciplinés et si formidables par le nombre, qu'ils accablèrent tout ce qui s'opposa à leur passage. Leur Roi, nommé Aterganor, ajoutoit encore à leur force et à leur valeur par la haute opinion qu'ils avoient de l'élévation de son âme. Ce Conquérant s'étant rendu maître de la Ville Capitale où Asaïd et son frère s'étoient retirés, assembla

les hommes les plus considérables des deux Nations, et leur parla ainsi : « Je n'ai pas prétendu vous conquérir pour vous mettre dans l'esclavage. Je sais quelles sont vos vertus ; elles ont accru l'ambition que j'avois de régner dans l'Arabie. Des hommes tels que vous ne doivent obéir qu'au plus grand Roi de la terre, au Monarque de la Tartarie. Peuples que j'ai soumis, je ne viens point emporter vos richesses, ni forcer vos volontés. Conservez vos usages, vos mœurs, et choisissez vous-mêmes le nouveau Maître, qui, sous mon autorité, sera chargé du soin de vous rendre heureux. J'établis de ce moment l'entière égalité de condition. Que pendant douze soleils il n'y ait plus entre vous d'autres distinctions, d'autres égards, que ceux qui seront volontaires. Employez ces jours d'une liberté si pure, à vous élire un Souverain. Fût-il tiré du rang le plus obscur, sur la foi de votre choix, il me paroîtra digne de régner. » Le Vainqueur dit ensuite aux deux Princes, qu'il les laissoit libres dans leur Palais ; et il alla camper au milieu de cette redoutable Armée qui environnoit la Ville.

L'égalité de condition ordonnée fit naître une révolution subite. Tous ceux pour qui la servitude, les devoirs, le respect, avoient été un fardeau ne songèrent plus à le supporter. Entre les personnes accoutumées à être prévenues, à faire autant de lois de leurs volontés, plusieurs conservèrent à peine de l'autorité

dans leur famille. Les Gardes, les Officiers d'Alcimédor désertèrent tous de son Palais, et un Palais déserté est plus triste qu'une cabane habitée ; ses Courtisans l'abandonnèrent, ne s'occupant plus que de la part qu'ils devoient avoir à l'élection d'un nouveau Maître. Alcimédor et la Princesse son épouse, accoutumés à la hauteur et à la confiance qu'une longue prospérité fait naître, ne connoissoient point l'élévation d'âme qui sait ennoblir l'adversité ; ils restèrent seuls et humiliés. Aterganor voulut jouir du spectacle de ces changements ; il aimoit à voir l'abattement, ou la dignité avec laquelle on soutenoit les grands revers. Il remarqua dans les différents états, avec plaisir, des hommes dont toute la considération avoit disparu avec leur crédit ou leurs titres, et qui, d'un rang qui les élevoit, réduits à leur propre mérite, tomboient confondus et méprisés dans la foule. Mais quel fut l'excès de son étonnement, lorsqu'arrivant au Palais d'Asaïd, il chercha inutilement les marques de la révolution qu'il s'attendoit d'y reconnoître ? Il voit les Gardes dans leur devoir, et les Courtisans d'autant plus occupés à marquer leur fidélité à leur Maître, que cet hommage étoit un gage de leur vertu. Il trouva le Prince et la Princesse dans une assiette d'âme également éloignée de la fermeté fastueuse et de la tristesse humiliante : ils ne s'entretenoient que du désir de voir couronner un Souverain, qui rendît heu-

reux des Sujets dont ils éprouvoient d'une manière si admirable le respect et l'amour. Aterganor crut être abusé par un songe. « O fortuné Asaïd ! s'écria-t-il, et vous, respectable Princesse, que votre gloire est supérieure à la mienne ! Vous m'apprenez que je n'ai point encore régné. Je n'envisageois que la domination qui naît de la force, et qui ne s'entretient que par la crainte, et qui ne cherche qu'à s'étendre. Vous me faites connoître que la véritable autorité sur les hommes a sa source dans leur cœur. » Alors les Députés des deux Nations se présentèrent pour proposer le Roi qu'ils avoient choisi ; tous proclamèrent Asaïd. On ne voyoit partout que des larmes de zèle, d'amour et de joie ; on n'entendoit que le nom d'Asaïd. Aterganor, à ce spectacle, descendit du Trône ; il déposa son sceptre entre les mains d'Asaïd, et plaçant sa propre couronne sur la tête de la Princesse : « Régnez, leur dit-il, puisque tous les cœurs vous appellent. Oserois-je assujettir ceux dont j'admire l'exemple, et dont les vertus m'instruisent ? Je rends la Souveraineté à tous les Princes que j'avois vaincus, je n'exercerai ici qu'un seul droit de l'Empire. Qu'Alcimédor cesse d'être Souverain ; je réunis pour vous seul les États que vous aviez partagés avec lui. » Comme Aterganor achevoit ces mots, on entendit un coup de tonnerre ; Zulmane parut sur un char ; et pour dérober aux yeux des mortels le Prince à qui ses dons

avoient été si peu profitables, elle enleva Alcimédor, ainsi que la Princesse, et se perdit dans l'immensité des airs. Alcime monta alors sur un trône brillant des plus vives couleurs de la lumière ; elle confirma la loi si juste qu'Aterganor venoit de faire, et qui assuroit le bonheur des Peuples que lui avoit recommandés Zoraïde. Elle reconnut avec transport dans la nouvelle gloire dont Asaïd étoit environné, les fruits heureux de son éducation, et c'est depuis ce nouveau règne d'Asaïd, que cette partie de l'Arabie a été nommée l'Arabie heureuse.



L'ILE

DE LA LIBERTÉ

CONTE



L'ILE

DE LA LIBERTÉ

CONTE



N enchanteur, ennuyé d'entendre des hommes condamner dans autrui les défauts qu'ils avoient eux-mêmes, résolut de démasquer les premiers qui lui tiendroient pareil langage. Il se retira dans une île et publia que ceux qui viendroient s'y établir y seroient libres de faire leur volonté et n'éprouveroient jamais d'injustice de la part des habitants. A peine cette nouvelle fut-elle répan-

due, qu'il vit arriver trois personnages de l'espèce de ceux qu'il attendoit. Vous désirez le droit de citoyen, leur dit-il? Je vais vous l'accorder. Voici l'unique condition que j'impose : dites-moi, chacun, quel est votre caractère, votre goût dominant; on écrira sur la liste de nos insulaires ce que vous allez dicter, et dès ce moment vous pourrez vivre ici de la manière qui vous conviendra davantage.

L'un qui s'appeloit Almon, dit : *Je suis naturel, je hais la dissimulation, je me montre tel que je suis;* voilà mon caractère. On écrivit : *Almon est naturel.* Pour moi, dit le second, qui se nommoit Alibé : *J'aime à plaire, à faire ce qui amuse les autres, j'ai acquis les talents qui peuvent y contribuer.* On écrivit : *Alibé aime à plaire.* Il faut que je l'avoue, dit le troisième, qui avoit nom Zanis : *Je suis extrêmement singulier.* On écrivit : *Zanis est singulier.* Vous pouvez à présent, leur dit l'enchanteur, vous livrer sans aucune contrainte au genre de vie qui vous plaira. Allez, on va vous conduire à l'habitation qui vous est destinée.

Quand ils furent partis, l'enchanteur dit à ceux qui formoient la Cour : Vous voyez avec quelle confiance ces trois hommes viennent d'annoncer leur caractère. Je vais vous en faire un portrait véritable. Almon, sans égards pour ce qui convient aux autres, est accoutumé à ne se jamais contraindre. Quoiqu'il ait de l'esprit, s'il loue ou s'il blâme, c'est toujours par caprice;

voilà ce qu'il appelle être naturel. Sans dessein de dominer, il est décidant; il parle par la seule envie de parler; il interrompt pour dire son avis et contrarie souvent la personne qui vient à le suivre. En un mot, rempli de défauts contre la société et leur donnant libre carrière, voilà ce qu'il appelle haïr la dissimulation. Alibé, qui effectivement a bien des talents, ne les emploie que contre lui ; il veut qu'on l'écoute sans cesse; il veut être applaudi, et l'être seul, et il appelle cette sorte de tyrannie, aimer à plaire. A l'égard de Zanis, toujours occupé à ne ressembler à personne, il rit de ce qui attristeroit les autres et regarde d'un œil funeste tout ce qui excite la gaieté. Facile à démêler, lorsqu'il se croit impénétrable, on voit qu'il s'est fait le matin une liste des étonnements, des distractions, des caprices qu'il aura dans sa journée. Indiscret, contredisant, injuste; il se croit justifié suffisamment, quand il a dit : *C'est que je suis singulier;* il croit même avoir fait son éloge. Jouissons, sans qu'ils nous aperçoivent, des aventures qui vont les surprendre. A ces mots, l'enchanteur et ses confidents devinrent invisibles.

Almon, en sortant de chez l'enchanteur, se trouva près d'un superbe palais et découvrit au frontispice une table de lapis, sur laquelle des cailloux transparents formoient cette inscription, qui étoit éblouissante :

Tout le monde a raison.

Almon, rempli de curiosité, entre, et comme il approchoit du vestibule, il entend un bruit de divers instruments. Le bruit cesse; deux portiques s'ouvrent; il voit paroître deux hérauts, dont l'habillement étoit composé de tout ce qui caractérise les différentes conditions des hommes, et qui marchoient vers lui, tantôt avec une affectation de gravité, tantôt avec de fausses grâces, et quelquefois d'une manière comique. *C'est ici le palais d'Alcanor,* lui dit le premier qui l'aborda. *Vous pourrez le regarder comme le vôtre,* ajouta le second, et tout de suite, reprenant alternativement la parole, sans donner à Almon le temps de répondre, ils continuèrent ainsi: *Cette retraite est charmante.* ON PEUT S'Y ENNUYER ET LE DIRE. *On peut, dès qu'on s'y plaît, y passer les jours entiers.* ON PEUT N'Y VENIR QUE PAR CAPRICE, RESTER OU DISPARAÎTRE. *Alcanor est sans cesse environné de tout ce qui fait l'amusement des autres.* ON PEUT CROIRE QUE C'EST POUR LE SIEN PROPRE QU'IL EN USE AINSI, ET NE LUI EN SAVOIR PAS LE MOINDRE GRÉ. Ce dialogue achevé, Almon se trouva près de l'appartement; les deux hérauts lui répétèrent trois fois de suite, parlant en même temps: *Ici tout le monde a raison.*

Les hérauts se retirèrent, et Almon entra dans un magnifique salon. Il vit un grand nombre d'hommes et de femmes, qui par leur maintien, leurs occupations, leurs discours, sembloient se croire seuls. L'un rêve, l'autre

danse; celui-ci parle et n'est point écouté; celle-là s'examine dans une glace et révèle tout haut ce qu'en secret son-amour-propre lui inspire de bonne opinion d'elle-même. Ici on entend dire : j'ai beaucoup d'esprit; là : je suis une créature parfaite. Enfin ce sont beaucoup de gens en un même lieu qui ne forment point de société.

Alcanor, toujours distrait sans être occupé, n'attiroit point l'attention des autres. Dans des moments il étoit environné d'un cercle où tous parloient ensemble. Quelquefois c'étoit un silence taciturne qu'on y voyoit régner. Almon, qui n'avoit été remarqué de personne, vint s'asseoir auprès d'Alcanor; l'entretien se tournoit alors sur l'éloge de la politesse. Si vous en êtes, dit Almon en interrompant, à définir la politesse des habitants de cette île, la conversation tombera bientôt. Je serois bien fâché de vous empêcher de penser comme il vous plaît, répondit Alcanor avec un air de circonspection; mais comme je hais la *dissimulation*, je vous avouerai que votre opinion me paroît la plus dénuée de sens commun, de jugement, de raison, d'esprit. La politesse ne consiste que dans de certains usages convenus, et vous ignorez les nôtres. — Et je les ignorerai, repartit Almon, à moins que pour m'acquitter avec vous, je n'apprenne à répondre d'une manière fort désobligeante. — Désobligeante! dit l'épouse d'Alcanor, avec un sourire d'amitié;

L'ILE

DE LA LIBERTÉ

CONTE

faisoit des plaisanteries de mauvais goût ou des contes usés, on le félicitoit d'avoir si bien l'esprit et le langage du monde; enfin on l'accabloit de louanges déplacées. D'abord il n'entendit que les louanges : l'amour-propre, même dans un homme d'esprit, est quelquefois si sottement crédule ! Alibé s'aperçut ensuite que ces louanges étoient à contre-sens; mais il pensa que c'étoit manque de justesse d'esprit dans les gens qui l'applaudissoient, et leur sut gré de l'intention. Il les reprenoit avec bonté quand il les voyoit ainsi se méprendre; il leur enseignoit d'une façon détournée la manière de le louer convenablement. L'assemblée jouissoit du plaisir de voir croître l'orgueil et le ridicule d'Alibé; mais ce n'étoit pas assez pour elle, il falloit qu'il sentît sa situation. Tout à coup chacun change avec lui de conduite. Il venoit d'annoncer le récit d'une aventure très singulière qui lui étoit arrivée; il commence; un homme l'interrompt, et à propos de singularité, raconte un songe très extraordinaire qu'il a fait la nuit précédente. Alibé se contraint, s'impatiente; il saisit enfin une occasion de proposer des vers assez heureux qu'il a composés. Au mot de vers, un autre en récite de nouveaux, et voilà Alibé réduit à l'ennui d'écouter, ou du moins au dépit de se taire. Enfin il se voit environné de talents qui le persécutent, parce qu'ils sont applaudis, et qu'il ne trouve pas le moindre jour pour faire briller les siens. Il n'y

peut plus tenir, il sort indigné du peu d'égards qu'on a dans cette maison pour le mérite d'autrui. Il va chez l'enchanteur, qui, pour toute réponse à ses plaintes, lui présente le livre sur lequel on avoit inscrit son caractère; il l'ouvre et lit : Alibé, comme il croit être : *Il aime à plaire.* Alibé, comme il est : *Il ne veut que briller.* Alibé referme le livre, regarde en pitié l'enchanteur et court se rembarquer. Il s'en retourne plus incorrigible que jamais, dit l'enchanteur : quelques connoissances, divers talents médiocres et peu d'esprit; c'est de cet assemblage que la fatuité a pris naissance.

Il ne manquoit à l'enchanteur que de voir Zanis sur la scène; il eut bientôt satisfaction. Comme Zanis passoit sur une grande place, une troupe de gens parés d'une manière bizarre l'entourent et l'engagent à monter dans un char. On connoît votre mérite, lui dit-on, vous êtes digne du triomphe. Ils le conduisent ainsi dans une espèce de temple, où il trouve une nombreuse assemblée. Il se présente avec une ferme résolution d'être plus singulier que jamais. Maintien recherché, propos hasardés, tout est mis en œuvre, et n'est point remarqué; il voit que, bien loin d'étonner personne, il est regardé comme un homme à l'ordinaire; cela le décontenance. Il reprend courage, il avance une maxime inouïe, tout le monde est de son opinion; on connoissoit cette façon de penser, elle est commune. Son embarras se renouvelle, il conte, il

exagère, on commence à l'écouter; mais un autre prend la parole et tient des discours si outrés, que Zanis est presque réduit à se trouver raisonnable. Enfin il se retire avec le dépit d'avoir été unanimement loué sur la justesse de son esprit et sur la retenue de son imagination.

Il rêve, il médite, il est pénétré de douleur; car rien n'est si humiliant que la déraison affectée en pure perte. Dans ce trouble d'esprit, il est abordé par un petit homme, qui avec tout l'ajustement et le maintien d'un vieillard, avoit à peine dix-huit ans. Je vois bien que vous êtes un homme simple, un esprit sensé, lui dit le faux vieillard. On vous a bien étonné dans la maison dont vous sortez? Vous n'êtes pas encore assez instruit de l'humeur capricieuse de nos citoyens; ce sont des espèces de fous qui s'imaginent que c'est un grand mérite que d'étonner les autres par une conduite singulière; et vous sentez bien quelle est la sottise de penser ainsi? Les usages communs sont des conventions sages qui épargnent à notre esprit le soin de s'exercer sur des objets qui ne méritent pas de l'occuper. Concevez combien on rétrécit son imagination, combien on l'avilit, quand on la tient sans cesse appliquée à nous faire marcher, ou rire, ou tenir nos coudes différemment des autres hommes; à nous faire paroître impatients ou tranquilles, passionnés ou indifférents, par contenance; à nous faire dire oui ou non d'une manière remarquable.



Vous verrez ici bien des scènes qui vous surprendront ; vous n'en verrez peut-être pas une qui vous amuse. A force de se singulariser à tous égards, nos Insulaires ont épuisé les moyens les plus bizarres d'y parvenir ; et imaginez-vous ce que c'est que l'extravagance qui se répète ! Pour moi, revenu de la sotte ambition de paroître extraordinaire, je baille au seul souvenir de ce qu'elle m'a fait faire ; et pour ne pas retomber dans un pareil égarement, je me suis imposé tous les assujettissements et en même temps tous les avantages de la vieillesse. Je mène constamment la vie sage et retirée qui lui est propre. Je passe les journées au coin de mon feu dans mon fauteuil, bien clos. J'y radote au milieu de ma famille. Je ne sors qu'un moment à midi, pour me promener au soleil, et ne songe pas s'il y a dans le monde des fous qui veulent se singulariser et servir de spectacle aux autres. Le sage vieillard étala tout de suite une quantité de maximes rebattues sur la simplicité des premiers hommes, et qui commençoient toutes par *Autrefois*. Zanis écoutoit avec un secret dépit de l'étonnement que lui causoit cet homme, qui extravaguoit par principe. Cette scène finie, plusieurs autres aussi peu attendues se succédèrent et remplirent la journée de Zanis. S'il vouloit rêver ou parler, il étoit interrompu. Désiroit-il se mettre à table, on lui donnoit une comédie. Enfin, outré de la persécution que lui faisoient

souffrir les fantaisies de tous ceux qu'il rencontroit, il courut chez l'Enchanteur : Laissez-moi partir, dit-il ; vos habitants se donnent pour extraordinaires, et ils ne sont que contrariants, capricieux, extravagants. Vous faites leur portrait et le vôtre, répondit l'Enchanteur. Au lieu de vous vanter d'être singulier, que ne me disiez-vous de bonne foi : « Je meurs d'envie de le paroître. L'un est bien différent de l'autre. Les gens naturellement singuliers plaisent ordinairement dans la société ; au lieu que celui qui ne l'est que par étude, outrant bientôt son personnage, ne tarde guère à ennuyer et finit par être insupportable. Mais j'ai voulu vous désabuser et non vous punir. Tout ce qui vous est arrivé, ainsi qu'à Almon, n'étoit que prestige : retournez l'un et l'autre dans votre Patrie, et n'oubliez jamais, s'il est possible, que le naturel qui déplaît doit se cacher, et que l'ambition d'être extraordinaire mène insensiblement à la folie. Vous l'éprouvez : pour faire sentir à ceux qui s'applaudissent de leurs travers, combien ils sont à charge aux autres hommes, il ne faut que les faire vivre avec des gens qui leur ressemblent. »

LES AÏEUX

OU

LE MÉRITE PERSONNEL

CONTE



LES AÏEUX

OU

LE MÉRITE PERSONNEL

CONTE



IL y avoit jadis à la Cour de Perse un usage singulier sur la manière de briguer et d'obtenir les grandes places. Lorsqu'il s'en trouvoit une à remplir, tous ceux qui pouvoient y prétendre se présentoient en même temps devant le Souverain. Là, sur un talisman composé par les Génies, ils gravoient avec un

diamant les titres qui leur donnoient lieu d'espérer la préférence. Et tel étoit le pouvoir du talisman, que si pour se faire valoir on y traçoit quelques faits, quelques éloges de soi-même qui blessassent la vérité, les caractères en cet endroit changeoient de couleur, lorsque le talisman passoit entre les mains du Monarque. Ce Prince, le plus équitable des Rois, n'avoit trouvé cet expédient, que pour n'être jamais trompé par la vraisemblance.

Un jour que la Province la plus considérable de l'Empire se trouva sans Gouverneur (c'étoit le Khorassan), comme il falloit, pour remplir cette place avec dignité, avoir des richesses immenses, deux hommes seuls vinrent se prosterner devant le Roi. L'un des concurrents, qui s'appeloit Kosroun, descendoit des Giamites, cette race si ancienne et si illustre dans la Perse, que peu d'autres osoient lui disputer la prééminence. Outre un avantage si favorable, pour être traité avec distinction par le Souverain, Kosroun, incapable de manquer à l'honneur, quoiqu'au fond il n'y fût attaché que par vanité, joignoit encore à une belle figure beaucoup d'esprit ; mais il étoit né farouche et impérieux ; son sérieux désignoit la fierté ; son sourire marquoit une ironie méprisante. Occupé sans cesse de ses aïeux, il s'approprioit en idée, comme si c'eût été une partie de leur succession, tout ce qui avoit fait leur gloire. Son concurrent qui se nommoit Tharzis,

descendu d'une ancienne famille, mais peu connue, s'étoit acquis une considération telle, qu'une plus haute naissance que la sienne n'auroit pu y rien ajouter. Ayant les vertus et les talents qui rendent digne des grandes places, il pensoit si modestement sur tout ce qui pouvoit être à sa gloire ; il paroissoit si peu occupé de son esprit, dans les moments où il réussissoit davantage, qu'on lui pardonnoit sans peine une supériorité qui ne servoit qu'à rendre son commerce plus aimable.

Kosroun, d'un air où la confiance étoit peinte, s'approcha du Trône. S'étant prosterné avec affectation (comme si la Cour avoit eu besoin de son exemple, pour rendre au Souverain ce devoir indispensable) il reçut le talisman ; et persuadé que son mérite seul décidoit suffisamment en sa faveur, voici ce qu'il se contenta de tracer :

MES AÏEUX ET MOI.

Le talisman passa ensuite dans les mains de Tharzis, qui pensant que la grâce la mieux méritée est toujours une grâce pour qui la reçoit, grava, pour motifs de celle qu'il attendoit du Monarque, ce peu de mots :

VOS BONTÉS ET MON ZÈLE.

Le Roi resta quelques moments dans le silence, observant le talisman. Il se tourna

ensuite vers les portiques d'un salon inférieur, dont l'accès étoit interdit à tous ses Courtisans. A l'instant les portiques s'ouvrirent; on entendit un bruit mêlé du son des instruments, et des acclamations qui accompagnent un triomphe, et l'on vit paroître soixante Vieillards vénérables. Ces Vieillards, après s'être inclinés avec respect, se placèrent aux deux côtés du Trône, chacun sur un trophée qui venoit de s'élever. Kosroun, étonné, demanda avec un air de curiosité dédaigneuse quelles étoient ces figures bizarres qui osoient se placer si près du Souverain. Tout garda le silence.

Voyez, dit le Roi aux deux Prétendants, ces Sages qui m'environnent; plus éclairés que moi, ils vont choisir entre vous. Kosroun, blessé de cette loi, représenta qu'il s'aviliroit à reconnoître d'autre Juge que son Souverain; et loin de chercher à se rendre favorables ces mêmes Vieillards, dont sa destinée pouvoit dépendre, il les récusa avec hauteur. Il exposa sans ménagement que l'âge pouvoit avoir altéré leur raison; qu'attachés à des préjugés, à des usages qui avoient vieilli avec eux, ils seroient peut-être injustes, avec le dessein d'être équitables. Enfin son caractère présomptueux et altier, son mépris pour le reste des hommes, parurent à découvert; et quelques-uns de ces Vieillards voulant lui remontrer l'indécence des discours qu'il osoit se permettre, il ne daigna pas les écouter. Son orgueil alla jusqu'à

leur reprocher de manquer à ce qu'ils devoient au seul homme qui restât de l'illustre race des Giamites. A ce nom les Vieillards firent un cri d'indignation : — Sachez, dit le plus vénérable, à qui vous faites ce reproche ; c'est aux Giamites mêmes que vous parlez ; c'étoit eux effectivement. Le Roi, pour confondre le présomptueux par les motifs mêmes qui faisoient naître sa confiance, avoit avec le secours du talisman évoqué ces sages Ombres. Kosroun alors, dépouillé subitement de tout ce qui fondoit sa considération, ne fut plus aperçu que par ses défauts ; il ne vit plus pour lui dans tous les yeux que le mépris ou une sorte de pitié presque aussi humiliante. — Apprenez, malheureux Kosroun, continua le Vieillard, que celui à qui les vertus de ses ancêtres n'inspirent qu'un sentiment d'orgueil qui le fait haïr est désavoué d'eux. Eprouvez que, loin d'avoir part à leur gloire, il est condamné à l'oubli et à la honte d'être inutile à ces mêmes concitoyens dont il dédaigne d'être aimé. Le Roi alors nomma Tharzis, et les Vieillards disparurent. On conçoit quelle impression cet événement fit dans la Perse sur l'esprit de ceux qui avoient d'illustres ancêtres. Dans la crainte de les voir renaître tout à coup, on ne songea qu'à se rendre digne d'eux. Mais malheureusement le secret de les évoquer s'est perdu, et voici le seul effet qui reste du pouvoir du charme. Quand on marque aux grands, qui ne méritent rien par eux-

mêmes, des déférences ou du respect, une voix qu'eux seuls n'entendent pas, leur crie : « Ce n'est pas à vous, c'est à vos aïeux que les égards dont vous jouissez s'adressent. »



ALIDOR

ET

THERSANDRE

CONTE



ALIDOR

ET

THERSANDRE

CONTE



LIDOR et Thersandre étoient jumeaux, et d'une figure qui ne laissoit rien à désirer. C'étoit encore un autre prodige que leur parfaite ressemblance. Ils avoient avec beaucoup d'esprit l'un et l'autre, les mêmes traits, la même action, le même son de voix. Il sembloit enfin que la nature ayant formé l'un des deux, avoit été si

contente de l'ouvrage, qu'elle avoit pris plaisir à l'imiter sans la moindre différence. Ayant été adoptés dès le berceau par un Enchanteur et par une Fée, ils passoient dans leur Palais une vie agréable. L'Enchanteur étoit le meilleur homme du monde ; il n'avoit qu'une chose de gênante, c'est que, comme il pensoit fort peu, il vouloit qu'on pensât pour lui ; qu'on fût, tant que le jour duroit, occupé à l'entretenir ; et surtout qu'on montrât fort peu d'esprit ; tout ce qui étoit au delà de la portée du sien l'ennuyant à l'excès. Il exigeoit, par exemple, que vous lui contassiez tous les petits détails de votre journée, et cent minuties pareilles, et si justement à charge à tout autre que celui qui a la petitesse d'esprit de les raconter. La Fée au contraire avoit en antipathie quelqu'un qui parloit de soi sans nécessité ; elle auroit mieux aimé qu'on n'eût eu rien à lui dire. Mais ne voulant contraindre personne, comme Alidor parloit volontiers de tout ce qui le regardoit, elle l'avoit abandonné à l'Enchanteur et s'étoit réservé Thersandre, l'ayant accoutumé de bonne heure à ne point entretenir les autres de ses petites aventures, de ses goûts, de ses haines, ni enfin de tout ce qui n'intéressoit que lui.

Thersandre et son frère étoient dans leur vingtième année, lorsqu'ils entendirent un Héraut qui crioit à haute voix :

Qui osera mériter l'honneur d'épouser la

fille du Roi, ou d'être Gouverneur de la moitié du Royaume?

Il vient de naître un homme, ou plutôt un horrible monstre à deux têtes, et qui porte écrit sur chaque front en caractères de feu : Qu'on me donne la Princesse en mariage, ou je renverserai le monde. Comme il est fils d'un Enchanteur, il dissipe une armée par le seul bruit de sa voix ; mais il peut succomber, s'il n'est attaqué que par un petit nombre. Quiconque l'aura vaincu et apportera sa dépouille recevra, au choix de la Princesse, l'une des récompenses promises.

Le Héraut ayant achevé, il leur remit un rouleau d'écorce d'arbre, sur lequel ils trouvèrent tracé :

PORTRAIT DE LA PRINCESSE.

Qu'avec le secours de l'imagination la plus ingénieuse, on se représente tout ce qui forme une personne charmante par la figure, l'esprit et le caractère; qu'ensuite on considère, on entende la Princesse ; on dira : Je n'avois fait qu'une ébauche. Voilà ce que je voulois dépeindre.

Mon frère, dit Thersandre, nous ne sommes encore connus que par la singularité de notre ressemblance. C'est ici l'occasion de nous signaler. Alidor fut du même sentiment. Ils s'armèrent chacun d'un dard, d'un bouclier et

d'une épée ; et ayant appris que le Géant, qui parcouroit cent lieues de pays d'un soleil à l'autre, n'étoit pas loin de leur château, ils allèrent à sa rencontre. A peine furent-ils sur le bord d'un bois assez proche de leur demeure, qu'ils aperçurent un monstre haut de trente pieds, ayant deux têtes humaines, des ailes de cristal et quatre bras armés de griffes fort longues et dentelées. Il ne voloit pas, mais, secouru de ces mêmes ailes, il marchoit avec une rapidité étonnante, s'appuyant sur une énorme massue.

Malgré la supériorité que paroissoit avoir sur eux un colosse si terrible, comme il avoit quelque chose d'humain, ils crurent que ce seroit une lâcheté de l'attaquer ensemble. Ils pensoient que le courage et l'adresse étoient un genre de force supérieur à tout autre ; et ayant tiré au sort à qui le combattroit le premier, Alidor fut le fortuné. Il marcha aussitôt vers le Monstre, qui s'étant armé de son arc, tira plusieurs flèches, dont la pesanteur auroit ébranlé une tour. Alidor les évita avec une adresse extrême, et lançant son dard, il fit à l'une des têtes du Géant une légère blessure. Le Monstre alors faisant plusieurs mouvements de son énorme massue, causa une si grande agitation dans l'air, qu'Alidor tomba comme si un ouragan l'eût renversé. Thersandre, voyant son frère hors de combat, courut pour le venger. Le Géant tenoit un bras levé pour accabler son

ennemi vaincu, lorsqu'il aperçut le nouveau combattant qui lui crioit de se défendre; et furieux de ce qu'un adversaire qu'il trouvoit méprisable se flattoit de le mettre en péril, il résolut de lui faire souffrir une mort horrible. On vit alors jaillir de ces mêmes caractères qu'il avoit imprimés sur chaque front, des serpenteaux enflammés et des flèches brûlantes. Thersandre, loin d'en être effrayé, se jeta à travers ces dangers ; il lança son dard avec tant de justesse, qu'il fit au Monstre une profonde blessure. Le Monstre alors leva sa massue, mais les forces lui manquèrent ; il tomba, et Thersandre lui trancha ces deux formidables têtes qui avoient causé tant de frayeur au Roi et à la Princesse, lorsque le Monstre avoit été la demander en mariage.

Pendant ce combat, Alidor ayant repris ses esprits, Thersandre et lui allèrent faire part de ce triomphe à l'Enchanteur et à la Fée, qui furent charmés de ce qu'ils avoient tenté cette grande entreprise de leur propre mouvement. Allez, leur dit l'Enchanteur, apprendre au Roi la mort du Monstre. Contez-lui bien en détail les circonstances de cette admirable nouvelle, et recevez les récompenses que vous avez méritées. La Fée parla différemment à Thersandre. Sans doute, lui dit-elle en secret, vous voulez être l'époux de la Princesse ? Il faut mériter qu'elle vous préfère ; observez plus sévèrement que jamais de ne point parler de vous, lors même

que vous l'entendriez vous applaudir du service que vous venez de lui rendre. Thersandre remercia la Fée, rejoignit son frère; ils partirent.

Ils arrivèrent le lendemain à la Cour. Le Roi et la Princesse, déjà informés de toutes les circonstances de leur victoire, voulurent, pour les recevoir avec distinction, leur donner à chacun une audience particulière. Alidor, comme l'aîné, parut le premier: sa figure si belle et si noble, une certaine grâce qui paroissoit dans toutes ses actions, et l'une des têtes du Monstre qu'il portoit avec fierté au bout de son épée, tout cela formoit un contraste qu'on voyoit avec une sorte d'admiration. Le Roi et la Princesse en furent frappés. Alidor conta comment son frère et lui, sur le récit du Héraut, avoient résolu de chercher le Géant. Il ne songea point à parler du portrait de la Princesse; mais il dépeignit la figure effrayante du Monstre et tout le péril de le combattre, la blessure qu'il lui avoit faite, et enfin l'effet de ce tourbillon dont il avoit été renversé comme d'un coup de tonnerre.

Pendant ce récit, qu'Alidor orna de traits d'esprit et d'éloquence, flatté de l'espoir d'obtenir la main de la Princesse, il avoit paru beaucoup moins occupé d'elle que de l'éclat de sa propre aventure. Le Roi, après lui avoir donné toutes sortes de témoignages d'estime: « Allez, lui dit-il, vous apprendrez bientôt quelle sera votre récompense. » Alidor se retira, et Thersandre fut introduit.



Thersandre ne portoit point une des têtes du Monstre, comme avoit fait Alidor; il l'avoit déposée dans la salle des Gardes, au pied du faisceau d'armes. Il parut avec l'extérieur simple d'un homme qui n'auroit eu aucune part à l'événement du jour. Ce fut toute la différence que la Princesse aperçut entre son frère et lui, étant d'ailleurs très surprise de leur ressemblance. Thersandre s'avança avec beaucoup de grâce et de modestie, il resta dans le silence, attendant que le Roi lui parlât. — C'est donc vous, brave Thersandre, qui avez triomphé du Géant? lui dit le Roi. — Mon frère l'avoit blessé, répondit Thersandre, et depuis sa blessure il avoit peine à se défendre. — Vous rabaissez beaucoup la gloire de votre combat, continua le Monarque; mais je suis instruit des périls que vous avez bravés. — Le Monstre étoit facile à vaincre, reprit Thersandre, sa vie troubloit le bonheur du Roi et les beaux jours de la Princesse. — C'est vous qui me les rendez, ces beaux jours, dit la Princesse, et vous ne parlez point de la récompense! — Vous venez de l'accorder, Princesse, répondit Thersandre, vous annoncez que vous allez vivre heureuse. — Cependant, ajouta le Roi, j'ai promis la moitié de mon Royaume. Il appartient tout entier à la Princesse, interrompit Thersandre; un don qui diminueroit de son bonheur ou de sa gloire pourroit-il être regardé comme un bienfait par aucun de vos sujets? — C'est assez, dit le Roi,

vous apprendrez comment je sais reconnoître un service de cette importance.

Quand Thersandre se fut retiré, le Roi, qui n'aimoit pas moins que l'Enchanteur à entendre raconter de belles histoires, dit à sa fille : Me voilà bien embarrassé. Celui-ci ne veut pas de la moitié de mon Royaume ; il mérite cependant aussi une grande récompense. Mais si tu te détermines à épouser l'un des deux, vraisemblablement tu ne prendras pas Thersandre. Il me paroît qu'il a bien moins d'esprit que son frère : il n'a pas su nous conter son combat, comme avoit fait si agréablement Alidor. — Mon père, répondit la Princesse, pardonnez si mon sentiment n'est pas conforme au vôtre. Thersandre ne me paroît avoir d'avantage sur Alidor, que l'élévation d'âme qu'il montre, en n'étant point occupé de sa victoire. Eh ! quelle différence cela met entre eux ? Quiconque peut n'avoir point de vanité sur l'événement le plus brillant de sa vie a sans doute une force d'esprit, une raison supérieure, qui ne se démentiront jamais. J'avoue que Thersandre m'a prévenu en sa faveur, et que je l'épouserois sans répugnance. Il me semble que je ne trouverois dans Alidor qu'un Libérateur qui se plairoit à me faire souvenir que je suis sa conquête ; qui, dès que la moindre inquiétude viendroit le saisir, me présenteroit la tête du Géant pour me faire souvenir de ce que je lui dois, et qui réduiroit ainsi ma ten-

dresse à la reconnoissance. Dans Thersandre je découvre à la fois un extrême désir de m'intéresser en sa faveur, avec la crainte généreuse de me rappeler qu'il m'a servie : il n'envisage dans ce qu'il a fait pour moi, il ne sent que le plaisir d'avoir contribué au bonheur de ma vie, et n'ose s'en faire un titre pour me plaire. L'un s'applaudiroit sans cesse d'avoir mérité ma main ; l'autre, en la méritant d'avantage, regardera comme une grâce de l'avoir obtenue. Combien la modestie ajoute aux autres qualités qui rendent aimable ! — Me voilà détrompé, dit le Roi, je vois qu'effectivement Thersandre te plaît plus que son frère ; demain nous leur apprendrons leur destinée : envoyons inviter l'Enchanteur et la Fée qui les aiment, à venir être témoins des effets de notre reconnoissance. Le lendemain l'Enchanteur et la Fée étant arrivés, le Roi déclara qu'Alidor auroit le Gouvernement de la moitié du Royaume. Il ordonna qu'on préparât les fêtes qui doivent précéder l'hyménée ; ensuite il posa sa couronne sur la tête de sa fille, lui remit son sceptre, et présentant Thersandre : « Vous êtes Reine, dit-il, et voilà votre Libérateur. » La Princesse regarda Thersandre, lui donna le sceptre, et Thersandre tomba à ses pieds. Devenu éperdument amoureux d'elle, pour avancer d'un moment le bonheur de recevoir sa foi, il auroit combattu un nouveau Monstre. Enfin ce moment désiré arriva ; la Princesse ne s'étoit pas

trompée; Thersandre, Époux et Roi, garda la douceur, la simplicité de son caractère. On parle encore de la félicité toujours égale dont la vie de ces deux Époux a été remplie.



LES

VOYAGEUSES

CONTE



LES

VOYAGEUSES

CONTE



NE fée avoit trois nièces; l'aînée étoit belle, la seconde jolie, et la troisième laide. La belle étoit si contente, si glorieuse de l'être, qu'elle n'étoit, qu'elle ne vouloit être que cela; elle n'imaginoit point d'autre avantage dans le monde. Si elle marchoit, sa contenance sembloit vous dire : Voyez de quel air la beauté se promène. Devenoit-elle rêveuse, la

voyoit-on s'endormir, s'éveiller, c'étoit en attitude de belle personne. Quand vous l'entreteniez des choses qui la regardoient le moins, elle vous répondoit comme si vous lui aviez donné des louanges. On lui auroit raconté la mort du grand Pan, ou l'entreprise des Argonautes, qu'elle auroit cru que c'étoit une allégorie sur ses charmes. La jolie, vive naturellement, fort piquante et supérieurement coquette, vouloit que tout fût occupé d'elle jusqu'aux femmes; car il falloit, pour être heureuse, se voir l'unique objet de leur jalousie, de leurs plaintes, de leur aigreur, comme celui de l'empressement, des soins, des inquiétudes, des préférences de tous les hommes. On ne cessoit presque pas de parler, afin que les autres femmes n'eussent pas le temps de montrer de l'esprit; et quand on ne se sentoit pas ce fond d'enjouement qui donne si bien l'air de la première jeunesse, on y suppléoit en prenant l'air de l'étourderie. Il falloit voir encore comme on affectoit de paroître sensible aux amusements, afin de laisser imaginer que si on se permettoit des passions, on les auroit extrêmement vives. Elle tiroit même parti de sa mauvaise humeur (car elle en avoit), elle en montroit aussi sans en avoir, et alors elle devenoit moqueuse; ainsi c'étoit être toujours le personnage qui attiroit l'attention de toute l'assemblée. Enfin, pour achever le portrait, sensible uniquement par vanité, indifférente dans le cœur, elle n'exigeoit

ni de l'amitié, ni n'en vouloit rendre; aussi n'en avoit-elle jamais inspiré.

La laide l'étoit effectivement, mais d'une laideur qui ne ressembloit point à toutes celles qu'on rencontroit alors assez communément dans le monde. Quand on regardoit ses traits en détail, il n'y en avoit pas un seul qui ne déplût; à les voir ensemble, c'étoit de moment en moment une physionomie nouvelle toujours singulière, toujours agréable : on jugeoit que cette variété venoit de beaucoup d'imagination, et que cette imagination devoit être charmante; elle l'étoit aussi. La gaieté, la douceur, la finesse, et sur tout cela, ce naturel qui ne prétend rien et qui fait tout valoir, voilà à la fois son esprit et son visage; car, comme je l'ai dit, l'un étoit toujours l'âme de l'autre. Ajoutez qu'elle avoit les plus belles dents du monde, et que le reste de sa figure étoit fort bien, voilà toute la personne. J'oubliois ce qui peut servir le mieux à faire connoître son caractère; elle savoit qu'elle étoit laide et ne se doutoit pas qu'elle eût de quoi le faire oublier.

Leur tante, qui n'avoit employé son art qu'à se perfectionner la raison, qu'elle regardoit comme le premier de tous les dons, auroit bien voulu pouvoir en faire part à ses nièces. Elle quittoit souvent le pays des Fées, pour venir vivre avec elles. Il est temps que vous choisissiez un état, leur dit-elle un jour. Si vous étiez

mes filles, vous seriez fées comme moi; mais à mes nièces, je ne puis donner de ma féerie, que quelques secours pour leur faire un grand établissement. Voyons d'abord quelle figure vous voulez avoir; car il dépend de moi de changer la vôtre. L'aîné répondit à cette proposition avec un air de dédain: Ne perdez point à cela l'excellence de votre art, ma tante, rien ne presse. — Je me consulterai, dit la seconde, avec un sourire lorgneur qui marquoit une satisfaction de soi-même la plus orgueilleuse et la mieux enracinée. — Pour moi, dit la troisième, je ne pourrois que gagner à un changement; tenez, ma tante, que je prenne la figure sous laquelle je vous inspirerai le plus d'amitié pour moi. Et la fée de l'embrasser. Mademoiselle n'imagine donc point de modèle sur lequel ma tante pût la former? ajouta l'aînée, comme par bonté pour cette pauvre cadette. Vous pouvez vous flatter, ma tante, continua la seconde, qui avoit pris de l'humeur de ce que la laide avoit été embrassée, que son changement, quel qu'il soit, fera beaucoup d'honneur à votre art. Il me vient une autre idée, dit la fée: si nous allions voyager dans quelques royaumes étrangers, vous sauriez ce qu'on penseroit du mérite que vous avez actuellement; vous connoîtriez aussi les différentes conditions où l'on peut vivre heureux, et vous vous décideriez ensuite. Le projet fut unanimement approuvé. La fée trouva convenable

que dans le voyage elles passassent pour nièces de fées ; c'étoit le moyen d'être partout fort bien reçues. Il faudra aussi, ajoutèrent les deux aînées, afin que tout soit dans la bonne foi, que nous gardions notre nom ordinaire, c'est-à-dire la belle, la jolie, la laide ; vous savez qu'on nous appelle ainsi depuis le berceau. La fée y consentit ; et pour n'être point accablée de toutes les demandes ridicules qu'on viendroit lui faire, si elle s'annonçoit comme fée, elle voulut ne paroître que la gouvernante de ses nièces.

On part, et pendant le voyage, dès qu'on étoit dans une grande ville, les deux aînées ne manquoient pas de répéter cent fois à propos de rien : Mais que fait la laide ? Écoutez, ma tante, ce que dit la laide. On prétend même qu'elles portoient dans une petite cage de satin, dont les barreaux étoient de peluche, une petite perruche à voix aigre et perçante, qui répétoit cent fois dans une heure : La laide, la laide, la laide ; et c'étoient elles qui l'avoient instruite. Il est certain du moins que depuis qu'on avoit donné à leur sœur, étant encore au berceau, le triste nom de laide, elles seules le lui avoient fidèlement conservé ; tous ceux qui l'environnoient en avoient chacun imaginé un autre. L'un l'appeloit *Zimzime,* ce qui en langage de fée veut dire *mieux que belle.* L'autre *Claride,* c'est-à-dire *qui ne l'aimeroit?* Et ainsi de quantité

d'autres noms. Si elle n'en avoit eu qu'un déterminé, elle y auroit perdu, quelque beau qu'il eût été. Il est vrai qu'on ne prononçoit ceux-ci que tout bas devant ses sœurs, de peur de les mettre en colère et qu'elle-même ne vouloit pas les entendre. Mais l'appeler, comme par méprise, d'un de ces noms, c'étoit lui dire une chose obligeante, et on profitoit de toutes les occasions pour se méprendre. Car, comme on craignoit, parce qu'elle étoit extrêmement modeste, qu'elle ne se crût du genre de laideur que ses sœurs lui reprochoient si volontiers, on s'appliquoit à lui persuader le contraire, et cela parce qu'elle cherchoit à être aimée.

Leur premier séjour fut à la Cour d'*Assyrie*. C'étoit une cour brillante, nombreuse, où les hommes étoient à la fois sensés et aimables, où les femmes étoient charmantes et vivoient ensemble sans se haïr, parce qu'elles n'avoient que le cœur sensible, et que leur amour-propre ne se blessoit jamais mal à propos. Ce n'étoit pas qu'il n'y eût aussi des femmes vaines, aigres, méprisantes; des hommes *confiants,* frivoles, indiscrets ; mais c'étoit le petit nombre, et cela fait une nation bien raisonnable. La belle y fut d'abord admirée ; la jolie y fut suivie; la laide (j'aime mieux dire la troisième) resta d'abord assez ignorée, parce qu'on s'occupoit des deux autres.

Bientôt l'aînée fut trouvée trop froide, trop vaine dans la société, et regardant trop en pitié

tout ce qui n'étoit pas la beauté, c'est-à-dire toute autre que la sienne. Bientôt la voilà négligée, abandonnée ; et, à quelques vieux seigneurs près, qui n'avoient conservé de leur jeune âge qu'une parfaite et ennuyeuse admiration pour les belles, elle ne se trouva plus d'adorateurs. Et comme elle avoit méprisé toutes les femmes, celles qui s'en étoient formalisées, parce qu'elles n'avoient pas assez d'esprit pour en rire, s'en trouvèrent encore plus qu'il n'en falloit pour lui donner des ridicules. La seconde, qui avoit d'abord attiré ce petit nombre d'hommes dont j'ai parlé, fut enfin avertie par la fée qu'ils avoient l'air trop libre avec elle, qu'ils faisoient de mauvaises histoires sur son compte, que de certaines femmes prenoient grand soin d'accréditer, et que les gens sensés à qui elle ne s'étoit point soucié de plaire, se contentoient de ne point écouter, sans chercher à les détruire; et qu'enfin elle n'avoit nulle considération. Cela la toucha assez; mais ce qui fit bien plus d'effet, c'est qu'elle se vit bientôt négligée par les hommes les plus estimés et les plus aimables. La voir, la suivre, la trouver trop coquette, et l'oublier, ne fut pour eux que l'ouvrage de peu de jours.

Notre troisième avoit enfin été remarquée. On avoit commencé par s'apercevoir qu'elle avoit beaucoup d'esprit. On se demanda bientôt, on examina si effectivement elle étoit laide; et la fin de ce doute fut de la trouver extrême-

ment aimable. Et comment ne pas convenir de son esprit? Elle en trouvoit si volontiers aux autres et se plaisoit à démêler dans toutes les femmes ce qui étoit à leur avantage, comme une autre auroit cherché à les voir en ridicule; ainsi on lui donnoit sa confiance, on vouloit son amitié, on aimoit à la faire valoir. Mais il fallut partir, ses deux sœurs s'ennuyoient de cette cour; elles vouloient absolument aller dans quelque autre qui fût tout à fait différente. La fée les transporta dans un pays fort éloigné. Elles arrivèrent au milieu d'une grande ville, où l'on ne voyoit que des palais, et dont les habitants, d'une stature noble et élevée, étoient habillés de gazes brodées de petits coquillages qui représentoient au naturel des fleurs, des arbustes, des oiseaux; et ce qui étoit plus singulier encore, ces mêmes habitants avoient le teint couleur d'aventurine, avec des yeux d'un bleu de saphir et très brillants, des lèvres extrêmement grosses de la même couleur que les yeux, et des dents de nacre les plus jolies du monde. Cette bizarrerie ne choqua point les deux aînées; elles pensèrent qu'il seroit flatteur d'être admirées par des yeux couleur de saphir, et de *tourner la cervelle* à ces hommes extraordinaires. Pour la cadette, elle étoit fort étonnée et tâchoit de s'accoutumer à ces figures surprenantes, afin de n'être point haïe des gens avec qui elle alloit vivre. Ses sœurs furent bien trompées dans leurs espérances; comme la

beauté est une affaire d'opinion, on ne les regarda jamais qu'avec une surprise qui ne supposoit aucun plaisir à les voir; elles n'eurent point d'autres succès. Pour comble de dégoût, elles apprirent qu'on ne les appeloit que du nom qu'elles donnoient avec tant de plaisir à leur cadette. Mais voici bien pis encore. Étant toutes trois à une fête où les filles du Roi formoient une danse plus singulière que difficile, et que les deux aînées ne regardèrent qu'avec dédain (car elles ne pouvoient pas souffrir de voir briller les autres), la troisième se mit au rang des danseuses qu'elle avoit beaucoup applaudies; et comme elle avoit acquis bien des talents, croyant en avoir besoin, elle saisit si bien le caractère de leur danse, on lui sut si bon gré de se prêter avec tant de grâce à des amusements étrangers pour elle, qu'elle fut applaudie à l'excès. Le Roi, les dames, les courtisans ne cessoient de dire : Quel dommage qu'elle n'ait pas un teint couleur d'aventurine, et de belles grosses lèvres bleues! Ses deux sœurs entendirent sans doute mot pour mot toutes les louanges qu'on lui donna, quoique dans une langue étrangère. (Car le dépit dans les femmes est si pénétrant!) Enfin elles pensèrent en mourir de jalousie. Le bal fini, ce fut une persécution pour partir, à laquelle il fallut que la tante cédât; à peine eut-elle le temps de prendre congé du Roi, de la Reine et des princesses, à qui elle donna cependant un

secret pour se bouffir considérablement les lèvres aux jours de cérémonie. L'importance de ce présent la fit reconnoître pour fée, et elle se vit investir par un concours prodigieux de peuples ; mais elle étoit déjà dans son char et elle disparut, au grand contentement des deux aînées, qui maudissoient un pays où l'on n'applaudissoit que leur cadette.

Je ne sais comment j'ai oublié jusqu'ici d'expliquer pourquoi ces deux aînées étoient en si bonne intelligence. Il n'est pas facile de le deviner ; cela va cependant paroître assez simple. La jolie disoit à tout moment à l'aînée qu'elle étoit *prodigieusement* belle ; la belle disoit à celle-ci qu'elle étoit *excessivement* jolie ; et chacune parce qu'elle pensoit ne prononcer qu'un mot qui n'exprimoit rien, et se moquer de sa sœur, à proportion du plaisir qu'elle lui causoit par cette louange chimérique.

Mais comment se pardonnoient-elles leurs conquêtes, puisque l'une et l'autre vouloient sans doute être seules aimables ? Cette objection est plus embarrassante ; mais voici comment cette concurrence s'arrangeoit dans leur tête. La belle croyoit que sa sœur n'avoit de soupirants que ceux qui, ne se sentant qu'un mérite commun, n'osoient se flatter d'être écoutés d'une belle personne. Et la seconde disoit : Ils seront bientôt excédés de la triste beauté de ma sœur, ils me reviendront. Ainsi c'étoit le peu de bonne opinion que mutuellement l'une avoit de l'autre,

qui entretenoit leur union. On ne sauroit croire combien un mépris réciproque est souvent parmi quelques femmes une raison de convenance et même le nœud d'une sorte d'amitié.

A l'égard de leur haine commune pour la troisième, voici quelle en fut l'origine. Leur cadette ayant une âme douce, et s'appliquant à vaincre par de la déférence et par de l'amitié la répugnance que lui marquoient ses sœurs, profitoit de toutes les occasions de faire leur éloge avec justice; mais étant raisonnable et sincère, elle ne pouvoit se déterminer à louer l'orgueil de l'une et la coquetterie de l'autre, et ne les pas applaudir à cet égard, c'étoit se montrer leur ennemie. Ajoutez que lorsque les deux aînées s'y attendoient le moins, elles virent cette sœur, condamnée dans leur esprit à ne jamais plaire, réussir souvent mieux qu'elles. On ne supporte point cela; car qu'on ait prévu le succès que peut obtenir une autre femme, comme on a rassemblé par avance toutes les manières de l'envisager qui en diminueront le prix, on peut en être témoin sans se décontenancer; on le méprise peut-être au point qu'on le pardonne. Mais quand il surprend, qu'on est réduit à le voir tel qu'il est, il n'y a courage d'esprit qui y tienne.

Les voilà donc dans le char. Où vous mènerai-je? leur dit la fée. Vous savez sans doute à quoi vous en tenir sur votre figure? Voya-

geons à présent, afin de vous faire connoître le prix des différents états de la vie; je vais pour commencer vous faire toutes trois Reines. Alors elle remua une chaîne de diamants qui gouvernoit quatre phénix qu'elle avoit attelés à son char; ils hâtèrent leur vol et arrivèrent dans un pays charmant. On entra dans une ville superbe, tous les grands de l'empire s'y trouvèrent rassemblés, et les trois nièces placées sur un même trône furent toutes trois reconnues souveraines.

L'aînée, on ne l'auroit pas cru, trouva le moyen d'augmenter de fierté et de bonne opinion de son mérite. Le lendemain de son couronnement elle emprunta la baguette de sa tante pour un coup d'État, disoit-elle, et l'on ne devineroit pas quel usage elle en vouloit faire. Il y avoit proche de sa capitale une vaste plaine; elle s'y promena d'un soleil à l'autre; et pour donner à ses sujets le plaisir de l'admirer, elle les transporta tout à coup dans cette plaine. Cet enlèvement pensa les faire mourir tous de frayeur. L'un, occupé dans son cabinet, se sentoit emporté par sa fenêtre sans savoir à quoi attribuer cette merveille. L'autre, au moment de prononcer le serment qui l'alloit unir à sa maîtresse, quittoit malgré lui sa main et s'échappoit avec rapidité du temple, au grand étonnement de l'épouse et de l'assemblée. Celui-ci, dont la santé étoit languissante, transporté dans son fauteuil, se trouvoit dans les nues. On voyoit voler les bataillons tout armés,

et les personnages les plus graves traverser les airs en habits de cérémonie. Enfin cet événement causa un trouble, un désordre général dans toute la nation, et chaque jour de son règne amena quelque autre folie dont sa beauté étoit la cause.

On s'attend bien à voir la seconde ne contraignant pas mieux son caractère; aussi parut-il dans toute sa perfection. Il n'y eut bientôt plus à sa cour que des petits soins pour occupation, des fleurettes pour langage et des lorgneries pour politesses. La fée se trouva forcée d'apprendre à l'aînée l'effet de sa ridicule présomption; à la seconde, le peu d'estime et de respect qu'on avoit pour elle, et les avis sages, quand ils viennent d'une fée, ont cela de particulier, ils persuadent. Je ne veux pas dire cependant que les deux nièces crurent avoir tort; elles sentirent seulement la honte de leur situation qu'elles trouvèrent injuste, et elles conclurent que le trône n'avoit pas tant de charmes qu'elles l'avoient pensé.

La troisième reine parut effectivement l'être. Si le trône met les défauts dans un plus grand jour, il donne aussi plus d'occasions aux vertus de paroître. *Zimzime,* car la fée avoit décidé qu'on ne l'appelleroit plus la laide, *Mieux que belle,* dis-je, eut donc lieu d'être contente de sa nouvelle condition; elle avoit des mœurs et de la dignité, elle fut respectée. Elle ne songeoit qu'aux moyens de faire le bien et d'être

aimée, on l'adora. Sa cour devenoit tous les jours plus nombreuse, et cela acheva de désespérer ses sœurs.

Une nuit, tourmentées d'un dépit qui ne leur avoit pas permis de fermer l'œil, elles allèrent trouver la fée et la pressèrent de partir dans le même moment, aimant mieux toute autre condition que celle de régner. La fée qui avoit ses vues répondit froidement : Il est encore bien matin, mais j'y consens : elle alla éveiller *Zimzime*, l'habilla d'un seul coup de baguette, sans que rien ne manquât à son ajustement, répandit dans la ville quelques trésors, et l'on remonta encore dans le char.

Eh bien, mes chères nièces (cela s'adressoit aux deux aînées), vous vous êtes ennuyées du trône? Le rang qui en approche vous exposeroit à peu près aux mêmes inconvénients, et dans les états successivement inférieurs, vous trouveriez de pareils sujets de mécontentement. Passons, croyez-moi, à une extrémité dont vous n'avez qu'une idée très imparfaite. Allons habiter quelque hameau. Je connois un endroit de l'Asie, où sous un ciel doux, des peuples simples et sociables vivent dans de belles campagnes ; nulle ambition, peu de besoins et un penchant inaltérable pour des plaisirs qui n'entraînent point de dégoûts : voilà leur condition.

J'aime *beaucoup* ce hameau, dit l'aînée. — Je serois *comblée* de voir cette campagne, s'écria

la seconde. A l'instant elles se trouvèrent toutes trois mises comme de simples villageoises, c'est-à-dire avec une coiffure et des habits qui pour toute magnificence avoient une simplicité agréable, l'air frais et d'une extrême propreté. L'aînée conçut que, sous des dehors si peu brillants, on ne pouvoit être remarquée, à moins qu'on ne fût la beauté même. La seconde ne douta pas que la singularité de cet ajustement ne dût servir à la rendre plus piquante. Pour *Zimzime*, elle fut bien aise de pouvoir connoître un peuple ingénu, et dont les passions douces disposoient sans doute leur âme à l'amitié. Elles aperçurent alors cette campagne qu'elles désiroient. Elles arrivèrent dans une prairie, au milieu d'une fête purement champêtre ; le lieu, les habitants, tout rappeloit l'idée de l'âge d'or. La belle se voyant entourée d'une troupe considérable leva avec un air de bonté présomptueuse un voile qu'elle portoit en voyage. Ces gens simples la regardèrent longtemps avec des yeux plus étonnés que satisfaits. Ils la trouvoient belle, mais ce n'étoit point comme cela qu'ils désiroient qu'on le fût. Elle ne parla à personne, dédaignant particulièrement les jeunes villageoises qui s'approchoient d'elle : personne aussi ne lui parla ; et comme elle ne recueillit aucune louange, la fête ne tarda guère à l'ennuyer. Pour la jolie, qui avoit bien résolu de le paroître tout autant qu'elle le pourroit, elle y fit

de son mieux ; mais ses *agaceries* furent perdues. Ces gens simples la virent avec les mêmes yeux qu'ils avoient regardé l'étalage de beauté de sa sœur ; ses mines leur parurent des grimaces, et les petits propos qu'elle leur adressa, des moqueries. Elle se mit enfin à danser avec eux, imitant, à ce qu'elle croyoit, leurs façons naïves ; mais elle y ajoutoit une légèreté forcée et des inflexions de corps affectées, qu'ils ne prirent jamais pour des agréments. Tout ce qui sortoit d'une certaine simplicité n'alloit point jusqu'à leur esprit ; ils la regardoient fixement et n'y trouvoient point de plaisir : c'étoit là tout ce qui se passoit en eux. Elle s'en aperçut et dit à la Fée que *cette espèce-là étoit bien maussade, bien insupportable.*

Et *Zimzime, Zimzime,* qui avoit abordé plusieurs de ces villageoises, avoit trouvé jolies celles qui l'étoient ; elle se mêla dans leurs jeux et y réussit à merveille. Si on lui donnoit le prix, elle vouloit qu'il fût partagé à toutes celles qui l'avoient disputé avec elle ; ses caresses la faisoient aimer, même de celles qu'elle effaçoit, et ce succès dura tout le temps qu'elle resta dans cette campagne. Les jeunes habitants qui disposoient encore de leur cœur passoient les jours à s'occuper d'elle. L'un d'eux particulièrement, qui de son côté se faisoit distinguer de tous les autres, et que la fée embarrassoit quand elle lui disoit le mot de travestissement, celui-

là, *Zimzime* l'écoutoit avec plaisir; elle trouvoit la vie pastorale très agréable, tandis que ses sœurs ne cessoient de répéter : *Je l'ai en horreur, elle m'est odieuse*. Enfin il fallut encore les emmener.

Ce fut dans leur demeure ordinaire que la fée les transporta. C'est une sotte chose que les voyages, dit l'aînée.— On y *périt* d'ennui, ajouta la seconde. — Dites plutôt, répondit la fée, que nous n'aimons que les lieux où nous plaisons, et que les gens qui paroissent charmés de nous voir. Vous l'éprouvez. Ne songer qu'à ce qui nous flatte, sans s'occuper jamais de ce qui flatte les autres, est un moyen sûr de s'ennuyer bientôt partout et de tout le monde. Je n'aime point à donner des leçons dures, j'ai espéré de vous corriger de vos défauts, en vous faisant essuyer les inconvénients qu'ils entraînent; je vois que le mal est sans remède. Voici, dit-elle à l'aînée, l'état qui vous convient. A ces mots elle la laissa au milieu d'un palais qui venoit de s'élever, dont toutes les murailles lui représentoient son image. Elle avoit le plaisir de s'y voir sans cesse, mais elle s'y vit vieillir de bonne heure; elle eut des rides et ne put s'empêcher de les apercevoir. Ce fut là sa punition et l'origine des glaces. On ne croiroit pas qu'elles auroient été inventées pour corriger l'amour-propre.

La fée mena la seconde dans un autre Palais : Vous vivrez ici, lui dit-elle, vous y verrez

sans cesse une foule d'hommes de toutes les nations, que vous pourrez attirer, mépriser, accueillir, gronder, apaiser; mais ils s'évanouiront comme des ombres, dès que vous trouverez quelque satisfaction à les voir ou à les entendre. C'est à peu près ce que vous auriez éprouvé dans le monde; la plupart des succès qui naissent de la coquetterie ne sont guère plus réels, et je vous épargne les ridicules et les dégoûts véritables qui y sont attachés; car ces ombres que vous verrez s'évanouir et renaître ne prendront point un air de dissimulation, en se défendant d'avoir su vous plaire, et si elles ne mettent point en chanson leurs prétendues conquêtes.

La fée demanda ensuite à *Zimzime* quel rang et quelle figure elle désiroit avoir. Vivre avec vous, répondit *Zimzime*, me paroît le sort le plus désirable; mais puisque ce bonheur est réservé aux fées, laissez-moi d'abord ma laideur, elle m'épargne la jalousie des autres femmes et me rappelle la nécessité où je suis de songer à me rendre supportable, du moins par le caractère. A l'égard du rang dont je voudrois jouir, je l'ignore. J'avoue que j'aimerois à partager celui de ce jeune pasteur que j'ai vu dans cette heureuse campagnes où vous m'avez conduite: je l'ai soupçonné de cacher ce qu'il étoit; mais ne fût-il qu'un simple habitant de ce même hameau, il me semble que je passerois avec lui une vie heureuse. A peine elle

achevoit, qu'un prince charmant parut au milieu de sa cour. *Zimzime* reconnut celui dont elle venoit de parler, qui se trouva fils d'un grand Roi. Ils s'aimoient, ils s'épousèrent, ils s'aiment encore.



TABLE

Achevé d'imprimer

par



LE 15 JUILLET 1879

PETITS CONTEURS DU XVIII[e] SIÈCLE

Publiés avec notices bio-bibliographiques

PAR OCTAVE UZANNE

EN VENTE :

Contes de l'Abbé de Voisenon, 1 vol.

Contes du chevalier de Boufflers, 1 vol.

Facéties du comte de Caylus, 1 vol.

Contes dialogués de Crébillon fils, 1 vol.

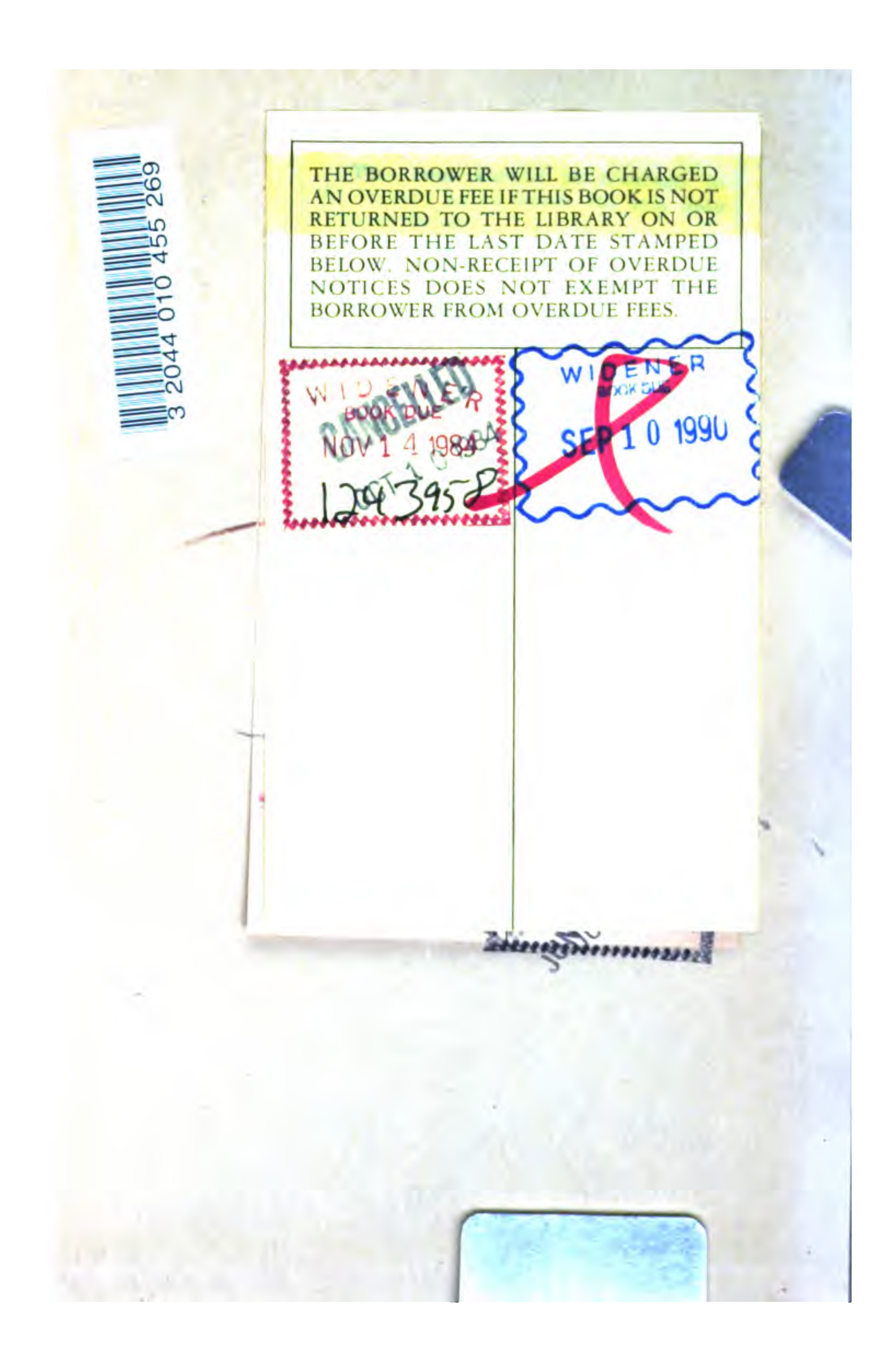
SOUS PRESSE

Chevalier de la Morlière.

EN PRÉPARATION

Duclos, Cazotte, Restif, etc.

[illegible]



3 2044 010 455 269
THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
WIDENER
BOOK DUE
NOV 1 4 1984
CANCELLED
WIDENER
BOOK DUE
SEP 1 0 1990

